



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

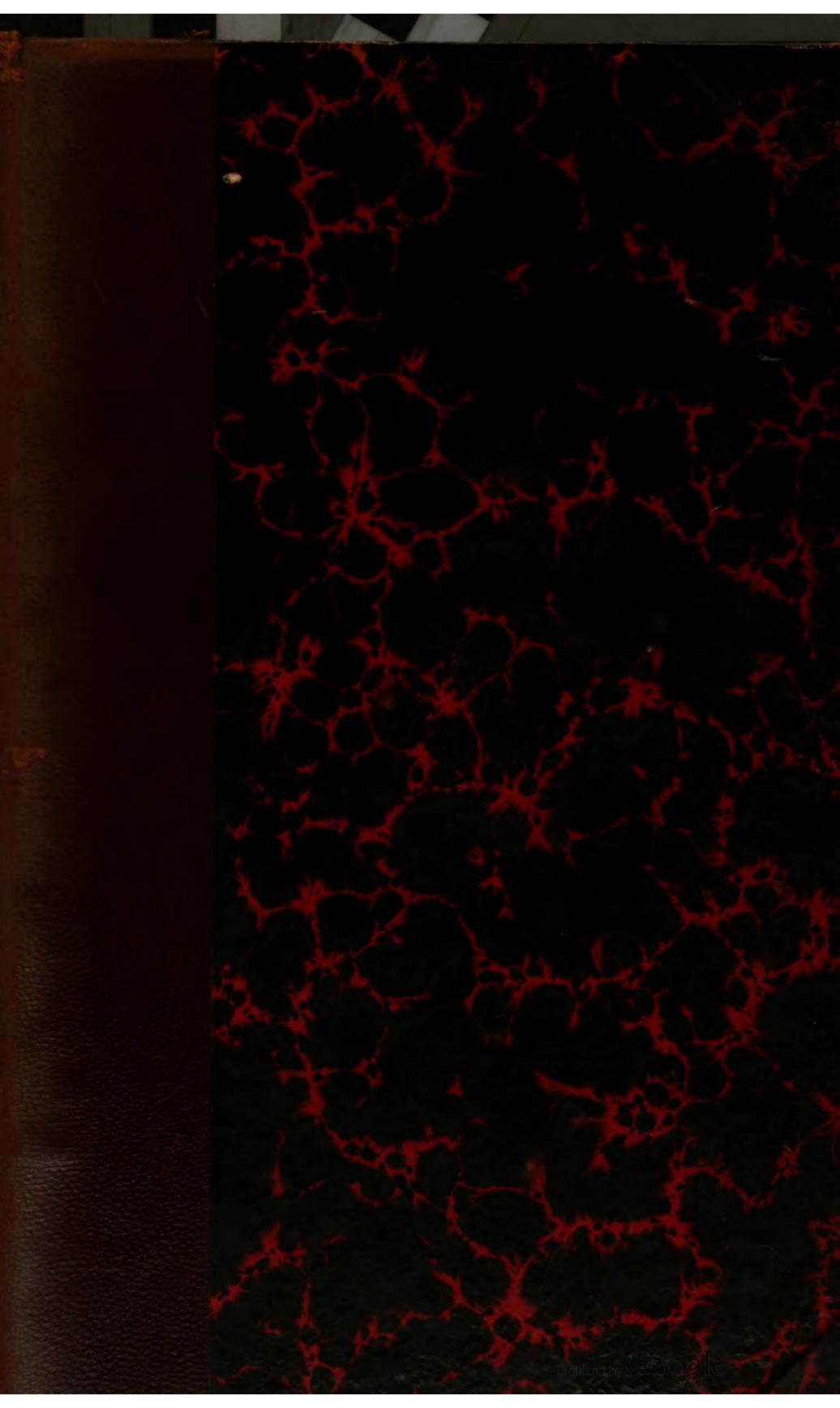
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

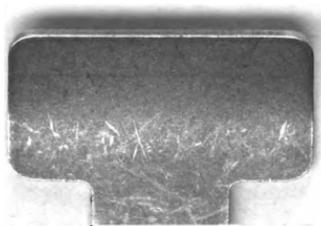
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







« Droits de l'auteur réservés. »

Paris. — Imprimerie P.-A. BOUQUIN, CARPENTIER fils aîné et Cie, rue des Poitevins, 6.

440414

LE

DIEU INCONNU.

PRODROME :

INCERTITUDE PHILOSOPHIQUE DU VRAI.

THÉORÈME I :
JÉHOVAH,
ET SUBSIDIAIREMENT :
THÉODICÉE DU BIEN
ET DU MAL.

THÉORÈME II :
LE SAINT-ESPRIT,
LA TRIPLE THÉOPHANIE,
LA TRIPLE VIE
ET LA SECONDE MORT.

THÉORÈME III :
LE CHRIST,
DANS SES RAPPORTS
AVEC L'ASTRONOMIE, LA CHRONOLOGIE
ET LA MYTHOLOGIE.

COROLLAIRE :

PHILOSOPHIE DE L'HOLOCAUSTE PERPÉTUEL.

PAR ANATOLE LE PELLETIER,

AUTEUR DU CYCLE UNIVERSEL (HONORÉ EN 1854 D'UN BREF DE S. S. LE S. P. PIE IX),
DE L'ASTRONOMIE BIBLIQUE,
DES ORACLES DE MICHEL DE NOSTREDAME, ETC.



PARIS,

LE PELLETIER, IMPRIMEUR, RUE D'ABOUKIR, 40.

1867.

PRÉFACE.

La forme de ces études est rationaliste, quoique le fond en soit religieux. J'espère néanmoins qu'elles n'encourront aucune censure de l'Église orthodoxe¹, gardienne de la pure doctrine, grâce à la discrétion de l'esprit qui y préside et à la rectitude du but qu'elles poursuivent à travers mille difficultés.

Je ne dogmatise nulle part : je ne me permets point d'usurper, en théologie, une autorité que ne saurait sans présomption s'arroger un simple laïque. Je propose des axiomes, des déductions,

1. J'entends par l'*Église orthodoxe*, l'Église catholique, apostolique et romaine, que je tiens, par la succession non interrompue de ses pasteurs légitimes, des pontifes juifs, des anciens prophètes et des patriarches antédiluviens, pour l'héritière directe de la tradition universelle des origines et des fins (tradition entée visiblement elle-même sur une révélation divine et primitive, qui ne s'est perpétuée et ne se perpétuera d'âge en âge qu'en elle et que par elle); et que je tiens aussi pour la dépositaire unique et privilégiée des formules sacramentelles de la seule religion acceptable, sur la terre, pour les esprits vraiment philosophiques, qui répugnent aux impossibilités physiques et morales du matérialisme et veulent rendre à Dieu honneur et gloire.

des hypothèses philosophiques, sujettes à discussion, et rien de plus. S'il m'arrive parfois de donner un tour incisif à ma phrase, le lecteur ne doit pas s'y méprendre : et il n'y faut voir qu'une pensée qui se cherche ou s'affirme avec précision, afin de se rendre intelligible. Je déclare, une fois pour toutes, n'avoir d'autre intention que celle d'user du droit d'examen dans la mesure licite à un libre-penseur de bonne foi, qui cherche la vérité sans y mettre aucun artifice et sans attaquer de près ni de loin aucun principe fondamental.

La lecture de ces études demande une attention soutenue. On s'en ferait une idée inexacte, si on les jugeait superficiellement, d'après leurs prémisses. Il est essentiel d'aller jusqu'au bout, si on veut en bien saisir l'esprit.

J'adjure les théologiens scolastiques de ne point se scandaliser de la forme insolite dont j'ai cru opportun de revêtir mes idées, afin d'ouvrir la voie à une argumentation solide et de ne reculer devant aucune exigence d'une controverse approfondie. Mon plan consiste à partir du scepticisme philosophique et à traverser le champ du rationalisme tout entier, pour aboutir finalement à la foi catholique. Les docteurs ecclésiastiques reconnaîtront donc, je l'espère, sans difficulté, que ce qui pourrait leur paraître excessif à la première vue, tient bien plus à la nature des choses ou aux besoins de la polémique, qu'aux sentiments intimes de l'auteur qui met, comme eux, au-dessus de tout le culte de la vérité.

Quant aux rationalistes de toutes nuances, pro-

testants, sceptiques, déistes, naturalistes, athées, ils trouveront dans ce traité, — si je ne m'abuse, — des aperçus neufs et des déductions inattendues qui piqueront leur curiosité et la satisferont peut-être sur des points très-controversés de la haute théologie ; — curiosité bien légitime de leur part, après tout, puisqu'elle tient à ce que l'homme a de plus cher : à son désir de maintenir intacte l'indépendance de ses jugements et de ne servir que la vérité, tout en rendant hommage au souverain principe de toutes choses et en conciliant, autant qu'il se peut, d'après les règles d'une saine logique, les mystères transcendants proposés par la foi avec les lumières naturelles de la raison.

Le Prologue traite de l'incertitude philosophique du Vrai, en matière de dogmes religieux. C'est une réflexion sur lui-même de l'esprit qui contrepèse, sans trouver un motif déterminant d'opter pour l'un ou pour l'autre et sans pouvoir encore sortir du doute, les deux grands systèmes rivaux qui se disputent le monde des intelligences, savoir : le spiritualisme illuminé par le traditionalisme des juifs et des chrétiens, et le matérialisme ou le naturalisme des rationalistes.

Le Théorème I intitulé : **ЈЕHOVAH**, à l'instar de l'épopée biblique de Job, met en présence de Dieu la raison humaine lui montrant l'ulcère du scepticisme qui la ronge, se plaignant de l'obscurité

dans laquelle il se cache, lui reprochant de ne pas mettre un terme à ses douleurs; et Jéhovah qui lui répond du milieu d'une nuée¹, comme il le fit à Job, pour justifier sa Providence devant elle et lui expliquer la théodicée du Bien et du Mal.

Le Théorème II intitulé : LE SAINT-ESPRIT (Dieu inconnu des philosophes et même de la plupart des chrétiens, qui n'en apprennent guère que le nom), donne la clef des trois plus grands mystères de la mystique divine : I. *La triple Théophanie* de l'Être des êtres (Père, Fils et Saint-Esprit); II. *La triple Vie* de l'homme (corps, périsprit et esprit); III. *La double Mort*, savoir : 1° la mort naturelle du corps, dans le temps; 2° la mort surnaturelle du périsprit (mais non de l'esprit immortel), dans l'éternité future.

Le Théorème III intitulé : LE CHRIST, expose, d'après un savant ouvrage du docteur Sepp², les rapports de la nativité du Messie avec l'astronomie, la chronologie et la mythologie de tous les peuples.

Le Corollaire établit, d'accord avec la tradition sacrée et l'histoire profane, que la théorie de l'Holocauste perpétuel, aussi vieille que le monde, est de toute éternité la base essentielle de la révélation; qu'à tout culte extérieur, vrai ou faux, il faut des hosties propitiatoires; qu'il ne saurait exister

1. C'est-à-dire en esprit seulement et sans se rendre visible. (JOB, XXXVIII, 1.)

2. *La Vie de N.-S. Jésus-Christ*, trad. de l'allemand par Ch. Sainte-Foi. 2 vol. in-8°, Paris, 1854.

aucun lien religieux de Dieu à l'homme là où, à défaut de la réalité, il ne se verrait pas un simulacre quelconque d'expiation; et que la postérité d'Adam, déchue de l'ordre de grâce par le péché originel, n'a fait qu'accomplir dans la suite des temps un immuable décret de Jéhovah sur elle, en immolant d'abord des victimes humaines, sous la loi dite naturelle (la plus ancienne de toutes et celle qui a imprimé partout son empreinte sanglante), depuis le meurtre commis par Caïn sur son frère Abel¹; puis des animaux substitués, par un ordre exprès de Jéhovah, à l'homme figuré par Isaac², sous la loi mosaïque, depuis la vocation d'Abraham. Et il en a été ainsi jusqu'au jour prédit et universellement attendu où le Rédempteur, en s'offrant lui-même à la face du ciel et de la terre pour payer à son Père³ la rançon de l'humanité, a inauguré le premier, en sa personne et par son exemple (que l'Église orthodoxe perpétue au saint sacrifice de la Messe en lui et après lui), l'holocauste mystique que Jéhovah, le *Dieu absolu*, exige de toutes les créatures libres à qui il donne l'être : c'est-à-dire l'oblation complète de soi-même; l'offrande désintéressée de sa vie, sans en retenir rien des droits

1. *Genesis*, IV, 8.

2. *Ibid.*, XXII, 11-13.

3. Jéhovah est le Père du Ternaire divin : *Père, Fils et Saint-Esprit*. Il est aussi le Père de toutes les créatures, dont il n'est aucune qui ne tienne originellement l'être de lui. C'est, dans l'ordre immuable des divines processions, la souveraine Puissance, de même que le Fils est la souveraine Intelligence, et le Saint-Esprit le souverain Amour.

qu'elle confère à la créature intelligente qui prend sa place au soleil sous l'œil de Dieu; l'effusion volontaire de son sang jusqu'à la mort, jusqu'à l'anéantissement accepté en esprit de sacrifice, comme le sceau de l'omnipotence jalouse de Jéhovah, apposé par ce Dieu à ses œuvres une fois pour toutes, afin de les maintenir à jamais sous sa dépendance, et dont les anciens sacrifices d'hommes et d'animaux, tous entachés d'une violence grossière, n'étaient que le prélude.

En résumé et philosophiquement :

Dans le Prologue et dans le premier Théorème (JÉVOHAH), l'auteur, indécis, à cause de certaines réticences des dogmes révélés qui lui paraissent froisser la raison naturelle¹, cherche un Dieu inconnu jusqu'ici, un Dieu *parfaitement bon*, et non pas seulement tout-puissant et infiniment sage, dont l'idéal satisfasse, mieux que celui de l'antique Jéhovah, au concept qu'il voudrait s'en former et

1. Notamment la question si ardue du mal physique et moral, qui semble impliquer une contradiction flagrante entre deux vertus suréminentes de Dieu, la bonté et la justice : puisque Dieu cesse nécessairement d'être bon, par rapport à l'homme, dès l'instant qu'il se montre juste; et qu'il ne serait point juste, s'il se montrait invariablement bon.

au désir qu'il éprouve de concentrer sur lui ses affections¹.

Dans le second Théorème, il trouve ce Dieu dans LE SAINT-ESPRIT²; mais il reconnaît en même temps, par une intuition profonde de la triple entéléchie divine (Père, Fils et Saint-Esprit), et de la triple nature humaine (corps, périspit et esprit), que le règne si désirable du Saint-Esprit n'est pas dans le temps, et que la vision béatifique de ce Dieu des Dieux ne sera donnée aux élus que dans l'éternité future.

Dans le troisième Théorème (LE CHRIST), il se repose avec confiance sur le Médiateur, Verbe divin et Sagesse incarnée, descendu du ciel sur la terre pour instruire le genre humain, en réparer la ruine, lui montrer la voie du salut; et, cessant toute recherche ultérieure, il remet son esprit entre ses mains, afin d'être conduit par lui au but final de sa destinée, au Saint-Esprit.

Dans le Corollaire, il pénètre au cœur de la doctrine et démontre, par l'ubiquité des sacrifices sanglants, chez les anciens comme chez les mo-

1. La toute-puissance de Dieu, sa sagesse infinie, sa pénétration, sa justice, et toutes ses autres prérogatives sont pour lui : j'en contemple les perfections et je les admire, dans mon néant, autant que j'en suis capable. Mais au fond, il n'y a que sa bonté qui me touche. Que m'importe tout le reste, s'il ne m'estime que pour ce que je vaudrais et si, partant de ce jugement, qui ne saurait m'être favorable, il ne lui plaît pas de se montrer souverainement bon et miséricordieux pour moi? N'aurais-je pas alors sujet de le maudire, lui et toutes ses perfections qui m'auraient perdu, plutôt que de l'aimer?

2. « Nemo bonus, nisi unus Deus. » (MARCUS, X, 18.)

dernes, chez les païens enfoncés dans la corruption comme chez les peuples éclairés de Dieu, la vanité des systèmes rationalistes ou naturalistes, fondés sur l'oubli de Dieu et sur un amour désordonné de soi-même; systèmes dont le défaut visible est de détourner l'homme des voies de la sagesse, en effaçant de son esprit la crainte salutaire du Seigneur qui devrait régler toutes ses actions, et en lui faisant perdre le seul mérite effectif dont son dénûment natif le rende capable : le mérite d'offrir de bonne grâce, en union avec la Croix du Rédempteur et dans le pieux dessein d'expier ainsi ses imperfections, l'holocauste volontaire de son sang et de sa vie ; et de ne pas se laisser surprendre, sans préparation, par l'heure où le Souverain-Maitre, lassé de l'attendre inutilement, appesantirait sa main sur lui, avec d'autant plus de rigueur qu'il trouverait en lui plus de résistance¹.

1. Des observations positives et multipliées constatent, dans les hôpitaux, que les malades qui y meurent en refusant les derniers Sacraments, ont, pour la plupart, une fin beaucoup plus pénible que ceux qui ont reçu ces mêmes Sacraments avec une pieuse confiance.

PRODROME.

INCERTITUDE PHILOSOPHIQUE DU VRAI,

EN MATIÈRE DE DOGMES.

« *Ignoto Deo.* »
(*Actus*, XVII, 23.)

PRODROME.

INCERTITUDE PHILOSOPHIQUE DU VRAI,

EN MATIÈRE DE DOGMES.

I

Les apologistes chrétiens, de nos jours, ont tenté des efforts désespérés pour concilier les mystères de la foi avec les lumières de la raison naturelle. Une phalange brillante de théologiens ecclésiastiques et laïques, formée à l'école des maîtres du dix-neuvième siècle (de Maistre, de Chateaubriand, de Bonald), aguerrie par ses revers mêmes, familiarisée avec la lutte, habile à manier l'arme de la dialectique et à retourner contre ses antagonistes le trait qu'ils lui ont lancé, a combattu vigoureusement les champions du naturalisme, surpris de voir pour la première fois, depuis le triomphe du libre examen au seizième siècle, leurs adversaires prendre l'offensive contre eux. Un instant les traditionalistes ont pu croire, malgré leur petit nombre, qu'ils allaient enfoncer les rangs des rationalistes et jeter le désordre parmi eux. La géologie, la paléontologie, l'archéologie s'étaient mises de leur côté. Conduite à l'assaut par des chefs déter-

minés, leur cohorte intrépide, serrée sous son drapeau, avait formé le dessein de forcer le matérialisme dans son retranchement et de l'y frapper au cœur. La foi, cette fille du ciel si longtemps dédaignée, allait enfin vaincre l'incrédulité sur son propre terrain et avec ses propres armes, sur le terrain de la science et avec l'arme du raisonnement. — Vain espoir ! Le nuage soulevé par la poussière du combat se dissipe. Chacun se reconnaît et reprend son rang de bataille. On compte ses morts de part et d'autre ; on emporte ses blessés. Et que résulte-t-il de cette furieuse mêlée ? Le naturalisme a reçu d'incurables plaies. Il est convaincu, au tribunal de la raison, d'aveuglement, d'impuissance, de dénigrement systématique contre tout un ordre de vérités supérieures, de déni de justice pour tout ce qui dépasse sa mesure, et finalement d'impiété. Quant au traditionalisme, il est gisant dans l'arène, criblé de coups, incapable de revenir à la charge, perdant tout son sang, exhalant son dernier soupir ¹.

1. Il serait impossible d'énumérer tous les écrits remarquables qui ont paru de notre temps pour ou contre le Christianisme. La polémique a été vive et serrée de part et d'autre. L'apologie a tenu un moment la critique en échec, grâce à l'accession inattendue de la géologie, de la paléontologie et de l'archéologie qui semblent confirmer, dans leur ordre génésiaque, les livres de Moïse sur la création. Mais la victoire reste en dernier ressort à la critique. Elle objecte, non sans vraisemblance : à l'archéologie, que ses monuments et ses inscriptions peuvent attester, dans une certaine mesure, des dates et des événements historiques contre lesquels la science ne s'inscrit pas en faux, mais non pas les miracles qu'elle nie ; à la géologie et à la paléontologie, que les Égyptiens, grands constructeurs de pyramides et autres édifices colossaux, pratiquaient nécessairement des excavations profondes dans le sol, et que Moïse, instruit à leur école (comme nous le sommes aujourd'hui nous-mêmes, *de visu*), n'a pas eu besoin d'une révélation divine pour connaître la structure des couches superficielles du globe et y adapter ses récits. Si attaché qu'on soit à la cause du

Le traditionalisme est vaincu : et avec lui s'écroulent tout d'une pièce l'édifice séculaire du Christianisme et la foi en la divinité du Rédempteur. Le monde retourne à l'abîme; la terre n'a plus de religion. Que va-t-il advenir? L'homme trouvera-t-il dans son cœur quelque chose à offrir à Dieu, en échange de ses naïves croyances évanouies? A défaut des mystères auxquels il ne croit plus et du culte traditionnel qui n'est plus pour lui qu'un vain simulacre, fléchira-t-il le genou devant l'invisible Majesté qu'il ignore; adorera-t-il en esprit et en vérité l'Absolu qu'il ne peut comprendre; se courbera-t-il en suppliant sous la main vengeresse du Destin jaloux? Non. Sa nature mixte ne comporte pas un pur hommage; il faut un élément terrestre à ses affections. Agent privilégié de la matière muette, et constitué dans un état mitoyen tout exprès, sans doute, pour transmettre à l'Esprit son cri d'admiration et d'amour, l'encens de l'homme a besoin d'être matériel comme lui; il ne saurait exister sans forme; il lui faut un corps qui le soutienne et serve de véhicule à sa gra-

Christianisme, on ne saurait méconnaître la justesse de ces observations. Mais c'est sur le terrain de la linguistique, de la sophistique et surtout de la dogmatique que le Christianisme a reçu de cruelles blessures. Ses adversaires vont jusqu'à l'accuser formellement de n'être, avec sa madone et ses saints, qu'un reste de paganisme (comme si le paganisme, au contraire, n'était pas le déritus d'une religion primitive du genre humain à laquelle il a succédé), et de corrompre la morale par son dogme si consolant de la rédemption par les mérites du Christ et de la rémission sacramentelle des péchés. Qu'il me suffise de signaler, au premier rang des critiques modernes, les travaux de l'école positiviste en général, et, de plus, quelques ouvrages hors ligne, tels que : *De la Justice dans la Révolution et dans l'Église*, par P.-J. Proudhon, Paris, 1858; *Examen critique des Doctrines de la Religion chrétienne*, par Patrice Larroque, ancien recteur de l'Académie de Lyon, Leipsick, 1860; *La Vie de Jésus*, par Ernest Renan, de l'Institut, Paris, 1863.

vitation vers l'infini. Entre la foi qui affirme et la raison qui nie, il n'y a place que pour le doute philosophique : et le scepticisme, ennemi-né de toute mystique, n'en engendre aucune. Personne aujourd'hui ne serait de taille à restaurer l'ancien dogme, ni à en faire accepter un nouveau. S'il surgissait un Christ parmi nous, on ne le crucifierait pas : il serait bafoué. L'heure vient donc où Dieu, s'il existe virtuellement, s'il veut un culte, s'il tient à recevoir sous une forme quelconque l'hommage des mortels, devra intervenir en personne et descendre, comme Jéhovah sur le Sinâï, au milieu des foudres et des éclairs, pour avoir raison de l'incrédulité humaine et, derechef, promulguer sa loi.

J'ignore s'il le fera et si l'esprit humain, révolté contre l'ancien dogme qui devrait peut-être lui suffire, obtiendra encore, après Moïse et Jésus-Christ (sans compter Adam, Noé et Abraham), une troisième révélation. Je cherche la vérité et je n'affirme rien. D'antiques légendes que le naturalisme, conséquent avec ses principes, met au rang des fables, rapportent qu'à l'extrémité des âges (peut-être y touchons-nous) Dieu visitera la terre pour châtier les prévaricateurs et que le monde, submergé une première fois déjà par le déluge des eaux, à cause de son impiété, périra définitivement alors par un déluge de feux. Quoique le fait en lui-même, dans un avenir incertain, ne lui paraisse pas absolument incroyable, la science ne saurait partager le sentiment des traditionalistes sur la participation active de Dieu à ces grands événements ; et les cataclysmes du globe ne sont à ses yeux que des accidents plus ou moins graves, inhérents à la structure naturelle et au mécanisme des corps célestes en général. Laissons donc cette question insoluble et occupons-nous de ce qui nous touche. Ce

qu'il y a de positif, ce que les traditionalistes pas plus que les rationalistes ne contesteront pas, c'est que, à moins d'un prodige inouï, à moins d'une manifestation visiblement divine, à moins d'un miracle réputé impossible à l'unanimité de tous les corps savants, le genre humain, insoucieux de tout, hormis de son bien-être matériel, ne retournera pas de lui-même aux voies traditionnelles de son enfance ; c'est que le divorce est irrévocablement consommé entre la raison et la foi ¹. Toutes les tentatives d'amiable composition ou de réduction logique de l'une par l'autre sont finies. Il n'y a plus à y revenir. La foi et la raison, plus que jamais ennemies, meurtries mais indomptées, se retirent fièrement chacune sous sa tente, contraintes, comme toujours, après le combat, à se reconnaître réciproquement indestructibles. La lutte sur le terrain des idées, sinon sur celui des faits où elle va se transporter sans doute, se termine aujourd'hui, faute de combattants.

II

Dieu, disent les rationalistes, est infiniment supérieur et il y a lieu de le croire indifférent à tous les symboles religieux imaginés par les humains pour lui témoigner leur amour et lui rendre hommage. Renfermé en lui-même, incompréhensible, inaccessible aux mortels, aucun culte n'a trouvé grâce à ses yeux : car il n'en a protégé, il n'en protège aucun d'une manière efficace. Les dogmes se renouvellent, vieil-

1. Le Souverain Pontife Pie IX lui-même constate le fait et excommunie *ex cathedra* les idées modernes, dans le *Syllabus* joint à sa fameuse encyclique : *Quantà curà*, du 8 décembre 1864.

lissent, meurent comme les sociétés qui les ont vus naître et sans qu'il paraisse en prendre souci. Il a livré le monde et jusqu'au fait même de son existence à la dispute des hommes ¹.

Les livres réputés *saints*, à cause de leur antiquité qui se perd dans la nuit des temps, fourmillent de contradictions et d'invéraisemblances. La lettre y tue l'esprit; et la révélation divine, qu'on y cherche et qu'on est réduit à y supposer, faute de mieux, est stérile, puisqu'elle n'a pas rallié la majorité des intelligences à un centre commun ni fondé sur la terre l'unité ².

Sans doute la doctrine biblique du péché originel, de la chute du genre humain tout entier en la personne d'Adam et de la rédemption par les mérites d'un Dieu suppléant à l'indignité de l'homme, n'est pas absolument contraire aux lumières de la raison naturelle : puisque, d'une part, la raison ne répugne nullement à admettre la possibilité d'une félicité supérieure à toutes les jouissances terrestres, empoisonnées qu'elles sont par la souffrance et la mort (ce qui équivaut manifestement à une déchéance matérielle de l'homme abaissé, par l'imperfection actuelle de ses organes, au-dessous de son idéal); et que, d'autre part, cette aspiration confuse de la raison à

1. « Mundum tradidit disputationi eorum, ut non inveniat homo « opus quod operatus est Deus ab initio usque ad finem. » (*Ecclesiastes*, III, 11.)

2. « Le genre humain se compose aujourd'hui d'un milliard « d'hommes. Or, sur ce nombre, il y a deux cent millions de « bouddhistes, cinquante millions de sectateurs des autres reli- « gions brahmaniques, cent millions de mahométans, quatre mil- « lions de juifs, et cent vingt millions de disciples de Confucius, « de sectateurs du magisme, de fétichistes, etc. Sur ce milliard « d'hommes, le Christianisme ne compte donc que pour deux cent « soixante millions; mais, sur ce nombre, il y a soixante millions « de schismatiques grecs et soixante millions de protestants. » (PIERRE LEROUX, *Du Christianisme*, secl. v, § 1.)

un idéal supérieur qu'elle ne saurait atteindre par ses seules forces, fait naître en elle, en dépit de son scepticisme, un désir, — sinon une espérance, — de voir cet idéal, auquel elle rêve sans cesse, réalisé par un agent quelconque, matériel ou spirituel (ce qui implique très-bien le mystère de la rédemption, ou l'œuvre réparatrice d'un Dieu relevant l'homme de sa couche mortelle, guérissant ses plaies physiques et morales, équilibrant son organisme avec son concept, réalisant son idéal; suppléant, en un mot, par un pur don de sa grâce, à la vertu qui lui fait défaut).

Mais cette doctrine, toute consolante et même toute plausible qu'elle semble (car l'homme n'a pas d'intérêt à la combattre et il n'a rien à y substituer de mieux), cette doctrine s'enveloppe *a priori* d'un voile impénétrable et comme jaloux d'en dérober la sainteté aux regards profanes. Le péché originel, la chute, l'incarnation, la rédemption, la grâce, toutes ses prémisses, tous ses mystères sont indémonstrables. Aucun fait irréfutable ne la certifie : ce qu'elle donne pour preuve de son origine divine est précisément ce qu'il faudrait prouver. Les textes sur lesquels elle se fonde sont controversés, minés, percés à jour par une critique sagace qui y constate mille défauts. La main de Dieu, si elle y fut jamais, se retire d'elle. Ses pontifes débiles voient glisser de leurs mains le sceptre qu'ils ne peuvent plus retenir; l'Église courbe le front sous le pied des potentats de la terre; ses temples sont déserts, malgré les pompes mondaines qui s'y déploient pour attirer la multitude. Elle agonise en face du monde moderne qui la regarde froidement mourir; ses ennemis comptent les jours qui lui restent encore¹. La foi s'éteint; l'incrédulité triomphe;

1. Voici ce que le comte J. de Maistre écrivait il y a déjà plus

et la raison, incertaine et troublée; la raison, toujours impatiente du joug et justement en garde contre les mirages trompeurs de l'imagination; la raison se cabre devant un mysticisme sénile, abandonné de Dieu et des hommes, et dont le spectre, dépouillé de son antique auréole, lui apparaît enfin dans une triste nudité. Elle déclare hautement, par la bouche de ses docteurs, qu'elle ne suivra pas d'autres règles, en matière de foi, que celles de la méthode expérimentale, la seule dont elle attende tous ses succès. Elle proteste qu'elle ne se laissera émouvoir par rien qui ne se puisse voir ou toucher. Elle répudie en bloc ce qu'elle nomme les vieux mythes de l'illuminisme et se jette à corps perdu dans le matérialisme, en foulant aux pieds toutes ses aspirations à un idéal supérieur, tout son passé et tout son avenir. « Si Dieu

d'un demi-siècle (en 1809). Que dirait-il donc aujourd'hui? — « Dans notre Europe, quel spectacle s'offre à l'œil religieux? Le « Christianisme est radicalement détruit dans tous les pays soumis « à l'insensée réforme du XIX^e siècle, et, dans vos pays catholiques « mêmes, il semble n'exister plus que de nom.... Quelle prodigieuse indifférence parmi vous pour la religion et pour tout ce « qui s'y rapporte! Quel déchainement de tous les pouvoirs catholiques « contre le chef de votre religion! A quelle extrémité l'invasion générale de vos princes n'a-t-elle pas réduit chez vous « l'ordre sacerdotal! L'esprit public qui les inspire ou les imite « s'est tourné entièrement contre cet ordre. C'est une conjuration, « c'est une espèce de rage; et pour moi je ne doute pas que le « Pape n'aimât mieux traiter une affaire ecclésiastique avec l'Angleterre, qu'avec tel ou tel cabinet catholique que je pourrais « vous nommer. Quel sera le résultat du tonnerre qui recommence « à gronder en ce moment?... Examinez-vous d'ailleurs vous-mêmes dans le silence des préjugés, et vous sentirez que votre « pouvoir vous échappe; vous n'avez plus cette *conscience de la force* qui reparait souvent sous la plume d'Homère, lorsqu'il veut « nous rendre sensibles les hauteurs du courage. Vous n'avez plus de héros. Vous n'osez plus rien et l'on ose tout contre vous. Con- « templez ce lugubre tableau. » (*Les Soirées de Saint-Petersbourg*, XI^e entretien.)

« existe réellement, dit-elle, qu'il sorte de son nuage;
« qu'il s'accommode à la nature qu'il m'a donnée!
« Laissons là des mystères que je ne puis comprendre,
« et opérons à découvert! Qu'il descende devant moi.
« sur le Sinaï et y sanctionne, par des faits positifs,
« par des preuves irréfragables, le dogme qui a sa
« préférence, le culte qui lui plaît : et alors, seule-
« ment alors, je croirai en lui ; sinon, non ! »

III

La raison philosophique objecte encore qu'à défaut de satisfaction réelle dans le matérialisme, dont l'idéal peu flatteur ne lui promet rien de séduisant, elle trouve du moins plus de solidité. La matière, dit-elle, n'affecte point de mystères ; elle s'offre d'elle-même à l'expérimentation ; je la manipule à mon gré dans mes creusets et dans mes alambics. Qui sait où s'arrêtera la portée de mes microscopes et de mes télescopes ? La vapeur, la lumière, l'électricité n'auront bientôt plus de secret pour moi. Si parfois elle m'induit en erreur par des dehors équivoques, c'est ma faute et non la sienne : car je suis L'ESPRIT et il y a, *ab ovo*, entre la matière et moi, un duel fatal, un duel inévitable, dans lequel j'ai remporté déjà bien des avantages et dont c'est à moi finalement de sortir vainqueur. A quoi bon poursuivre par delà les espaces imaginaires où elle se cache, une divinité muette qui ne se révèle aux humains, — si elle existe, — que par d'inexorables coups frappés sur eux au hasard, et dont l'œuvre problématique s'enveloppe d'un voile impénétrable ? Cessons de lui offrir un encens qu'elle

dédaigne; laissons-la où elle est et pour ce qu'elle est. A bien considérer le cours des choses naturelles, rien ne démontre positivement que l'homme, au lieu d'être, comme la théologie le prétend, une créature déchue, ne soit pas plutôt un esprit sortant par sa propre force de l'état rudimentaire, un Dieu peut-être émergeant de sa pénombre, un être éminemment progressif. Qui sait si la fatalité avec son cortège vraisemblable, l'enfance et la barbarie, n'a pas — si jamais il eut un commencement, — présidé à l'éclosion du genre humain, à la place de ce prétendu Verbe créateur qui ne se montre plus nulle part? et dans cette hypothèse, l'homme enfant d'une nature qui s'ignore, l'homme incréé ne serait-il pas véritablement L'ÊTRE DES ÊTRES ¹, le Jéhovah prédestiné à accomplir, par la seule force de l'intelligence qui s'est éveillée en lui, une évolution indéfiniment progressive dans l'immensité de l'espace et du temps? N'en doutons plus et croyons-en la science chrétienne d'accord sur ce point avec l'intuition profane : « Homme, « connais-toi toi-même! ² Un Dieu vit, s'affirme et « agit en toi ³; un Dieu se cherche et il se reconnaît « en toi! » Ce Dieu, issu par un concours fortuit d'atomes des entrailles de la nature éternelle, croîtra de lui-même et se fortifiera de plus en plus avec le temps, *vires acquirit eundo*. Il est à lui-même sa raison efficace. Il ne doit rien à l'abîme insensible, au Saturne jaloux qui cherche à dévorer le fils qu'il engendra sans le vouloir. Qu'il marche le front haut, au lieu de

1. « Ego sum qui sum. » (*Exodi*, III, 14.)

2. « Γνωθι σεαυτόν. » (Inscription du grand temple d'Apollon, à Delphes.)

3. « In Deo enim vivimus, et movemur, et sumus. » (*Actus*, XVII, 28.)

ramper stupidement à genoux, dans la carrière incommensurable ouverte à son génie par le destin ! L'enfant, devenu adulte, jettera ses lisières ; le géant bientôt ne connaîtra plus d'obstacle. Plus adroit que Prométhée, il dérobera impunément le feu du ciel ; il maîtrisera les éléments de la matière asservie ; il détrônera, comme Jupiter, le père dénaturé qui lui donna le jour ; il vaincra la fatalité ; la nature obéira à ses lois ; à lui le bonheur, l'immortalité, la gloire ; il sera Dieu ! — Ainsi soit-il. Mais qu'il se hâte, avant que la vie ne lui échappe : car ses jours sur la terre sont comptés ! La félicité des générations futures ne profitera guère à celles que le destin aura couchées dans la tombe. L'avare Achéron ne rendra pas sa proie. Les trépassés n'entonneront pas, en l'honneur des vivants, le *Te Deum* de la victoire² ! — Et tandis que l'insensé, méconnaissant le Maître qu'il outrage, se repaît de chimères, l'abîme inéluctable s'ouvre sous ses pas et fait justice de son impiété³.

1. « Eritis sicut Dii. » (*Genesis*, III, 5)

2. « Non mortui laudabunt te, Domine, neque omnes qui descendunt in infernum. » (*Psalmorum*, CXIII, 17.)

3. « Quia pulvis est, et in pulverem reverterit. » (*Genesis*, III, 19.)

THÉORÈME I.

JÉHOVAH,

ET SUBSIDIAIREMENT :

THÉODICÉE DU BIEN ET DU MAL.

« Verè tu es Deus absconditus. »
(*Isaïe*, XLV, 15.)

THÉORÈME I.

JÉHOVAH.

I

Je parlerai à Jéhovah, comme Job, dans mon affliction, quoique je ne sois devant lui que poussière et que cendre; quoique je n'aie point la présomption d'entrer en jugement contre lui ni d'en attendre, pour dissiper mes doutes, une lumière supérieure à celle qu'il distribue au commun des mortels; quoique ma raison m'assure qu'il ne répondra pas¹. Il m'entendra

1. La prétention de Job, ce prototype de l'humanité souffrante et raisonneuse, était de se croire irréprochable devant Dieu, et, partant de ce faux principe, de l'accuser implicitement d'injustice et de dureté à son égard. Dieu, suivant la légende, daigna lui répondre, afin de confondre son pharisaïsme, de le faire rentrer en lui-même et de justifier devant lui sa providence. Job se tut, demanda grâce et obtint son pardon. C'était ce qu'il avait de mieux à faire : la fin de son histoire le prouve, et la leçon est bonne à retenir. Toutefois la réponse de Dieu, au point de vue philosophique et nonobstant la pompe du langage, n'éclaircit pas la question posée par Job et laisse subsister un nuage sur la bonté, sinon sur la justice du Créateur (voir l'*Examen critique des Doctrines de la Religion chrétienne*, par Patrice Larroque, t. II, 2^e part., 1^{re} sect.,

du moins. Je lui dirai : ô Dieu inconnu, Dieu incompréhensible, Dieu inexplicable, pourquoi vous cachez-vous de moi? Pourquoi me laissez-vous errer à tout vent de doctrine? Pourquoi votre révélation est-elle insuffisante, votre grâce inefficace? Pourquoi vos voies sont-elles contradictoires en tant de points à la raison naturelle que vous m'avez donnée pour flambeau? Pourquoi votre loi est-elle contestable et contestée? Pourquoi votre esprit se laisse-t-il tuer par la lettre, au lieu de la vivifier? Pourquoi l'ordre surnaturel et

chap. IX, § 4). Job avait fidèlement pratiqué la loi du Seigneur (telle que Moïse l'a promulguée vers la même époque) et, à ce titre, il croyait avoir droit au bonheur matériel promis expressément aux observateurs de cette loi. Dieu, en le rendant heureux jusque-là, n'avait fait que lui payer sa dette, et il semble qu'il ne devait pas le mortifier comme il le fit, ni le réduire au désespoir. Personne n'ignore que le propre de la religion mosaïque, — et si elle diffère en ce point du Christianisme, ce n'est pas à l'avantage de celui-ci, — est de garantir formellement la félicité temporelle de ses sectateurs. Job, à qui une révélation encore incomplète ne laissait entrevoir que confusément et de loin les mystères de l'incarnation divine, de la rédemption par les mérites du Christ et des jouissances toutes spirituelles réservées aux élus de la future loi, s'irritait de son infortune présente. Il eût voulu, — c'est un souhait bien naturel, — il eût voulu jouir sans interruption des biens de la terre, qu'il croyait n'avoir pas démerités par sa conduite, en attendant ceux du ciel. Se voyant frappé dans son opulence par l'anéantissement de ses richesses, dans ses affections par la perte irréparable de sa famille, dans sa chair par une lèpre hideuse, poussé à bout par les reproches injurieux de ses anciens amis, il perdit patience, il éclata en plaintes amères, il accusa Dieu d'injustice à son égard et, au point de vue de la révélation mosaïque, au-dessus de laquelle l'homme antique n'était pas tenu d'élever ses regards, il avait raison. Ce qui le prouve, c'est que Dieu condescendit à sa faiblesse et lui rendit au double les biens temporels qu'il lui avait ôtés, aussitôt que Job eut frappé sa poitrine devant lui, reconnu son imprudence et confessé, en sa personne, l'indignité de toute créature qui ose mesurer la justice du Souverain Juge à la sienne propre, et, parce qu'elle a strictement rempli les prescriptions légales, se croire pure à ses yeux. Ce n'est point ici le lieu de mettre le mosaïsme en parallèle avec la religion chrétienne, ni de préconi-

les miracles, dont vous êtes le pivot, ne tombent-ils pas si peu que ce soit sous mes sens? Pourquoi les mystères proposés à ma foi sont-ils incroyables? Pourquoi l'avènement du Christ, si le Christ est vraiment votre Verbe, n'a-t-il pas fait tomber la terre à ses genoux? Pourquoi la doctrine qui s'inspire de lui est-elle sans cesse déchirée par le schisme, désolée par l'apostasie? Pourquoi, sur un milliard d'êtres humains, ne compte-t-on pas plus de cent quarante millions d'orthodoxes¹, dont il n'est peut-être pas un dixième qui pratiquent fidèlement les rites obligatoires de leur religion? Pourquoi l'Église catholique, si elle est l'arche unique du salut, si elle doit être éternelle, comme l'a promis son fondateur², n'est-elle pas assistée par vous d'une manière plus ostensible que ne le sont les cultes dissidents qui l'accusent elle-même d'erreur; et que ne l'ont été, en leur temps, les religions antiques qui dorment dans la poussière où bientôt, sans doute, à son tour, si l'on en juge par certains signes avant-coureurs, le Christianisme ira rejoindre ses aînées?

ser celle-ci au détriment de celui-là. Cette étude, philosophique avant tout, ne comporte aucune controverse théologique et ne tient compte que des faits. Or l'histoire de Job est de tous les temps. Sa protestation contre la main qui s'était appesantie sur lui et qui le frappait impitoyablement, se répercute d'âge en âge. L'homme, ancien ou moderne, est enclin à se plaindre de ses maux, à en accuser la Providence, à demander pourquoi elle n'y met pas un terme; et il est difficile, même au chrétien le plus orthodoxe, et mieux disposé à porter sa croix en esprit de résignation et de sacrifice, il lui est difficile de réprimer en lui toujours avec succès les tressaillements de la chair et de ne pas agiter dans sa pensée, avec quelque amertume (si Dieu ne l'assiste à l'heure de l'épreuve), le dilemme insoluble qui souleva les murmures de Job.

1. Voir la note 2 de la page 8 sur le petit nombre des chrétiens orthodoxes.

2. MATTHÆUS, XXVIII, 18-20.

J'ai regardé attentivement autour de moi. J'ai compulsé les annales des peuples. J'ai fouillé l'antiquité sacrée et l'antiquité profane. J'ai comparé les dogmes de mon temps avec ceux du passé. J'ai tâché de concilier les enseignements de la foi avec les observations de l'empirisme. J'ai fatigué mon esprit et mes yeux à approfondir les mystères de la doctrine. J'ai fait des efforts surhumains pour justifier votre providence dans ses rigueurs. Je n'ai pas maudit votre main quand elle me frappait. J'ai cherché votre trace partout, ô Vérité incompréhensible, afin de m'y attacher avec amour : et je ne l'ai vue, je ne la vois nulle part avec certitude.

Un fait pourtant m'a frappé. C'est que la religion catholique, dont le Pontife Souverain évangélise encore du haut de la chaire de Pierre en ces tristes jours, porte un cachet d'homogénéité et de vraisemblance qu'aucune autre n'eut jamais au même degré. Renfermant ou paraissant renfermer en elle les réalités hyperphysiques dont les mythes du paganisme n'étaient qu'une forme abâtardie, une grossière figure, elle tient visiblement au Mosaïsme¹, dont le rite magistral se soude parfaitement lui-même, par Noé et par Abraham, au culte patriarcal des âges antédiluviens ; et par cette succession non interrompue d'une même tradition, d'un même principe d'autorité, d'une même doctrine, elle prend racine dans les profondeurs de l'être, remonte d'anneau en anneau jusqu'à l'acte libre d'un Dieu créateur et offre ainsi à l'homme (qui, à défaut de celle-ci, n'en trouve pas d'autre qu'un naturalisme effréné), elle offre la clef transcendante des origines et des fins.

1. Le christianisme orthodoxe se considère lui-même, à juste titre, comme un rameau issu de l'arbre du mosaïsme, enté à son tour sur la souche-mère de la révélation patriarcale et adamique.

La religion catholique est donc la plus parfaite, ou du moins (philosophiquement parlant) la moins imparfaite que la terre ait jamais connue. Elle en est aussi vraisemblablement la dernière : car, dans l'état actuel de l'esprit humain, au point de vue des sciences positives comme à celui de la théologie, il n'y pas à attendre une autre révélation. Quant aux docteurs plus ou moins matérialistes qui se flattent, en dehors des formules sacramentelles et sur les ruines de l'Église catholique, de faire accepter aux masses, soi-disant régénérées par leurs leçons, la discipline d'un culte quelconque, ils sont bien naïfs sur ce point, pour n'en rien dire de pis ¹. A quoi bon de nouvelles cérémonies, de vains simulacres? Pourquoi instituer des pasteurs là où il ne saurait exister un troupeau? La loi civile, votée ou acceptée par tous, ne suffit-elle pas au rationaliste qui a résolu de s'affranchir du joug de la foi? Il n'a que faire d'un culte extérieur, bâille au temple et rirait d'un hiérophante en frac bourgeois. La tradition, telle qu'elle est, avec ses obscurités, ses lacunes, ses réticences, reste et restera donc debout comme un monument éternel de soumission aveugle, d'une part, pour les fidèles; et de l'autre, de contradiction. Que manque-t-il d'ailleurs à la religion catholique pour conduire l'homme de foi au but providentiel de ses destinées? Si jamais elle péchait contre Dieu, ce ne serait que par excès de zèle. Elle est, par opposition au naturalisme qui s'en montre la négation impie, elle est l'affirmation aussi solennelle que possible de la croyance de l'homme en la personnalité libre de l'Être des êtres, et de sa soumis-

1. Voir l'ouvrage intitulé : *Rénovation religieuse* (1 vol. in-8°), qui fait suite à l'*Examen critique des Doctrines de la Religion chrétienne*, par Patrice Larroque, cité plus haut.

sion aux lois du Créateur. Elle parle au cœur et à l'esprit. Elle a de quoi remplir surabondamment une âme éprise de la poésie du mystère. Elle se pose à bon droit comme l'antithèse logique du matérialisme et, grâce à cette distinction bien tranchée, elle bat continuellement en brèche le scepticisme ; ruine l'un par l'autre les systèmes intermédiaires, les opinions mixtes auxquels, en désespoir de cause et pour fuir le joug qu'il redoute, il voudrait se retenir ; et ne laisse finalement à la raison assaillie par elle de toutes parts d'autre alternative que de venir amoureusement cacher la honte de sa défaite dans ses bras ou, par un effort convulsif du libre arbitre, de se roidir contre elle et de se jeter violemment au pôle contraire, afin de s'y mettre à l'abri de ses attaques dans une suprême malédiction.

II

O Dieu qui, en me laissant cette liberté de choix dont l'exercice me plonge dans une perplexité funeste, ne m'avez pas accordé une science capable de raisonner ma croyance et de s'harmoniser avec ma foi, puisque vous faites naître dans mon cœur le désir de vous posséder sans me montrer clairement l'objet qui doit y satisfaire, c'est à moi de suppléer à mon insuffisance et à la vôtre. Je ferai pour vous ce que vous ne voulez pas faire pour moi. J'irai à vous, malgré vous-même, Être adorable qui vous détournez de moi. Je me prosternerai dans la poussière, je vous appellerai à grands cris, jusqu'à ce que vous vous soyez laissé fléchir par mes supplications et que vous

m'avez dit, comme à Job : « Ceins tes reins comme un athlète : je vais t'interroger, réponds-moi ¹. »

Ai-je donc démerité de vous au point que je ne puisse vous entrevoir un seul instant sans mourir ²? Mes pères et moi, vous avons-nous offensé si grièvement que le regard profane de l'homme vous soit insupportable? La tradition l'affirme, et ma dégradation est tellement visible à mes propres yeux que je n'en doute pas. L'impiété des générations croît et s'amoncele sans cesse, depuis le péché d'Adam, comme un épais nuage qui intercepte votre rayonnement sur elles et les couvre de l'ombre de la mort. Mais n'êtes-vous pas l'Être infiniment bon et tout-puissant que le mal ne saurait atteindre? Que peut l'iniquité de vos créatures contre vous? Ne retombe-t-elle pas d'elle-même sur la tête des coupables, et faut-il vous armer des foudres de votre colère pour châtier un vermisseau qu'il serait plus digne de vous, si vous n'en aviez pas pitié, de rendre à son néant? Ma raison protesterait contre vos rigueurs, si elle n'en connaissait d'autre explication que le soin de votre défense, ou le dessein de venger votre injure, ou la volonté de glorifier votre nom par le supplice des méchants. Ce n'est pas pour laver l'iniquité des pères dans le sang des fils, ce n'est pas même pour punir ceux-ci de leur iniquité personnelle, que votre bras semble s'appesantir sur les impies. Vous avez un autre motif, motif adorable, comme tout ce qui vient de vous. Et quand vous frappez l'homme, c'est pour l'affermir dans la vie; c'est pour lui inculquer, malgré, ou plutôt à cause de sa résis-

1. « Accinge sicut vir lumbos tuos; interrogabo te, et responde mihi. » (JOB, XXXVIII, 3.)

2. « Non poteris videre faciem meam; non enim videbit me homo, et vivet. » (EXODI, XXXIII, 20.)

tance insensée, une science expérimentale nécessaire à son bonheur, une science qu'il a voulue ¹. Vous le mortifiez temporellement dans sa chair afin de sauver son âme immortelle; et son vrai bien est l'objet de votre sollicitude, au moment même où il maudit sa destinée et repousse la main paternelle qui touche ses-plaies pour le guérir.

Que la foi traditionnelle justifie les misères de mon état présent et le déluge de maux qui m'accable par la désobéissance de mes pères (à commencer par celle d'Adam) et par la mienne propre, ma raison n'y saurait contredire; elle ne disconvient pas que je n'aie mérité mon sort. Mais, de son côté, elle en constate une cause plus *rationnelle*, une cause surrogatoire, pour ainsi dire, dont s'enrichira le trésor de mes croyances, et qui la satisfait davantage, en ce qu'elle se concilie mieux avec son concept transcendantal de l'inaltérable bonté du Créateur. C'est que l'épreuve douloureuse subie par l'homme ici-bas est indispensable à la stabilité de la félicité éternelle qui l'attend. Dieu, en le créant, ne lui avait donné d'abord que la science de Dieu même, la science du bien. Cette science, tout incomplète qu'elle fût, pouvait, elle eût dû suffire à son bonheur. Il ne sut pas s'en contenter. Il voulut connaître aussi la science contraire au bien, la science du mal, afin d'opter sciemment pour l'une ou pour l'autre; et dédaignant l'avertissement paternel de son bienfaiteur, il assumait fièrement sur sa tête la responsabilité de son audace. Il fut ingrat et prévaricateur. Or, s'en suit-il qu'il ait trompé la prescience de Dieu sur ce point et qu'il l'ait mis dans la nécessité de se défendre par l'imprévu de son attaque? Non sans doute. L'éternelle sagesse savait d'avance qu'Adam

1. *Genesis*, III, 6.

ne résisterait pas à la séduction du fruit défendu. — Pourquoi donc l'avait-elle mis à sa portée? Pourquoi? Pour qu'il le prit ¹! Sous la pulpe appétissante de ce fruit ² était caché l'instrument du salut, la croix pour tous, semblable au médicament que la sollicitude du père déguise aux yeux de son enfant malade, afin de le lui faire prendre sous une enveloppe attrayante. Adam n'eût pas voulu charger sa croix sur ses épaules, s'il eût su combien elle pesait. Dieu, dont la souveraine bonté répugnait à la lui administrer, malgré le besoin pressant qu'il en avait (la promptitude de sa défaillance le prouve ³); Dieu, dont la justice toujours miséricordieuse ne saurait se montrer impitoyable, avait combiné les choses de telle sorte que la punition d'Adam (punition méritée par sa faute, afin qu'il n'eût pas le droit de reprocher à Dieu sa destinée) fût en même temps pour lui un bienfait, et que le châ-

1. L'Église orthodoxe adhère implicitement à cette doctrine par ces paroles bien remarquables de la Prose qu'elle chante au temps pascal, à l'Office du samedi saint : « O certè necessarium Adæ peccatum, quod Christi morte deletum est! O felix culpa, quæ talem ac tantum meruit habere Redemptorem! »

2. *Genesis*, III, 6.

3. D'après le texte littéral de la Genèse, la prévarication d'Adam a été presque immédiate. Créé vers le soir du vendredi (sixième jour de la semaine hébraïque, — I, 27), il paraît avoir désobéi à Dieu dès le matin du surlendemain (huitième jour, — III, 1), et avoir été expulsé de l'Éden le même jour après midi (III, 8). Ève, dans cette hypothèse, aurait été créée pendant le sommeil d'Adam (II, 21-22), dans la nuit du septième au huitième jour, car le texte biblique passe sans transition ni intervalle de la nativité d'Ève au péché originel. La félicité d'Adam, dans le paradis terrestre, n'aurait duré qu'un jour (le septième), jour de sabbat, jour d'une fête innocente à laquelle avaient été conviés les prototypes de tous les êtres vivants, dont il était le roi (II, 19-20). Dieu fut miséricordieux à son égard, en précipitant le dénoûment fatal de l'épreuve à laquelle il devait succomber, afin que son bonheur, ayant été si court, laissât des traces moins douloureuses dans son souvenir.

timent temporel de son infidélité présente devint la pierre angulaire, le fondement de son bonheur éternel ¹. Ceci n'est pas un raisonnement métaphysique : c'est un fait universel, un fait palpable et positif; chacun en a pour preuve la plaie saignante dans sa poitrine. Voilà l'explication du mal physique pour l'homme et sa justification en principe dans l'ordre divin ². Il n'a pas d'autre mobile; ou plutôt les causes efficientes qui lui sont communément attribuées, telles que la colère de Dieu, la force des choses, la fatalité du destin, etc., sont subsidiaires à celle-ci. La croix, ô Dieu, la croix! l'homme la repoussera-t-il jusqu'à la fin, faute de la comprendre, quand il ne peut s'en défaire, quand elle l'enlace malgré sa résistance, quand il en a tant besoin, quand vous avez daigné vous en charger vous-même par amour pour lui, afin de lui apprendre à la porter avec résignation? Je l'avoue : elle est terrible; toute chair frissonne à son contact, comme à celui du scalpel ou du scarificateur. Apprenez-nous, de grâce, comment elle peut devenir, comment elle est l'instrument indispensable de notre salut, sans que votre bonté ait à souffrir des rigueurs de votre justice. Expliquez-nous ce mystère : et peut-être alors la terre consolée cessera de se lamenter sur son sort; elle s'inclinera pieusement sous les coups réparateurs de votre justice; elle remettra dans vos mains le souffle ³ que vous lui redemandez, en bénissant votre nom.

1. « Lapidem, quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli. A Domino factum est istud : et est mirabile in oculis nostris. » (*Psalmorum*, CXVII, 22-23.)

2. « Tibi soli peccavi, et malum coram te feci, ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cùm judicaris. » (*Psalmorum*, L, 6.)

3. « Spiraculum vitæ. » (*Genesis*, II, 7.)

III

Les disciples de Jésus se demandaient un jour les uns aux autres ce que signifiaient ces paroles que le Maître venait de prononcer : « Encore un peu de temps, « et vous ne me verrez plus ; et encore un peu de « temps, et vous me reverrez. » Jésus, voyant qu'ils désiraient l'interroger, leur dit : « En vérité, je vous « le dis : vous serez dans la tristesse ; mais votre « tristesse se changera en joie. Une femme, lors- « qu'elle enfante, est dans la douleur, parce que son « heure vient ; mais quand elle a enfanté un fils, « elle ne se souvient plus de ses maux, dans la joie « qu'elle éprouve d'avoir mis un homme au monde. « C'est donc ainsi que vous êtes maintenant dans « la tristesse ; mais vous me verrez de nouveau, « et votre cœur se réjouira, et personne ne vous ravira votre joie ¹. »

Ainsi l'âme immortelle, au sortir des angoisses du trépas (qui n'est lui-même que l'enfantement mystérieux d'une âme à la vie réelle), oubliera ses souffrances passées, dans la joie qu'elle éprouvera en voyant resplendir le grand jour de l'éternité. — Qu'est-ce à dire qu'elle oubliera ses souffrances ? S'effaceront-elles totalement de sa mémoire ; et à quoi lui auront-elles servi, s'il n'en subsiste aucune trace, si l'âme à son réveil, au seuil du sombre empire, boit l'eau du Léthé ? Gardez-vous de le croire. L'âme, dont les philosophes matérialistes, aussi bien

1. JOANNES, XVI, 17-22.

que les spiritualistes, ont sujet de dire qu'elle est simple et sans parties, tant les molécules qui la constituent sont indivisibles ! l'âme ne saurait souffrir aucune solution de continuité ; elle ne pourrait perdre la mémoire de ce qu'elle fut, sans cesser d'être identique à elle-même ; l'oubli de son passé équivaldrait à sa destruction. Elle ne ressentira donc plus le mal, elle n'en recevra aucune atteinte directe, puisqu'il n'aura plus de prise sur elle ; il ne lui apparaîtra désormais que comme le fantôme lointain d'un songe évanoui ; elle ne le connaîtra plus qu'en intuition, à l'état de simple concept ; mais quant à l'oublier totalement, jamais ! Jamais, de toute l'éternité ; jamais, au sein de la béatitude la plus parfaite, elle n'oubliera ce qu'elle souffrit ici-bas. Elle en conservera un souvenir indélébile ; et malheur à elle, s'il lui arrivait de l'oublier !

Affermis par une grâce surabondante dans l'amour du bien, affranchis de l'aiguillon interne de la concupiscence et désormais impeccables du côté de la chair ¹, il faut néanmoins, il faudra toujours aux élus un préservatif efficace contre les séductions toujours possibles de l'esprit ². Car l'orgueil est la lèpre des natures d'élite : et elles y sont d'autant plus enclines qu'elles tiennent un rang plus haut dans l'ordre de perfection. Les privilèges, qui devraient les enflammer d'un saint zèle, les éblouissent parfois (Satan et Adam le prouvent) au point de masquer à leurs yeux le néant de leur origine et de précipiter leur chute,

1. « In resurrectione enim, neque nubent, neque nubentur ; sed « erunt sicut angeli Dei in cœlo. » (MATTHÆUS, XXII, 30.)

2. D'après la parole du Christ même, il pourra exister encore, dans la vie future (à l'état de futurs contingents, sans doute), des blasphèmes contre le Saint-Esprit, qui ne seraient point remis. (MATTHÆUS, XII, 32 ; MARCUS, III, 29.)

en leur faisant méconnaître ce qu'elles sont. Il viendrait donc pour les élus, même les moins imparfaits, pour les serviteurs de Dieu même, les plus fidèles, un jour inéluctable où leur fragilité native, soigneusement remparée jusque-là, se trahirait enfin, à la face de Jéhovah, par quelque irrévérence, quelque désordre assez grave pour effacer en un instant leurs mérites antérieurs et faire tomber sur eux le Verbe de malédiction¹. Nul n'étant parfait (à Dieu seul appartient la perfection), nul ne serait capable d'une sagesse éternelle : chacun, à son tour, succomberait inévitablement, tôt ou tard ; son bonheur, toujours menacé, compromis souvent, finalement perdu, se réduirait aux désolantes proportions d'une question de temps.

C'est contre le danger d'une telle rechute que Dieu, dans sa sollicitude pour l'homme, a pris soin de le prémunir et qu'il se rend, en quelque sorte, solidaire du mal moral qu'il lui permet de commettre ici-bas et, par un juste contre-coup, du mal physique qu'il lui fait souffrir, afin de parfaire son éducation sur ce point et de lui inculquer une fois pour toutes, dans le temps (de façon à n'y pas revenir dans l'éternité), le sceau à jamais indélébile de cette crainte salutaire du Seigneur qui doit être, au ciel comme sur la terre, le principe de la sagesse². Il est donc bon, il est avantageux à l'homme de connaître le mal, non pas seulement en théorie, d'une science vague et spéculative (comme Adam avant le péché originel); mais en pratique, d'une science certaine et positive, dans sa propre chair et autant qu'il en a besoin pour apprendre à le haïr, à le maudire en s'en accusant lui-même (et

1. « Quia fecisti hoc, maledictus es! » (*Genesis*, III, 14.)

2. « Principium sapientiæ, timor Domini; et scientia sanctorum, prudentia. » (*Proverbiorum*, IX, 10.)

non pas Dieu, qui n'en est pas l'auteur direct), en détestant de tout son cœur la malencontreuse curiosité qui l'y a induit, *par sa faute*¹; et surtout pour qu'il n'oublie jamais à quel terrible châtement s'exposerait encore, dans l'éternité, la créature assez dénaturée, assez imprudente pour rompre sciemment le lien de l'amour et de l'obéissance qui peut seul la rendre participante au Souverain Bien.

Le mal, à un autre point de vue, — tant sont fécondes, dans leur mystérieuse simplicité, les voies de la sagesse divine! — le mal est l'ombre du bien : et qui n'aurait pas connu l'un, ne saurait jouir pleinement de l'autre. Satan est l'antinomie logique de Jéhovah (car subsisterait-il devant lui, malgré lui, s'il n'avait d'autre objet que d'empoisonner ses œuvres?); il est le levain obéissant que Dieu, son maître et son dispensateur, pétrit plus abondamment encore dans ses créations les plus privilégiées, afin d'y introduire l'agent d'une fermentation énergique et de surexciter en elles, par la loi des contraires, en comprimant momentanément l'essor, cette exubérance généreuse de la sève qui surmonte tous les obstacles et les couvre de fruits divins². Qui pourrait dire, qui sait si Dieu même, le Souverain Bien, ne doit pas sa suprême félicité à sa science parfaite du mal³; et s'il n'a pas goûté, par l'âpreté même du contraste, des délices ineffables et vraiment dignes de sa grandeur, quand il se sentit cloué, des mains de ce

1. « Meâ culpâ, meâ maximâ culpâ. » (*Confiteor.*)

2. « Nam virtus in infirmitate perficitur. » (PAULUS, II *ad Corinthios*, XII, 9.)

3. « Voilà, » dit Dieu, en se parlant à lui-même sous sa triple personnalité (Père, Fils et Saint-Esprit), après le péché d'Adam : « Voilà Adam devenu *comme l'un de nous*, sachant le bien ET LE « MAL. » (*Genesis*, III, 22.)

vermisseau que la mort du Christ ressuscitait à la vie, sur l'arbre de la croix? La raison s'abîme dans la contemplation de ces merveilles : et tout ce dont elle se sent capable est de s'anéantir, en esprit, devant les mystérieuses harmonies du Dieu incompréhensible dont elle ose à peine balbutier l'adorable nom.

O Dieu, dont il faut bénir la providence toujours paternelle, jusque dans ses plus extrêmes rigueurs, ayez pitié de l'homme : adoucissez pour lui l'amertume de ce calice du mal que, malgré votre avertissement, malgré votre défense¹, il a voulu connaître. Ne laissez pas la faiblesse des uns fléchir sous le poids insupportable de leur affliction ; ni l'énergie des autres se consumer dans un orgueil stérile, en s'efforçant d'opposer un front stoïque à ce que, faute d'y reconnaître votre main, ils nomment inconsidérément les coups du sort. Arrêtez l'irruption des fausses doctrines qui montent de la terre contre vous comme un épais nuage et menacent, si vous n'y mettez obstacle, d'effacer de la mémoire des hommes le souvenir de vos bienfaits et jusqu'à votre nom. Voyez le trouble et l'anxiété des multitudes. Semblables aux Ninivites, quand Jonas vint prêcher la pénitence dans leurs murs, elles ont peut-être encore assez de foi, assez d'amour pour vous, du plus petit au plus grand, pour déchirer le manteau de leur impiété et s'asseoir sur la cendre². Elles reviendront à vous, qui êtes la voie, la vérité, la vie³. Elles comprendront qu'il fut, qu'il est toujours pour elles, sous toutes ses formes, un ennemi mortel, ce Satan tentateur du matérialisme qui cherche à persuader au monde moderne, comme

1. *Genesis*, II, 17.

2. *JONAS*, III, 5-6.

3. « Ego sum via, et veritas, et vita. » (*JOANNES*, XIV, 6.)

il réussit à le faire croire au vieil Adam, que l'homme est un Dieu à la recherche de lui-même ¹, un Absolu en voie de formation continue, un *perpétuel Devenir* ².

O Dieu tout-puissant :

Soyez clément et miséricordieux pour les imprudents qui n'osent vous désobéir que parce qu'ils vous ignorent. Si les Juifs et les Romains avaient cru que Jésus fût véritablement votre Fils consubstantiel à Vous-même ³, l'ange de votre droite, ils l'eussent à l'unanimité acclamé leur Roi et Législateur, au lieu de le clouer comme un imposteur sur la croix. Pardonnez-leur donc leurs offenses, puisqu'ils ne savent ce qu'ils font ⁵. Ne les frappez pas dans leur aveuglement; inondez-les au contraire de votre splendeur et dissipez leurs ténèbres. S'ils s'obstinent dans le mal, s'ils se montrent ingrats et méchants, ne détournez pas d'eux votre face adorable; ne les abandonnez à eux-mêmes que dans la mesure rigoureusement indispensable à leur salut, afin qu'ils sentent leur néant, confessent leur iniquité et reviennent à vous, repentants.

Soyez moins impénétrable aux hommes de bon vouloir qui cherchent à vous mieux connaître pour vous mieux servir; soutenez leurs pas chancelants dans la foi; aidez-les dans leur incrédulité ⁶. Montrez-leur votre bras puissant, afin qu'ils ne doutent pas de

1. « Eritis sicut Dii. » (*Genesis*, III, 5.)

2. C'est le mot consacré par l'école panthéistique ou naturaliste de nos jours.

3. « Consubstantialem Patri. » (*Symbolum Constantinopolitanum.*)

4. « Sedet ad dexteram Patris. » (*Ibid.*)

5. « Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt. » (*LUCA*, XXIII, 34.)

6. « Credo, Domine; adjuva incredulitatem meam. » (*MARCUS*, IX, 23.)

vous à l'heure de la tentation et qu'ils ne se perdent pas :

« Envoyez-leur votre Saint-Esprit, et il se fera en eux une nouvelle création : et vous renouvellerez pour eux la face de la terre¹. »

1. « Emittes Spiritum tuum, et creabuntur : et removabis faciem terræ. » (*Psalmorum*, CIII, 30.)

THÉORÈME II.

LE SAINT-ESPRIT,
LA TRIPLE THÉOPHANIE,
LA TRIPLE VIE ET LA SECONDE MORT.

« Nemo bonus, nisi unus Deus. »
(*Marcus*, X, 18.)

THÉORÈME II.

LE SAINT-ESPRIT.

SECTION I.

LA TRIPLE THÉOPHANIE.

« Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus omnipotens, qui erat, et qui est, et qui venturus est. »
(*Apocalypsis*, IV, 8.)

I

Trois entéléchies distinctes manifestent, chacune selon son idiosyncrasie ou sa vertu propre, l'action du Trinôme Divin :

LE PÈRE, Dieu fort, ou la Puissance éternelle ;

LE FILS, Dieu intelligible, ou la Sagesse infinie ;

LE SAINT-ESPRIT, Dieu bon, ou l'Amour immuable.

D'après l'ordre de procession qui coordonne entre elles, chacune selon son mode particulier et sans les subordonner l'une à l'autre, les trois entéléchies divines :

LE PÈRE est la Pensée divine, Principe des principes, Être pur et absolu ¹;

LE FILS est la Parole divine ², la *Pensée réfléchie* qui pénètre et illumine l'Être absolu jusque dans ses plus intimes profondeurs ³ et lui fait discerner, dans l'infinité des futurs contingents à lui possibles, ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire, ce qui est bien et ce qui serait mal ⁴;

LE SAINT-ESPRIT est l'Action divine, la *Parole fécondée* par la Toute-puissance combinée avec l'Omni-science et traduite finalement en acte absolu ⁵; le sceau de perfection et comme l'*exequatur* apposé par le Trinôme Divin à ses concepts, en tant qu'il les juge bons ⁶.

Ainsi, en principe :

1° DIEU - *le - Père* EST, purement et simplement. Sous ce premier aspect, il est le Destin, le *Fatum* incompréhensible aux brutes et incompris des matéria-

1. « Ego sum qui sum. » (*Exodi*, III, 14.)

2. Le Logos, le Verbe.

3. « In Principio erat Verbum. » (JOANNES, I, 1.)

4. La toute-puissance de Dieu consiste dans la liberté qu'il a d'agir ou de ne pas agir. Car si Dieu (selon le système des panthéistes) était forcé d'être toujours en acte et de faire nécessairement tout ce qu'il peut, il ne serait pas tout-puissant, puisque le mobile ou la loi du Destin qui le presserait d'agir et qui ne lui permettrait pas de suspendre son action, ou même de ne pas agir du tout, si tel était son bon plaisir, serait plus puissant que lui. De même l'immutabilité de Dieu consiste, non pas à rester éternellement immobile (ce qui serait un défaut), mais à ne se point contredire lui-même et à ne se déjuger jamais.

5. « Qui ex Patre Filioque procedit. » (*Symbolum Constantinopolitanum.*)

6. « Et vidit Deus quòd esset bonum. » (*Genesis*, I, 4, 10, 12, 18, 21, 25, 31.)

listes ; l'inflexible Nature, aveugle, sourde et muette, qui ne se manifeste et ne se connaît elle-même que par ses propres vicissitudes, peut tout ce qu'elle veut et est encline à vouloir tout ce qu'elle peut ¹ ;

2° IL SE CONNAÎT lui-même et il se révèle aux créatures intelligentes par *le Fils*. Sous ce deuxième aspect, il est le *Verbe* divin, la véritable Lumière des hommes glorifiée par les spiritualistes ² ; le Législateur mystique du Traditionalisme, du Mosaïsme et du Christianisme ;

3° IL S'AIME enfin et il se complait dans ses œuvres (en tant qu'elles sont bonnes) par *le Saint-Esprit*. Sous ce troisième et dernier aspect, il sera le *Paraclet* ³ des anges et des élus, le Sanctificateur de l'éternité future, le Roi du ciel ⁴.

II

Trois théophanies alternatives du Trinôme Divin se partagent la plénitude des temps :

AU PÈRE, ou au règne de la Force absolue, a appartenu l'éternité passée ou la période indéfinie des

1. « Patrem omnipotentem. » (*Symbolum Nicenum.*)

2. « Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. » (JOANNES, I, 9.)

3. Παρακλήτωρ ou Παράκλητος, le Consolateur.

4. « Trois personnes en un seul Dieu, égales entre elles, mais « distinctes par leur rapport d'origine : le Père ne procédant de « personne ; le Fils procédant du Père par voie d'entendement, « comme la parole procède de la pensée ; le Saint-Esprit procédant « du Père et du Fils par voie de volonté ou d'amour mutuel : tel « est, sur le premier et le plus profond de nos mystères, le dogme « catholique dans sa plus simple expression. » (M^{sr} GAUME, *Traité du Saint-Esprit*, t. II, chap. v.)

temps antérieurs à la forme du monde présent : période préliminaire et préparatoire aux deux autres qui devaient la suivre ; dont l'homme, dans son état actuel, n'a aucune notion distincte ; et à laquelle se rattachent la création primordiale des grandes forces cosmiques et celle des êtres surnaturels, esprits, anges et démons ¹ ;

AU FILS, ou au règne de la Sagesse infinie illuminant l'éternelle Puissance, appartient la période des temps circonscrits entre l'éternité passée et l'éternité future, depuis la création de l'homme physique ² jusqu'au dernier jugement ³ : période transitoire et essentiellement doctrinale où Dieu se révèle, comme Docteur et Législateur, par un ensemble de prescriptions religieuses et de lois morales destinées à l'édification de l'homme spirituel : afin que celui-ci le comprenne, s'attache à lui et le connaisse plus intimement qu'il n'advierait si Dieu se bornait, comme il le fait par rapport aux brutes, à se manifester simplement devant lui par les seuls actes de sa toute-puissance ;

AU SAINT-ESPRIT, ou au règne du pur Amour, appartiendra l'éternité future ou la période infinie des temps postérieurs à la transfiguration du monde présent ⁴ : période complémentaire et finale qui doit parfaire et couronner à jamais l'œuvre de la création ⁵.

La création universelle est donc une œuvre divine,

1. « In principio creavit Deus cœlum et terram. » (*Genesis*, I, 4.)

2. *Ibid.*, I, 27.

3. *MATTHÆUS*, XXV, 31-46.

4. *Apocalypsis*, XXI, 5.

5. « Le ciel sera le règne absolu du Saint-Esprit, par conséquent « le règne de l'amour infini, agissant dans la plénitude de son « expansion, sans obstacles, sans limites, sans diminution ; pénétrant tout, animant tout, illuminant tout, divinisant tout, plon-

conçue de toute éternité sur un plan unique par le Trinôme Divin ; et qui a commencé par la puissance du PÈRE, pour se développer par la sagesse du FILS, et finir par l'amour du SAINT-ESPRIT.

III

LE FILS, abstractivement du Trinôme Divin, n'en est donc pas plus la *Bonté* immédiate qu'il n'en est la *Force* directe ; il en est purement et simplement la *Sagesse* en acte. C'est par lui que Dieu se communique aux humains sur la terre, pendant leur état de probation, non plus en qualité de Souverain-Maitre ou de Père, comme il le fit dans l'éternité passée, à l'origine de ses créations ; non pas encore en qualité de Consolateur ou de Saint-Esprit, comme il se réserve de le faire dans l'éternité future, en détruisant l'empire du péché et de la mort ; mais en qualité de Logos ou de Verbe, Docteur et Législateur. Cette distinction est bien essentielle : car c'est faute de la saisir que le rationalisme philosophique se laisse induire à taxer la révélation chrétienne d'insuffisance, à tout attribuer à la fatalité ou au hasard, et à nier l'action providentielle de Dieu dans les maux de toute nature dont sa prévention l'empêche de comprendre la véritable portée et de voir le terme. Il

« geant tous les habitants de son immense cité, hommes et anges, « dans le même océan de lumière, d'amour et d'éternelles voluptés. Voilà le chef-d'œuvre du Saint-Esprit et le terme final auquel « il nous conduit par ses opérations successives. » (M^{SR} GAUME, *Traité du Saint-Esprit*, t. II, chap. XL.)

n'est donc point logique d'attendre du Fils ce que la Suprême Sagesse ne saurait tirer de son propre fonds, ni de se scandaliser s'il tarde à délivrer le monde présent de l'étreinte de la douleur : lui qui en a voulu au contraire souffrir l'angoisse, en la personne du Juste par excellence, afin d'apprendre à tous, par ce mémorable exemple destiné à la double instruction de la terre et du ciel, combien est indispensable à l'édification de l'homme spirituel futur l'aiguillon du mal physique, sans lequel les écarts de la liberté, toujours possibles aux enfants de Dieu, même au sein de l'éternelle béatitude, n'auraient à craindre aucun correctif.

Gardons-nous d'en douter. La destruction prématurée du mal serait d'autant plus pernicieuse à l'homme qu'il se montre, malgré ses prévarications énormes à la face de la Suprême Justice, plus impatient de le supporter. A la soif désordonnée d'indépendance qui le consume, à son aversion pour toute discipline, au coupable abus qu'il est toujours prompt à faire de son libre arbitre, il faut un contre-poids énergique : il faut la leçon du malheur ; et il la faut complète dans le temps, afin qu'elle ne soit plus nécessaire dans l'éternité. Qu'il apprenne sur la terre à ses dépens, une fois pour toutes et de manière à n'y plus revenir, ce qu'il en a coûté, ce qu'il en coûterait encore (si elle s'y exposait de nouveau) à la créature assez inintelligente, assez indocile pour choisir le mal de préférence au bien, en désobéissant à Dieu ! Qu'il boive, — il y va de son salut éternel, — qu'il boive jusqu'à la lie le calice amer, mais réparateur : non pas seulement pour se purifier de ses souillures passées ; mais encore et surtout comme un antidote et un aromate bon pour le garantir de la corruption future ! Qu'il cesse de méconnaître ou d'outrager, qu'il adore

au contraire jusque dans ses plus extrêmes rigueurs la main paternelle qui ne le frappa temporairement dans sa chair périssable, dans ce vêtement de peau dont la sollicitude de Jéhovah a couvert la nudité d'Adam ¹, que pour préserver de ses propres excès son âme immortelle, cette plante délicate dont les yeux fermés, mais non éteints par l'ombre du trépas, sont appelés à se rouvrir au grand jour du Divin Conso-lateur.

IV

La distinction reconnue par les philosophes entre les trois entéléchies divines : le Père ou la toute-puissance, le Fils ou l'omniscience, et le Saint-Esprit ou l'amour inextinguible, ne doit pas s'entendre dans

1. *Genesis*, III, 21. — La nudité native d'Adam était l'absence de toute bonne œuvre, de toute vertu, de tout mérite personnel, jointe à une présomption, une curiosité et une ignorance extrêmes. En considérant la multiplicité des biens dont il était comblé, sans avoir rien fait pour les obtenir, il se crut nécessaire à son Bien-faiteur, et, dédaignant la mort (*morte morieris*; *Genesis*, II, 17), dont il n'avait encore aucune idée claire, il n'alla pas jusqu'à nier Dieu, comme cela s'est fait plus tard (il l'avait vu de trop près pour cela); mais il essaya de traiter avec lui sur le pied de l'égalité, de puissance à puissance (*eritis sicut Dei*; *Genesis*, III, 5). S'il eût su alors à quel déluge de maux sa désobéissance l'exposait, il se fût bien gardé de toucher au fruit défendu; il n'eût, à l'instar des animaux, goûté que le bien matériel qu'il rencontrait à sa portée; il n'eût point fait la distinction du bien et du mal; — mais aussi, son éducation morale fût restée nulle ou incomplète; il n'eût jamais apprécié comme elle doit l'être l'immensité de la bonté de Dieu pour lui et de son bonheur; il ne fût point devenu libre comme un Dieu, connaissant à fond le bien et le mal (*ecce Adam quasi unus ex nobis factus est, sciens bonum et malum*; *Genesis*, III, 22).

un sens étroit : comme si le règne de l'un était exclusif de l'autre, et comme s'il n'existait aucune coopération, soit du Fils et du Saint-Esprit dans les œuvres du Père, soit du Père dans celles du Fils et du Saint-Esprit. Ces trois Principes, au contraire, agissent toujours de concert ¹, et leur divergence ne va pas au delà d'une simple prépondérance, alternativement prise par chacun d'eux, selon son ordre rationnel de procession et le mode de perfection qui lui est propre, pour conduire à sa fin l'œuvre de prédilection qu'ils ont conçue d'un commun accord ².

Le Père, par sa seule Force, crée d'abord l'être pur et simple et tire du néant toutes les choses visibles et invisibles ³; mais, en les enfantant à la vie, il ne leur donne pas encore le libre arbitre; et ce ne sont, dans ses mains (comme les forces cosmiques, les plantes, les brutes), que des instruments privés de toute initiative personnelle et incapables de vouloir et d'agir autrement qu'en lui et que par lui;

Par sa Parole ou par son Fils (le Logos ou le Verbe), il élève à un ordre supérieur et illumine dans la Vérité, pour leur apprendre à le connaître, l'aimer et le servir, les créatures privilégiées (anges et hommes) qu'il lui plaît de rendre libres devant lui et d'initier d'une manière plus intime à son bonheur;

Par une troisième et dernière effusion de sa grâce

1. « Amen, amen dico vobis : non potest Filius a se facere quidquam, nisi quod viderit Patrem facientem : quæcumque enim ille fecerit, hæc et Filius similiter facit. Pater enim diligit Filium, et omnia demonstrat ei quæ ipse facit... Sicut enim Pater suscitavit mortuos, et vivificat; sic et Filius quos vult vivificat. » (JOANNES, V, 19, 21.)

2. « Et ait Deus : Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. » (*Genesis*, I, 26.)

3. « Visibilia omnium et invisibilia. » (*Symbolum Nicenum.*)

ou par son Saint-Esprit, il confirme à jamais dans le Bien les Créatures intelligentes qui ont répondu à l'appel de son Verbe et se sont montrées, comme elles le devaient, dociles à ses préceptes, pendant le temps de probation qu'il leur a fait parcourir avant de les élever jusqu'à lui.

L'esprit ne saurait donc admettre aucune abstention effective de l'un des trois Principes divins dans les œuvres de l'autre, par rapport aux faits généraux de la création universelle. Toutefois, par rapport à l'homme, encore incomplet et perfectible, le Père et le Fils ont eu chacun leur règne : le premier, dans l'éternité passée, pour la création physique des corps; le second, dans le temps, pour l'édification morale des âmes; tandis que le Saint-Esprit attend encore le sien, pour le couronnement spirituel des élus, et ne l'aura que dans l'éternité future. Ceci explique, sans le justifier suffisamment peut-être (telle est l'opinion d'un grand théologien moderne)¹, pourquoi le Saint-Esprit est si peu connu sur la terre, pourquoi son culte y est si délaissé, et pourquoi la part qui lui est faite dans la liturgie de l'Église orthodoxe est si médiocre, comparativement aux honneurs rendus à la Vierge-Mère et aux Saints. Ce n'est pas indifférence ou mépris d'une

1. « Quelle connaissance a-t-on du Saint-Esprit dans le monde
 « actuel et même parmi les chrétiens? Où sont les vœux qu'on lui
 « adresse, le culte qu'on lui rend, la confiance et l'amour qu'on
 « lui témoigne, l'expression sérieuse et soutenue du besoin conti-
 « nuel que nous avons de son assistance? Son nom même, prononcé
 « dans le signe de la croix, éveille-t-il les mêmes sentiments que
 « ceux du Père et du Fils? Il est triste, mais il est vrai de le dire,
 « la troisième personne de la Trinité dans l'ordre nominal, le
 « Saint-Esprit, est aussi la dernière dans la connaissance et les
 « hommages de la plupart des chrétiens. Cet oubli profond, tran-
 « chons le mot, cette ingratitude générale est le calvaire du Saint-
 « Esprit. » (M^{SR} GAUME. *Traité du Saint-Esprit*, Introduction, I.)

si grande Divinité (la plus excellente des trois assurément, pour l'homme futur); ce n'est pas inintelligence de ses dons (car l'Église, qui semble étendre un voile discret sur les vertus suréminentes du Saint-Esprit, ne saurait errer en un point si capital de sa doctrine) : c'est sans doute, ce ne peut être qu'une marque de déférence et de respect, inspirés par le Saint-Esprit lui-même à ses adorateurs, pour l'ordre transcendantal des processions divines; et parce qu'il ne serait pas logique, quand l'homme se trouve encore sous le règne direct du Fils ou du Verbe divin qui l'instruit et le forme pour la vie éternelle, que son esprit, son cœur et toutes ses aspirations se tournassent (comme il ne manquerait pas d'arriver, s'il comprenait imparfaitement ce mystère) presque exclusivement vers le Saint-Esprit, cet idéal resplendissant de toute illumination divine, de toute perfection visible et invisible, de la suprême félicité et du pur amour¹.

V

La science du Saint-Esprit est la clef de toute la théologie. Elle comprend et résout tous les mystères; la doctrine du salut ne s'explique et ne se justifie que

1. « Amour consubstantiel du Père et du Fils, au Saint-Esprit « revient, par appropriation de langage, l'œuvre par excellence de « l'adorable Trinité. Quelle est cette œuvre? La création? Non. La « rédemption? Non. Quelle est-elle donc? La sanctification et la « glorification; le Père crée, le Fils rachète, le Saint-Esprit sanc-
« tifie; le Père fait des hommes, le Fils des chrétiens, le Saint-
« Esprit des saints et des bienheureux. L'œuvre du Saint-Esprit
« est donc plus élevée que celle du Père et du Fils, puisqu'elle est
« le couronnement de l'une et de l'autre. » (M^{sr} GAUME. *Traité du Saint-Esprit*, t. II, chap. VII.)

par le Saint-Esprit. Lui seul illumine le ciel sombre de l'humanité gémissant sous le fardeau de la croix ; lui seul la préserve du désespoir, la relève toute meurtrie de ses chutes multiples et lui montre de loin, pour affermir ses pas chancelants, le phare du repos éternel.

Liberté, présent adorable, mais funeste, du Verbe Divin, qui pourrait nombrer tes victimes¹? Sans toi, l'homme, identique à la brute avant qu'elle eût été maudite à cause de lui², vivrait ignorant, mais heureux, dans les bras de l'Éternel. Dépourvu d'idéal, mais exempt de tout devoir moral, de toute souillure, il jouirait sans contrainte, au jour le jour, des biens que la munificence du Père universel met à la portée des êtres, même les plus infimes, sans leur demander rien en retour ; sans qu'ils ne conçoivent possible ni n'espèrent rien de plus. Pourquoi viens-tu, semblable au scalpel du chirurgien tranchant le cordon ombilical qui nouait le nouveau-né à sa mère, pourquoi viens-tu détacher l'homme du sein de Dieu, le lancer dans la vie et l'y faire marcher de lui-même, à ses risques et périls, sans soutien apparent, sans guide visible? O Fille du ciel, qu'ils seront éclatants, qu'ils

1. Il est bien remarquable que le Christ n'ait point accepté pour lui et qu'il ait renvoyé à un autre, à un seul Dieu (au Saint-Esprit évidemment), l'épithète de Bon, que lui appliquait un peu inconsidérément le jeune homme riche des Evangiles (En voici les trois textes canoniques : *Quid me interrogas de bono? Unus est bonus, Deus; Matthæus, XIX, 17; — Quid me dicis bonum? Nemo bonus, nisi unus Deus; Marcus, X, 18; — Quid me dicis bonum? Nemo bonus, nisi solus Deus; Luca, XVIII, 19*). C'est qu'en effet la deuxième personne de la Trinité, le Verbe, quoiqu'elle soit elle-même un Dieu très-excellent, est, comme nous l'avons déjà remarqué ailleurs, non pas précisément la *Bonté*, mais purement et simplement la *Sagesse divine* en acte. La Bonté, proprement dite, est la vertu personnelle et efficace du Saint-Esprit.

2. « *Maledicta terra in opere tuo.* » (*Genesis, III, 17.*)

seront immenses les biens que tu prépares à la créature, s'ils doivent, comme tu le promets ¹, effacer en un instant toutes les larmes que tu lui auras coûtées !

Tu mets aux prises la force avec la faiblesse, et leur contraste fait tes délices. Tu les tentes impitoyablement et tu les confonds l'une par l'autre. L'homme si faible est la pierre de touche qui te sert pour éprouver l'ange si fort ; et l'ange prévaricateur devient à son tour devant toi la pierre de touche qui éprouve l'homme fragile.

« Quoi ! dit dans le ciel astral ². Lucifer, le prince « des chérubins ³, quoi ! l'hypostase divine, au lieu « de s'en tenir, comme il semble raisonnable, à la « nature angélique, à la mienne, la plus noble de « toutes, ne rougit pas de descendre jusqu'à l'homme ⁴,

1. JOANNES, XVI, 20-23.

2. La mystique chrétienne compte trois cieux : 1° le ciel empyrée, où trône le Trinôme Divin, entouré de ce cercle de feu que la science suppose être un soleil central (invisible à la Terre), autour duquel gravitent tous les astres du firmament, y compris notre système solaire ; 2° le ciel astral, situé au-dessous de l'empyrée qui l'illumine, et séjour des anges fidèles et des bienheureux ; 3° le ciel sublunaire, ou l'horizon terrestre, situé au-dessous du ciel astral qui l'éclaire, et séjour actuel des hommes et d'une partie des démons ou des anges rebelles précipités du ciel astral.

3. Saint Thomas (*Somme Théologique*, 1^{re} part, quest. LXIII, art. 7) fait observer, d'après saint Denis l'Aréopagite (*livre de la Hiérarchie céleste*, chap. VI), que les chérubins et les séraphins tiennent le premier rang dans la triple hiérarchie angélique, mais que l'ordre des chérubins brille, comme l'implique son nom, par la plénitude de la science, qui n'est pas incompatible avec le péché ; tandis que l'ordre des séraphins, qui paraît n'avoir point failli (du moins à un degré aussi criminel), doit son nom à l'ardeur de l'amour divin qui l'embrase.

4. Il est de foi traditionnelle que le Verbe en personne (quelques uns disent la Vierge-Mère), revêtant l'archétype de la forme humaine que le Trinôme Divin avait résolu de tirer du néant, et s'offrant en cet humble état à l'adoration des anges, fit éclater dans le ciel

« ce vermisseau pétri d'argile ¹; et par cette indigne
 « préférence, en s'unissant étroitement à lui, elle
 « abaisse mon trône et l'élève par-dessus moi! Ah!
 « plutôt la révolte, plutôt la guerre éternelle dans
 « les trois cieux, — car le privilège de l'immortalité
 « m'est acquis, — que de souffrir sans protestation
 « un tel outrage! »

C'est ainsi que l'infériorité native de l'homme est le sujet de scandale, la pierre d'achoppement contre laquelle trébuche la vertu mal affermie du chérubin resplendissant. — Par rapport à l'homme, le plan divin reste identique; mais la scène se retourne. C'est la force surnaturelle de l'ange déchu, ulcéré de sa défaite, qui vient d'elle-même tendre le piège fatal à l'humaine fragilité ². Dévoré de jalousie, exaspéré contre le mystère adorable de l'incarnation dont il n'a pas su comprendre le bienfait et qu'il voit se tourner contre lui, cet esprit superbe brûle de se venger et d'entraîner avec lui dans l'abîme la créature privilégiée qui l'a perdu sans le savoir. Aucun artifice, aucune violence ne lui coûtera pour atteindre son but. Sa science profonde et sa force prodigieuse, dévolues tout entières au service de sa haine, ne respecteront rien et iront d'un seul jet aussi loin qu'elles pourront s'étendre. Malheur à la terre, malheur à l'homme, malheur à Satan, et malheur à Dieu même, puisqu'il l'a voulu! A lui la morsure au talon, à lui la croix; aux réprouvés l'enfer; c'est l'arrêt du Destin : ils'ac-

astral la révolte qui dure encore et dont la terre subit le contre-coup par un décret providentiel, afin qu'elle soit éprouvée à son tour, comme la nature angélique, dans la foi et l'obéissance au Fils, avant d'être confirmée par le Saint-Esprit dans la grâce du pur amour.

1. « De limo terræ. » (*Genesis*, II, 7.)

2. « Callidior cunctis animantibus terræ. » (*J. d.* III, 1.)

complira jusqu'au bout¹. — Mais sur ce terrain la lutte devient trop inégale. L'humanité, sous le souffle pestilentiel qui l'enserme, se flétrit et s'affaisse comme l'herbe séchée au four. Elle frissonne sous la croix et tend vers Jéhovah ses mains suppliantes². Nulle chair ne sera sauvée, si l'agneau pacifique continue sans fin à s'offrir pour victime ; et si le lion fatidique de Juda ne descend dans l'arène, armé du glaive à double tranchant³, pour réprimer la rébellion insolente de l'enfer, arracher ses élus à l'étreinte du maudit, maintenir à la face du ciel et de la terre son jugement immuable, et ouvrir d'un bras vainqueur, sur les tronçons épars du Dragon dévorant⁴, une large voie aux miséricordes du Très-Haut et à l'effusion des grâces du Saint-Esprit⁵.

VI

Les perturbations atmosphériques, le choc des éléments, les cataclysmes plus ou moins universels, dans l'ordre physique ; et dans l'ordre moral, les guerres, les séditions, les attentats publics ou privés, ne sont que la suite et comme l'écho de cette lutte implacable des deux principes contraires du bien et du mal. En tous temps, en tous lieux, on voit aux prises la lu-

1. « Ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus. » (*Genesis*, III, 15.)

2. « Pater, si vis, transfer calicem istum a me. » (*LUCAS*, XXII, 42.)

3. « Gladius ex utraque parte acutus (*Apocal.*, XIX, 15), » le glaive à double tranchant, qui frappera à la fois l'ange prévaricateur et l'homme rebelle, son complice.

4. *Apocalypsis*, XIX, 20-21.

5. *Ibid.*, XXI, 1-7.

mière avec les ténèbres, la vie avec la mort, la justice avec la violence, les fils du ciel avec les enfants de la terre, la cité sainte qui se purifie sans cesse dans son sang et ses larmes avec la cité impie qui s'enivre d'orgueil et de voluptés. Mais réservons à d'autres le soin de dérouler ce tableau sinistre, à partir du meurtre d'Abel par son frère Caïn, en passant successivement par l'antiquité profane, le polythéisme grec et romain, la renaissance moderne du paganisme en Europe, pour aboutir finalement à l'apostasie universelle des nations et au triomphe de l'Antechrist¹. Heureux si, contre toute espérance, le genre humain pouvait s'arrêter, ne fût-ce qu'un instant, sur la pente fatale où il se laisse entraîner, et profiter d'une expérience qui lui coûte si cher!

Quant à nous qui sommes parvenu, non sans labeur, au point culminant de l'abstraction métaphysique, au point où le temps disparaît à nos yeux comme une ombre et où la terre, avec les mesquines passions qui s'agitent à sa surface, se dérobe pour ainsi dire sous nos pieds, recueillons-nous dans notre pensée et, jetant à l'orient du ciel un regard profond, saluons avec transport l'aube blanchissante. Voici la lumière du Saint-Esprit qui dore la cime soixante fois séculaire des âges; voici le rayonnement du pur amour; voici l'aurore du grand jour de l'éternité qui poind à l'horizon!

« Je vis, dit le prophète², un ciel nouveau et une terre nouvelle; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. Moi, Jean, je vis descendre du ciel la ville sainte; la

1. PAULUS, II *ad Thessal.*, II, 3-4.

2. *Apocalypsis*, XXI, 1-11; XXII, 1-7.

« nouvelle Jérusalem qui venait de Dieu, parée comme
« une épouse pour son époux.

« Et j'entendis une grande voix qui venait du trône
« du Très-Haut, et qui disait : Voici le tabernacle de
« Dieu avec les hommes, car il habitera avec eux.
« Ils seront son peuple, et Dieu lui-même au milieu
« d'eux sera leur Dieu. Dieu essuiera toutes les larmes
« de leurs yeux; et la mort ne sera plus, ni le deuil,
« ni l'affliction, parce que le premier état (de proba-
« tion) sera passé.

« Alors Celui (Jéhovah) qui était assis sur le trône
« dit : Voici que je vais faire toutes choses nouvelles.
« Il me dit aussi : Écris que ces paroles sont très-
« certaines et véridiques.

« Il me dit encore : Tout est accompli. Je suis l'al-
« pha et l'oméga, le principe et le but. Je donnerai
« gratuitement à boire de la source d'eau vive à celui
« qui aura soif de la vie. Celui qui sera victorieux
« possédera ces choses, et je serai son Dieu, et il sera
« mon fils. Mais pour les timides (qui rougissent de
« Jésus-Christ), les incrédules, les parjures, les ho-
« micides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les
« idolâtres et tous les imposteurs, leur part sera dans
« l'étang brûlant de feu et de soufre : ce qui est la
« seconde mort.

« Alors un ange vint me parler et me dit : Viens,
« et je te montrerai l'épouse qui a l'Agneau pour
« époux.

« Il me transporta en esprit sur une grande et haute
« montagne, et il me montra la ville, la sainte Jérú-
« salem, qui descendait du ciel venant de Dieu, et
« resplendissante de la gloire de Dieu...

« Il me montra encore un fleuve d'eau vive, clair
« comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et
« de l'Agneau. Au milieu de la place de la ville, des

« deux côtés de ce fleuve, était l'arbre de vie, qui
 « porte douze fruits et donne son fruit chaque mois ;
 « et les feuilles de cet arbre sont pour guérir les na-
 « tions ¹.

« Il n'y aura plus là de malédiction ; mais le trône
 « de Dieu et de l'Agneau y sera, et ses serviteurs le
 « serviront. Ils verront sa face, et son nom sera écrit
 « sur leur front. Il n'y aura plus de nuit, et ils n'au-
 « ront point besoin de lampe, ni de la lumière du so-
 « leil, car ce sera le Seigneur Dieu qui les éclairera,
 « et ils régneront avec lui dans les siècles de siècles.

« L'ange me dit aussi : Ces paroles sont très-cer-
 « taines et véridiques ; et le Seigneur, le Dieu des
 « esprits des prophètes ², m'a envoyé, moi, son ange,
 « pour faire connaître à ses serviteurs ce qui doit ar-
 « river prochainement :

« Je vais venir bientôt, m'a-t-il dit ; heureux celui
 « qui aura gardé les paroles de la prophétie conte-
 « nue dans ce livre ! »

1. Ainsi la manne eucharistique, distribuée sur la terre aux fidèles par les mains de l'Eglise catholique, sous les espèces sacramentelles du pain et du vin, afin de les guérir de la corruption du péché et de les préserver de la mort éternelle, n'est que *la feuille mystique de l'arbre de vie, dont le fruit, bien plus efficace, — retiré par Dieu à Adam, pour qu'il n'en mésusât point, comme il l'aurait fait s'il eût continué d'en jouir après le péché originel (Genèse, III, 22); — dont le fruit sera donné (ou plutôt rendu) chaque mois aux élus, dans la cité céleste, afin de raviver sans cesse en eux la source toujours jaillissante de leur immortalité.*

2. Le Saint-Esprit, « qui locutus est per prophetas » (*Symbolum Constantinopolitanum*).

SECTION II.

LA TRIPLE VIE.

« Fecit quoque Dominus Deus Adæ,
« et uxori ejus, tunicas pelliceas, et in-
« duit eos. » (Genesis, III, 21.)

I

Trois agents distincts concourent, chacun selon sa nature, à l'existence de l'homme :

L'ESPRIT ou l'âme (*anima*), agent de sa vie intellectuelle ou absolue ;

LE PÉRISPRIT ou la forme (*species*), agent de sa vie sensitive ou animale ;

LE CORPS ou la substance (*corpus*), agent de sa vie végétative ou plastique.

L'ESPRIT (*anima*) est le *Souffle de vie*¹ qui constitue l'homme à l'image de Dieu², le rend semblable aux

1. « Spiraculum vitæ. » (Genesis, II, 7.)

2. « Ad imaginem et similitudinem. » (*Ibid.*, I, 26.)

anges¹, et l'élève au-dessus de toutes les créatures matérielles (animales, végétales et minérales)²;

LE PÉRISPRIT (*species*) lui est commun avec toutes les créatures vivantes sans exception, visibles et invisibles (depuis la plante jusques et y compris l'ange) : c'est la *Forme* qui constitue chacun selon son espèce³, rend son être impénétrable à tout autre, et devient, pour l'*Esprit* qui l'anime, une sorte de récipient ou de capsule fluidique dans laquelle il se meut;

LE CORPS (*corpus*) le rend identique aux animaux : c'est la *Substance* qui se moule, en vertu de forces plastiques à elle propres, à la surface externe du *Périsprit* ou de la *Forme*, dont elle reproduit le type particulier et les contours, autant que le permettent la grossièreté présente et les accidents de sa nature matérielle ; c'est l'étui de peau dont il est dit que Dieu a revêtu Adam, après sa prévarication⁴.

L'ESPRIT a son siège principalement dans le cerveau et se révèle par un ensemble de facultés qui caractérisent la *Vie intellectuelle* ou absolue et indépendante des accidents de la substance, personnelle aux hommes, aux anges et à Dieu même.

Les facultés de l'esprit sont au nombre de trois, savoir :

1° *L'entendement*, qui comprend (indépendamment des capacités subalternes de l'imagination, de la mé-

1. « Minuisti eum paulò minùs ab Angelis. » (PAULUS, *ad Hebræos*, II, 7.)

2. « Et dominamini universis animantibus quæ moventur super « terram. » (*Genesis*, I, 28.)

3. « Secundùm species suas. » (*Ibid.*, I, 12, 21, 24, 25.)

4. « Tunicas pelliceas. » (*Ibid.*, III, 21.)

moire et de la volition) : 1. la réflexion ou composition ; 2. la comparaison ou division ; 3. le jugement ou option ;

2° *La raison*, ou la vision en Dieu du bien, par opposition aux suggestions du principe du mal ;

3° *La volonté*, ou le libre arbitre pratique du bien et du mal.

LE PÉRISPRIT a son centre principalement au cœur et se manifeste par un ensemble de capacités qui constituent la *Vie sensitive* ou animale, propre à toute créature vivante : plante, animal, homme ou ange, selon son espèce.

Les capacités du périsprit sont au nombre de trois, savoir :

1° *L'imagination*, par laquelle l'être, quel qu'il soit, voit continuellement en lui-même l'idée archétype ou le modèle éternel des phénomènes qu'il est apte à produire ;

2° *La mémoire*, par laquelle il produit ces phénomènes en leur temps ;

3° *La volition*, par laquelle il s'y complaît et fait de lui-même tout ce qu'il peut pour les produire.

LE CORPS a son foyer principalement dans l'abdomen et subsiste par un ensemble de fonctions qui composent la *Vie végétative* ou plastique, commune aux hommes, aux animaux et aux plantes.

Les fonctions du corps sont au nombre de trois, savoir :

1° *La germination*, par laquelle il croît et se multiplie, selon son espèce ;

2° *L'affinité*, par laquelle il absorbe et s'assimile ce qui lui est bon ;

3° *L'excitabilité*, par laquelle il agit ou réagit sur ou contre les objets extérieurs.

La germination, prédominante dans la plante, se rapporte à l'imagination prédominante sur la germination dans l'animal ; et l'imagination se rapporte à l'entendement, exclusif à l'homme et prédominant en lui sur l'imagination et sur la germination ;

De même, l'affinité se subordonne à la mémoire ; et celle-ci à la raison prédominante dans l'homme sur la mémoire et sur l'affinité ;

L'excitabilité se subordonne à la volition ; et celle-ci à la volonté prédominante sur l'une et sur l'autre.

Ainsi l'imagination, la mémoire et la volition sont la triple capacité médiate du Périssprit ou de la Forme, à laquelle correspondent : dans un ordre inférieur, la triple fonction matérielle de la germination, de l'affinité et de l'excitabilité ; et dans un ordre supérieur, la triple faculté spirituelle de l'entendement, de la raison et de la volonté.

Le Périssprit ou la Forme est donc le centre auquel se rattachent, dans lequel se meuvent, duquel rayonnent toutes les facultés, toutes les capacités, toutes les fonctions actives et passives de l'être en général, et particulièrement de l'homme qui réunit en lui, dans des proportions à peu près égales, mais en en transfigurant, pour ainsi dire, les deux plus basses par la plus haute, la triple nature végétative, sensitive et intellectuelle.

II

Ce qui est le plus excellent ne saurait logiquement être assujéti à ce qui l'est le moins. Or, l'âme et la forme, incorruptibles et indivisibles dans l'homme, et qui le rendent semblable aux anges, sont éminemment supérieures à la substance corruptible et divisible du corps qui le rend semblable aux animaux et dont la première mort (la mort naturelle) le détache. La substance en général (dans son état présent, du moins) n'est donc pour l'homme qu'une sorte de pellicule fatale¹, imposée à la race prévaricatrice d'Adam par suite du péché originel, et qui le rend tributaire du mal physique jusqu'à la mort : soit à titre de châtement, afin d'en réprimer les excès ; soit à titre d'épreuve, afin de le sanctifier de plus en plus et d'en faire ressortir toute la vertu dont il est capable.

Il faut néanmoins prendre garde de tomber dans l'erreur sur ce point et de considérer comme un vice radical et inamissible de la substance ce qui n'en est, au fond et par la seule faute de l'homme, qu'un accident anormal. Car Dieu ne saurait rien faire d'essentiellement mauvais : et la substance, par cela même qu'il l'a tirée du néant et qu'elle lui doit l'être, est nécessairement bonne. La tradition universelle des peuples primitifs, qui place l'âge d'or au berceau du genre humain, démontre péremptoirement que la corruptibilité et la fragilité, inhérentes aujourd'hui à la substance, ne s'y trouvaient pas antérieurement au

1. « *Tunicas pelliceas.* » (*Genesis*, III, 21.)

péché originel ; ou du moins qu'elles n'y étaient qu'en possibilité, à l'état de futurs contingents, et nullement en acte immédiat. Le corps de terre ¹ originellement donné par Dieu à Adam ne gênait donc point le développement régulier de son être ; il ne lui causait aucune souffrance ; c'était une sorte de vase finement ouvragé et élégant qui n'eût préjudicié en rien, s'il fût resté fidèle, à son immortalité et à son bonheur.

L'homme primitif était, et, nonobstant sa déchéance, l'homme moderne est encore une créature *sui generis*, appelée à remplir une place, faute de laquelle il y aurait un vide dans le plan divin. Sa destinée est de tenir le milieu entre l'animal et l'ange, afin d'attester, par sa nature mixte, la multiplicité et la fécondité admirables des voies du Créateur. Elle a encore un autre motif. Le PÈRE, Dieu essentiellement fort et souveraine Puissance, à qui rien ne résiste et qui tire du néant tout ce qu'il lui plaît, est le roi naturel des animaux, des forces cosmiques, des corps célestes et de toutes les créatures en qui prédomine la substance ou l'élément matériel. LE SAINT-ESPRIT, Dieu essentiellement bon et souverain Amour, semblable au feu dévorant qui embrase et volatilise tout ce qu'il touche, est le roi naturel des anges et des purs esprits. Il faut donc AU FILS, Dieu essentiellement intelligible et souveraine Sagesse, un peuple formé à son image et destiné à célébrer sa gloire. Or, d'accord avec le Père et avec le Saint-Esprit qui ont bien voulu, en sa faveur, doter de leurs dons les plus précieux l'objet de sa prédilection ², c'est Adam qu'il a créé pour le connaître,

1. « De limo terræ. » (*Genesis*, II, 7.)

2. « Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram. » (*Ibid.*, I, 26.)

l'aimer et le servir ; c'est du genre humain qu'il lui a plu d'être le roi.

Le Trinôme Divin pouvait créer des êtres libres et spirituels, à l'image du Saint-Esprit ; et il le fit en créant les anges ¹. Il pouvait créer des êtres fatals et matériels, à l'image du Père ; et il le fit en créant les animaux, les forces cosmiques, les corps célestes et en général toutes les substances ². Mais après cette double création (l'ange et la brute), et entre deux natures si contraires, il existait un abîme ; et la création de l'homme l'a comblé. L'homme est dans l'ordre des créatures vivantes ce que le Fils, à qui il doit plus particulièrement l'être, est dans l'ordre des processions divines : un trait d'union qui joint deux termes extrêmes ; un médiateur conciliant dans sa double nature deux forces essentiellement divergentes (l'esprit et la matière) qui cessent en lui de se combattre et se donnent le baiser de paix.

O Dieu ! L'homme reconnaîtra-t-il jamais tout ce qu'il vous doit ? Comprendra-t-il enfin combien elle était immense la part que votre triple don lui avait gratuitement octroyée tout d'abord, et que vous lui offrez encore s'il veut se retremper dans votre amour, pour avoir excité au plus haut des cieux la jalousie de Lucifer et de la tierce partie des anges ³ ?

Sa supériorité sur la brute innocente, qui n'a jamais commis sciemment le mal, éclate partout et toujours ; et il use et abuse, sans mesure ni pitié, pour ses plaisirs plus encore que pour ses besoins, de cette immense multitude des enfants du Père qui n'ont pas

1. « Cœlum. » (*Genesis*, I, 1.)

2. « Terram. » (*Ibid.*)

3. « Tertiam partem stellarum cœli. » (*Apocalypsis*, XII, 4.)

moins que lui droit à la vie, et à qui le malheur d'avoir un tel maître n'a été infligé qu'à cause de sa prévarication ¹.

L'ange même, ce pur reflet du Saint-Esprit, avec son entendement simple et non discursif qui le dispense du soin (auquel l'homme est tenu) de composer et de diviser ses idées; l'ange, qui saisit les choses naturelles à fond d'un seul coup d'œil sans jamais s'y méprendre, et dont cette faculté rend la volonté inflexible à un tel point que, quand même il aurait eu le malheur de se tromper dans l'appréciation d'un phénomène surnaturel (la seule erreur à lui possible, comme il advint à Lucifer) ², il serait radicalement in-

1. « Maledicta terra in opere tuo! » (*Genesis*, III, 17.)

2. « L'homme se trompe sur les objets complexes dont la définition se tire d'éléments divers et matériels. Mais à l'égard des « essences simples, l'intelligence n'erre pas, parce que, ou elle ne « les perçoit pas du tout, et dans ce cas elle n'en a aucune idée, « ou elle les connaît telles qu'elles sont. Il ne peut donc y avoir « directement ni fausseté, ni erreur, ni déception dans l'intelli- « gence d'un ange; cela ne peut avoir lieu que par accident, mais « d'une autre manière qu'en nous. Car c'est en composant et en « divisant que nous parvenons quelquefois à la connaissance de « l'essence, comme nous trouvons la définition d'une chose en « divisant et en démontrant. L'ange ne fait rien de semblable. « C'est par la connaissance qu'il a de l'essence d'une chose qu'il en « connaît tous les attributs. Or, il est évident que l'essence d'une « chose peut être un moyen de connaître tous les attributs qui lui « conviennent naturellement et tous ceux qui lui répugnent; mais « elle ne suffit pas pour découvrir les choses qui ne dépendent que « de l'ordre surnaturel établi de Dieu. C'est pourquoi les bons anges « qui ont la volonté droite ne se servent pas de la connaissance « qu'ils ont de l'essence pour juger ce qui s'y rapporte surnatu- « rellement; ils se soumettent à cet égard à l'ordre que Dieu a « établi. C'est ce qui fait qu'il ne peut y avoir en eux ni fausseté, ni « erreur. Mais les démons, dont la volonté perverse pousse l'enten- « dement loin de la divine sagesse, jugent quelquefois des choses « d'une manière absolue d'après leur condition naturelle. Ils ne se « trompent pas sur ce qui se rapporte naturellement à chaque ob-

capable de se déjuger et de revenir sur son premier concept; l'ange, en un mot (si ce n'est une trop grande témérité d'appliquer une déduction physiologique aussi hardie à une créature si éminente), l'ange n'est qu'un être à peu près fatal, une force rationnelle excessivement restreinte dans son initiative propre; et par conséquent il se trouve inférieur, sous ce rapport, à l'homme, qui a sur lui, comme sur la brute, l'avantage d'être plus libre et plus complet.

III

Entrons au vif dans le mystère de la triple vie végétative, sensitive et intellectuelle :

Dans toute créature vivante sans exception, plante, animal, homme ou ange, LE PÈRE fournit la substance ou le substratum matériel (*corpus*); LE FILS, la forme ou le périsprit (*species*); LE SAINT-ESPRIT, l'esprit ou l'âme (*anima*). Mais les proportions sont loin d'être égales : car il y a dans chaque catégorie d'êtres vivants, et même dans chaque individu, plus ou moins de substance, plus ou moins d'esprit, et plus ou moins de forme (suivant la nature et le degré de perfection des formes). Ainsi les animaux et les plantes, totalement ou à peu près dépourvus d'intellect, doivent au Père la substance (*corpus*), au Fils la forme (*species*), et rien ou presque rien au Saint-Esprit. D'un autre côté les anges, totalement ou

« jet. Mais ils peuvent être trompés à l'égard des choses surnaturelles.
 « C'est ainsi qu'en voyant un homme mort ils pensent qu'il ne
 « ressuscitera pas, et qu'en voyant le Christ ils ne savaient pas qu'il
 « était Dieu. » (S. THOMAS. *Somme Théologique*, 1^{re} part., quest. LVIII,
 art. 5.)

à peu près dépourvus de substance, doivent au Saint-Esprit l'esprit (*anima*), au Fils le périsprit ou la forme (*species*), et rien ou presque rien au Père. L'homme se trouve donc l'être unique vraiment complet et doué du triple reflet divin qui doit, directement et dans une mesure à peu près égale, au Père la substance (*corpus*), au Saint-Esprit l'esprit (*anima*), et au Fils le périsprit ou la forme (*species*); et par ce privilège, qui n'a été octroyé qu'à lui, il personnifie toutes les énergies, toutes les vertus organiques de la nature vivante, depuis la plante jusqu'à l'ange; il embrasse et concilie en lui, à l'instar du Fils dont il est plus particulièrement l'image, la matière et l'esprit.

Le dogme religieux qui met dans le Verbe Divin le principe de toute création ¹ tire de ces considérations physiologiques une justification éclatante, puisqu'il en appert avec une pleine évidence que tout ce qui existe, depuis le grain de poussière jusqu'à l'ange, tient directement à la deuxième entéléchie du Trinôme Divin par la forme ², et prend ainsi racine dans le sein du Fils. Le Fils, conjointement avec le Saint-Esprit, crée et façonne les intelligences en général, et particulièrement les anges ³. Conjointement avec le Père, il crée et façonne les substances en général, et particulièrement les plantes et les animaux ⁴. Enfin, conjointement avec le Père et avec le Saint-Esprit, il crée et façonne l'homme ⁵, substance comme l'animal, esprit comme l'ange, et l'œuvre de prédilection à la formation parfaite de laquelle il s'arrête avec complaisance ⁶.

1. « In principio erat Verbum. » (JOANNES, I, 1.)
2. « Secundum species suas. » (*Genesis*, I, loc. cit.)
3. « In principio creavit Deus cœlum... » (*Ibid.*, I, 1.)
4. « ... Et terram. » (*Ibid.*)
5. « Faciamus hominem. » (*Ibid.*, I, 26.)
6. « Et requievit. » (*Ibid.*, II, 2.)

On peut affirmer sans exagération que la double nature animale et spirituelle de l'homme lui procure un privilège qui manque à la nature simplement spirituelle de l'ange ou animale de la brute, et qui constitue seul l'être divin, à savoir : *la science du bien et du mal*¹. Car il n'y a de vraiment divin que l'être assez parfait, soit par sa propre vertu, comme Dieu ; soit par la grâce divine, comme l'homme, pour s'inoculer impunément le mal et le réduire de vive force par le bien, en lui faisant rendre d'harmoniques accords. L'homme devient donc un Dieu², par cela seul qu'il lui est permis d'acquérir dans sa plénitude une science dont la théorie est refusée à l'animal et la pratique interdite à l'ange : *la science du mal*. En effet, l'animal, privé d'intellect et incapable de discerner le bien d'avec le mal, les ignore théoriquement l'un comme l'autre. Et l'ange, dépourvu de la faculté discursive et violenté dans son libre arbitre par la supériorité même de son intellect qui ne lui permettrait pas, s'il se trompait, de réparer son erreur ; l'ange qui s'est vu, dès son premier pas dans la vie, forcé d'opter irrévocablement soit pour le bien, soit pour le mal, n'en connaît et n'en peut connaître pratiquement qu'un seul : le bien, sans aucun mélange de mal, s'il est resté ange ; ou le mal, sans aucun mélange de bien, s'il est devenu démon.

1. « Et ait Dominus Deus : Ecce Adam quasi unus ex nobis factus est, sciens bonum et malum. » (*Genesis*, III, 22.)

2. « Dii estis, et filii Excelsi omnes. » (*Psalms*, LXXXI, 6.)

SECTION III.

LA SECONDE MORT.

« Timidis autem, et incredulis, et
« execratis, et homicidis, et fornicato-
« toribus, et veneficis, et idolatris, et
« omnibus mendacibus, pars illorum
« erit in stagno ardenti igne et sul-
« phure : quod est mors secunda. »
(*Apocalypsis*, XXI, 8.)

I

La triple vie organique de l'homme : végétative, sensitive et intellectuelle, a pour corrélatif logique une triple mort :

LA MORT NATURELLE ou la première mort, qui le frappe dans son corps ou sa substance (*corpus*);

LA MORT SURNATURELLE ou la seconde mort, qui peut le frapper dans son périsprit ou sa forme (*species*);

LA MORT ABSOLUE ou la troisième mort, qui le frapperait dans son esprit ou son âme (*anima*), s'il avait à la souffrir.

LA PREMIÈRE MORT, qui détache l'esprit et le périsprit du corps, s'accomplit naturellement dans le temps. Son action est toute matérielle et extérieure à

l'âme et à sa forme. Nul homme n'en est exempt. Elle est la conséquence de l'anathème fulminé sur la postérité d'Adam, à cause du péché originel : « *Morte morieris* ¹; »

LA SECONDE MORT, qui agira directement sur le périsprit, s'accomplira surnaturellement dans l'éternité. Son atteinte, se faisant sentir au vif de l'âme, sera excessivement cruelle, et nulle souffrance imaginable sur la terre n'en saurait approcher ². Les justes en seront exempts. Elle est suspendue à titre de menace et de châtement sur la tête des impies : « *Hæc est mors secunda* ³; »

LA TROISIÈME MORT, qui dissoudrait l'esprit même, tant elle lui serait insupportable, est théologiquement réputée impossible, par le motif que Dieu ne saurait se déjuger en replongeant dans le néant les êtres qu'il en a tirés. Elle n'existe donc, par rapport à l'âme, qu'en puissance (car rien n'est impossible à Dieu), et non en acte. Il est d'ailleurs positif qu'on ne trouve, soit dans les textes sacrés, soit dans les hagiographes, rien qui autorise, même de loin, la supposition de la possibilité pour l'homme d'une troisième mort, qui équivaldrait visiblement à sa destruction.

LA PREMIÈRE MORT, ne frappant que l'enveloppe charnelle, ce vêtement de peau corruptible et divisible

1. *Genesis*, II, 17.

2. « Et mittent eos in caminum ignis. Ibi erit fletus, et stridor « dentium. » (ΜΑΤΤΗÆΟΥS, XIII, 42.)

3. *Apocalypsis*, XX, 6, 14; XXI, 8.

dont il est dit que Dieu a revêtu Adam après sa prévarication ¹, n'est au fond pour l'âme, malgré l'horreur qui l'accompagne, qu'une délivrance et le prodrome indispensable de sa réédification. C'est par elle que LE PÈRE retranche de son sein particulier et transmet au FILS, afin qu'il accomplisse sur elles ses desseins miséricordieux, les créatures dégénérées et tout avilies par le péché, dont aucune ne saurait, par ses propres mérites, trouver grâce à ses yeux ;

LA SECONDE MORT, frappant le périsprit ou la forme périphérique de l'esprit, n'atteint pas positivement l'âme même ; mais elle la dépouille de son dernier voile et la met à nu, afin de la cautériser à vif. C'est par elle que LE FILS retranche à son tour de sa communion et précipite dans les ténèbres extérieures ² les pécheurs endurcis qui ont rejeté sa loi et n'ont pas profité, pour se purifier volontairement et en temps opportun, des formules sacramentelles qu'il avait mises à leur portée ;

LA TROISIÈME MORT, si elle s'accomplissait, frapperait directement l'esprit ou l'âme même et en causerait vraisemblablement la dissolution. C'est par elle que LE SAINT-ESPRIT, lui aussi, retrancherait de son giron les prévaricateurs (s'il s'en trouvait encore dans la cité céleste, après tant d'exemples si terribles) ³ assez

1. « Tunicas pelliceas. » (*Genesis*, III, 21.)

2. « In tenebras exteriores : illic erit fletus, et stridor dentium. » (*MATTHÆUS*, XXV, 30.)

3. Ces exemples mémorables, dont les élus, anges et hommes, ne perdront jamais le souvenir, ont été ou seront : 1° l'expulsion violente de Lucifer et des mauvais anges du ciel astral, dans l'éternité passée ; 2° la déchéance, suivie de la mort naturelle (la première mort) d'Adam et de sa postérité tout entière ; puis le déluge universel, dans le temps présent ; 3° le supplice et la mort surnaturelle par le feu de l'enfer (la seconde mort) des réprouvés, hommes démons, dans l'éternité future.

inintelligents ou assez pervers pour outrager en sa personne le Saint des Saints. Mais les textes formels qui déclarent le blasphème contre le Saint-Esprit irrémissible, non-seulement dans ce siècle (c'est-à-dire dans le temps présent), mais encore dans le siècle à venir (c'est-à-dire dans l'éternité future)¹, sont théologiquement tenus pour simplement comminatoires en ce qui regarde l'éternité future : attendu que, d'une part, la charité du Saint-Esprit ne permettra pas qu'il soit donné aux réprouvés, exclus de la vision béatifique, d'aggraver encore leur triste état par les blasphèmes que leur arrachera le paroxysme du désespoir ; et, d'autre part, il ne viendra jamais à la pensée des élus, confirmés surnaturellement dans la grâce, de méconnaître un seul instant la Divinité adorable qui se mettra devant eux à découvert.

II

L'Église orthodoxe, inflexible sur ce qui touche, non-seulement au fond du dogme révélé, mais encore

1. MATTHÆUS, XII, 31-32 ; MARCUS, III, 28-29 ; LUCA, XII, 10. — Le blasphème contre le Saint-Esprit est la faute inexcusable de celui qui, se trouvant suffisamment instruit des lois de l'ordre surnaturel et capable de discerner pleinement le vrai d'avec le faux, se détourne sciemment du bien pour commettre le mal. Il consiste, pour l'homme, dans le rejet obstiné de la doctrine orthodoxe et des formules sacramentelles du salut ; et il n'est remis, ni dans la vie présente, ni dans la vie future, puisqu'il entraîne *ipso facto*, par le défaut de purification volontaire, la perte de la grâce dans ce monde et celle de la félicité éternelle dans l'autre. Le blasphème contre le Saint-Esprit (s'il était encore possible), en la cité céleste, consisterait dans la désobéissance de propos délibéré, dans le rejet insolent de la grâce et l'outrage direct au Saint des Saints. (Voir la note 3 de la page 90, pour ce qui concerne plus particulièrement le blasphème de l'ange.)

et surtout à la lettre qui en est la forme et comme l'enveloppe externe, n'a ouvert à la curiosité humaine aucune échappée, aucun jour par delà cette même forme; et cela se conçoit, si l'on réfléchit que là seulement elle trouve sa raison d'être et le principe de son autorité. Instituée, en effet, par la seconde entéléchie du Trinôme Divin, LE FILS ou LE VERBE, ce Dieu qu'on peut à juste titre (nous l'avons démontré en son lieu)¹ nommer par excellence : LE DIEU DES FORMES, l'Église doit être et elle est *essentiellement formaliste* : c'est-à-dire qu'elle met *la Forme* au-dessus de tout, et que la religion se résout principalement pour elle (impuissante qu'elle se sent à empêcher le mal) dans la stricte observance des *Formules sacramentelles*, en dehors desquelles elle ne voit, s'il se produit quelque innovation, que des subtilités pernicieuses, des fruits malsains d'une imagination morbide et des voies de perdition propres à entraîner, pour les imprudents ou les présomptueux qui s'y engagent, la perte du salut éternel.

Sa mission providentielle est de prendre l'homme tel que le péché originel l'a fait, avec toutes ses imperfections, toutes ses faiblesses; de supporter avec patience la dépravation naturelle de ses instincts, et de n'en pas attendre une vertu dont il n'est point capable. Semblable au père de l'Évangile qui tue le veau gras au retour de l'enfant prodigue, elle l'accepte tout souillé de ses iniquités; et plus elle voit son avilissement profond, plus elle éprouve de joie à réchauffer son cœur flétri sur son sein maternel et à poursuivre sa réhabilitation². Ses sacrements sont

1. Section II de ce théorème, § III.

2. « Dico vobis, quòd ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente, quàm super nonaginta novem justis, « qui non indigent pœnitentiâ. » (LUCA, XV, 7.)

comme des aromates et des bandelettes, avec lesquels elle embaume et rempare sans cesse cette ruine vivante qui menace à tout instant (tant est actif le foyer de corruption qui fermente en elle!) de tomber en dissolution. Mieux vaut cent fois à ses yeux, et aux yeux du Dieu *formaliste* dans sa miséricorde qui lui confère ses pouvoirs, mieux vaut le pécheur fragile qui retombe de lui-même s'il n'est soutenu ou relevé par elle à chaque pas¹, que le puritain vaniteux, drapé dans sa fausse sagesse, qui dédaigne de laver dans le sang de l'Agneau sa robe d'innocence, et emporte avec lui son iniquité irréparable et irréparable dans l'éternité³.

Ainsi l'homme, enclin au mal dès son enfance et impuissant à satisfaire de lui-même à la justice divine *pour le fond* (c'est-à-dire incapable de naître, vivre et mourir sans péché), ne trouve son salut que dans la vertu inhérente à *la forme*, ou aux formules sacramentelles révélées de Dieu même et consacrées par soixante siècles de tradition ; ces formules ont un caractère absolu comme LE VERBE miséricordieux et souverainement sage qui en garantit l'efficacité et y préside ; et l'Église orthodoxe manquerait à sa mission si jamais, par faiblesse ou par crainte, afin de retenir dans son sein ou d'apaiser les impies qui s'en détachent, elle relâchait quelque chose de la rigidité nécessaire de son principe fondamental : « *Que celui qui n'écoute pas l'Église soit tenu pour un païen et un publicain !*³ »

1. « Non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies. » (MATTHÆUS, XVIII, 22.)

2. « Quia omnis qui se exaltat, humiliabitur; et qui se humiliat, exaltabitur. » (LUCA, *De Pharisæo et Publicano*, XVIII, 14.)

3. « Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus. » (MATTHÆUS, XVIII, 17.)

III

S'il est un sujet pourtant sur lequel la doctrine de l'Église ne soit pas irrévocablement close et laisse encore, dans une certaine mesure, le champ ouvert aux interprétations, c'est surtout dans les questions où il s'agit du Saint-Esprit et de la vie éternelle. Car les données qu'elle tient de son divin fondateur sur ce point sont à peu près rudimentaires¹ et attendent du Saint-Esprit même leur illumination². Écartons donc avec respect le voile qui couvre un si grand mystère et tâchons (si ce n'est trop de hardiesse), tâchons de saisir, par delà la Forme passagère qui l'arrête encore dans sa pénombre, le pur Esprit de Vérité³.

La première question qui vient à la pensée est celle-ci : « *Qu'est-ce que la mort ?* » C'est un mot haï et redouté ; nul n'en ignore la portée ; mais se rend-on bien compte de son étymologie et du sens exact qui s'y attache ? La mort n'est pas une fin ni un anéantissement de l'être, puisqu'elle n'a pas de prise sur l'âme incorruptible et indivisible, et que rien de ce qui existe ne saurait s'anéantir. Qu'est-ce donc que la mort ?

1. « Adhuc multa habeo vobis dicere ; sed non potestis portare modò. » (JOANNES, XVI, 12.)

2. « Cùm autem venerit ille Spiritus veritatis, docebit vos omnem veritatem. » (*Ibid.*, 13.)

3. « Sed ego veritatem dico vobis : expedit vobis ut ego vadam ; si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos ; si autem abiero, mittam eum ad vos. » (*Ibid.*, 7.)

Le latin, langue hiératique, comme le grec et l'hébreu, nomme chaque chose en la qualifiant, soit par ses propriétés intrinsèques, soit par ses effets naturels. Or le latin nous explique que le mot *mors* (la mort) dérive du verbe *mordere* (mordre), et qu'il est une apocope de *morsus*, participe passé de *mordere* (mordu), ou *morsus*, substantif (morsure), ou encore *morsum* (le morceau enlevé par une morsure).

Un homme mort est donc un homme mordu (*morsus*, participe passé), et à qui la morsure (*morsus*, substantif) qui lui est faite enlève un morceau (*morsum*).

Mais quel morceau un homme est-il exposé à perdre, quand il meurt? C'est d'abord son corps (*corpus*); ce sera ensuite son périsprit (*species*); ce serait enfin son âme (*anima*), s'il pouvait la perdre sans s'anéantir.

La mort, proprement dite, est donc une morsure, soit en acte, soit en puissance, infligée à l'homme dans sa triple nature végétative, sensitive ou intellectuelle, pour le punir de ses prévarications. C'est comme un coup de dent à lui appliqué par l'ange de la morsure ou de la mort, soit dans sa chair, soit dans sa forme, selon que le phénomène a lieu dans le temps, ou dans l'éternité.

IV

Nous comprenons présentement ce qu'est la mort en général et à quoi aboutit son étreinte. Entrons donc dans le détail et spécifions, d'après les mêmes principes, la distinction radicale de la première et de la seconde mort.

La première mort n'atteint l'homme, pour ainsi dire, qu'au talon. Son introduction dans le monde est parfaitement explicite dans ses effets comme dans ses motifs : c'est Jéhovah même qui en lance l'anathème mérité sur nos premiers parents :

« Puisque tu as séduit Ève, dit-il à Lucifer caché
 « sous la peau d'un serpent ¹, sois un objet de malé-
 « diction pour tous les êtres animés et toutes les
 « bêtes de la terre (à cause du mal que tu leur feras);
 « tu ramperas sur ta poitrine (c'est-à-dire : tu voileras
 « ta splendeur éblouissante sous une forme vile et maté-
 « rielle qui te rende inférieur à l'homme, quand tu pa-
 « raîtras devant lui) ², et tu mangeras de la terre tous

1. Dans le dessein de rendre la lutte égale et de dégager le libre arbitre d'Adam d'une pression trop écrasante, Dieu avait prescrit au prince des chérubins de revêtir la peau d'un reptile, afin que le tentateur perdît de ce côté, par l'infériorité relative de cet animal vis-à-vis de l'homme, l'avantage qu'il avait sur lui du côté de la force et de l'intelligence.

2. Nous avons vu (section II de ce théorème, § 1) que le centre du périsprit ou de la forme est au cœur de l'être. L'ange, créature purement spirituelle, porte donc au cœur le principe de sa forme; et comme, dans son état normal, il n'a point de corps matériel qui se superpose à cette forme, il se transporte avec une rapidité égale à celle de la pensée partout où il lui plaît. Mais dans les créatures corporelles (hommes, animaux et plantes), le cœur, tout enveloppé et enfermé dans la poitrine, en suit les mouvements. La malédiction de Dieu sur Lucifer signifie donc littéralement : « Con-
 « trairement au privilège de la nature angélique dont tu as mésusé,
 « tu seras désormais assujetti, toi si fier, quand tu entreras en com-
 « munication avec l'homme, à voiler ta forme radieuse sous l'aspect
 « de l'un de ces corps grossiers sur lesquels les animaux inférieurs
 « (et notamment les reptiles) se traînent à la surface du sol; et, au
 « lieu de planer au plus haut des cieux comme un ange, tu ram-
 « peras terre à terre sur ta forme comme un serpent : *super pectus*
 « *tuum gradieris*. » — La tradition sacrée et la mythologie, l'histoire et la légende nous montrent en effet les démons, quand ils réussissent à établir leur culte chez les idolâtres, ou quand il leur plaît de se rendre visibles aux hommes, presque exclusivement

« les jours de ta vie (*c'est-à-dire : tu mordras, tu déchireras continuellement, — par une morsure qui sera la première mort, — la chair de l'homme faite du limon de la terre*)¹. Je mettrai des inimitiés entre toi et la femme, entre ta génération et la sienne. Elle te brisera (*finale*) la tête; et toi, tu tâcheras de la faire périr par le talon (*en l'y mordant*)². »

Le talon (*calcaneum*) est la partie inférieure du pied qui supporte l'homme debout ou en marche et qui est protégée, contre les aspérités du sol, par une chaussure de peau (*calceus pelliceus*) dont on le revêt habituellement. Or l'analogie est frappante, *a priori*, entre la place spécialement affectée par l'oracle divin à la morsure du serpent infernal, et les vêtements de peau (*tunicas pelliceas*) dont il est dit un peu plus loin que Dieu a revêtu Adam et Ève, à cause de leur prévarication :

« Le Seigneur Dieu fit aussi à Adam, et à son épouse, des vêtements de peau, dont il les revêtit³. »

. Ainsi la première mort, la mort naturelle, celle qui est inévitable dans le temps, fruit du péché originel, consiste en une morsure infligée par Satan au talon, c'est-à-dire à la partie la plus inférieure de

sous l'aspect de monstres, tels que des mains, des pieds, des têtes sans corps, *et vice versa*; ou de corps difformes avec ou sans appendice caudal, cornes, griffes, etc.; ou d'animaux immondes, tels que le serpent, le bouc, le porc, le crapaud, la mouche, etc.

1. « De limo terræ. » (*Genesis*, II, 7.)

2. « Quia fecisti hoc, maledictus es inter omnia animantia et bestias terræ; super pectus tuum gradieris, et terram comedes cunctis diebus vitæ tuæ. Inimicitias ponam inter te et mulierem; et semen tuum, et semen illius; ipsa conteret caput tuum, et tu insidiaberis calcaneo ejus. » (*Ibid.*, III, 14-15.)

3. « Fecit quoque Dominus Deus Adæ, et uxori ejus, tunicas pelliceas, et induit eos. » (*Ibid.*, 21.)

l'être humain : morsure qui lui enlève, après tout, le vêtement de peau corruptible et divisible dont il avait été recouvert dans le sein maternel, par suite de la malédiction divine, à l'instar d'Adam et d'Ève, ses premiers parents. Et l'heure de la première mort, envisagée de sang-froid par le sage, qui s'y prépare en remplissant fidèlement les formules purificatoires prescrites par la véritable religion, bien loin d'être pour lui un sujet d'effroi, lui apparaît au contraire comme le signal de sa délivrance, puisqu'elle le dégagera finalement de l'étreinte mortelle du grossier appendice auquel il se sentait rivé, pour y substituer un corps régénéré et transfiguré par le Saint-Esprit ¹.

V

La seconde mort, la mort surnaturelle dans l'éternité, devient le fruit fatal des iniquités personnelles de l'homme, de son impiété, et surtout de son défaut de purification volontaire par les formules sacramentelles prescrites, en temps opportun ; de même que la première mort, la mort naturelle dans le temps, est devenue, malgré le repentir tardif d'Adam, le fruit inévitable de sa désobéissance et de son péché.

Mais tandis que la première mort ne porte à l'homme, par le talon (*calcaneo ejus*), qu'une atteinte superficielle ; ou même (grâce à la miséricorde qui fait sortir un bien durable de ce mal passager) qu'elle le détache finalement de l'enveloppe corruptible et divisible (*tunicas pelliceas*) à laquelle il avait l'incon-

1. « Carnis resurrectionem, vitam æternam. » (*Symbolum Apostolorum.*)

vénient d'être assujetti : la seconde mort, au contraire, lui inflige le supplice le plus cruel qu'il soit capable de souffrir sans être anéanti, car c'est au cœur qu'elle le mord : et le cœur, centre du périsprit ou de la forme externe de l'âme, est le foyer de la vie sensitive ou animale et de toutes ses énergies tant actives que passives ; contrairement au talon, dont l'égratignure par la première mort (pour suivre cette métaphore jusqu'au bout) ne touche même pas au foyer de la vie végétative ou plastique, ce mode d'être tout à fait inférieur.

La vie végétative (commune à tout être vivant dans un corps matériel : homme, animal ou plante), déployant, comme la vie sensitive et la vie intellectuelle même, son activité dans les centres nerveux ¹, le talon, par son éloignement de ces mêmes centres et par la nature de sa fonction, est l'endroit du corps le moins sensible. Il est donc clair que l'oracle divin, qui a métaphoriquement restreint au talon de l'homme la morsure du serpent infernal ², a voulu manifester par là son dessein d'adoucir la rigueur de cette sentence et de rendre la plaie de la première mort aussi peu douloureuse que possible. Mais lorsqu'il s'agit de la seconde mort, il n'y a pas l'ombre d'une atténuation dans l'anathème qu'il fulmine. Le Dieu irrité se montre inflexible ; sa justice, trop longtemps méconnue, va se faire craindre enfin par d'impitoyables coups ; et le prévaricateur endurci qui a repoussé ses dons subira, dans les profondeurs les plus intimes de son être, un châtement terrible :

« Pour ce qui est, dit le Très-Haut, des timides

1. Voir la section II de ce théorème, § I.

2. « Calcaneo ejus. » (*Genesis*, III, 15.)

« (qui rougissent de Jésus-Christ), des incrédules,
 « des parjures, des homicides, des fornicateurs,
 « des empoisonneurs, des idolâtres et de tous les
 « imposteurs, leur part sera dans l'étang brûlant de
 « feu et de soufre : ce qui est la seconde mort¹. »

Et le prophète, qui a reçu cette révélation de la bouche de Dieu même, ajoute :

« Alors je vis un grand trône blanc, et Quelqu'un
 « (*Jéhovah*) qui était assis dessus, devant la face du-
 « quel la terre et le ciel (*tels qu'ils sont présentement*)
 « s'enfuirent; et on n'en trouva plus même la place.

« Je vis ensuite les morts, grands et petits, qui
 « comparurent devant le trône; et des livres² furent
 « ouverts; après quoi on en ouvrit encore un autre,
 « qui est le livre de vie³; et les morts furent jugés
 « sur ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs
 « œuvres.

« Et la mer rendit les morts qui étaient ensevelis
 « dans ses eaux; la mort et l'enfer rendirent aussi les
 « morts qu'ils avaient; et chacun fut jugé selon ses
 « œuvres.

« Alors l'enfer et la mort furent jetés dans l'étang
 « de feu : c'est là la seconde mort. Et quiconque
 « ne fut pas trouvé écrit dans le livre de vie, fut jeté
 « dans l'étang de feu⁴. »

1. « Timidis autem, et incredulis, et execratis, et homicidis, et
 « fornicatoribus, et veneficis, et idolatris, et omnibus mendacibus,
 « pars illorum erit in stagno ardenti igne et sulphure : quod est
 « mors secunda. » (*Apocalypsis*, XXI, 8.)

2. La Bible et l'Évangile, témoins toujours subsistants de l'an-
 cienne et de la nouvelle loi.

3. Le livre où sont inscrits les noms de ceux qui auront suivi
 fidèlement, suivant le temps où ils auront vécu (avant ou après le
 Messie), soit l'ancienne, soit la nouvelle loi.

4. « Et infernus et mors missi sunt in stagnum ignis : hæc est
 « mors secunda. Et qui non inventus est in libro vitæ scriptus,
 « missus est in stagnum ignis. » (*Apocalypsis*, XX, 14-15.)

VI

La différence radicale, dans leur cause comme dans leurs effets, de la première et de la seconde mort ressort donc très-explicitement du contraste des textes qui concernent l'une et l'autre.

En ce qui touche la première :

L'homme, coupable indirectement d'une faute originelle dont il subit le contre-coup, mais qui n'est pas la sienne propre (quoiqu'il l'eût commise du premier au dernier, comme Adam, s'il eût été placé dans les mêmes conditions); faute sollicitée de lui, en quelque sorte, avec l'adhésion tacite de Dieu, par un agent incomparablement supérieur; faute prévue d'ailleurs et même nécessaire dans l'intérêt de son éducation morale et pour le couronnement final de l'édifice divin¹ : l'homme n'encourra qu'une peine légère, qui lui fera plus de peur que de mal, une simple égratignure au talon, et non pas même une égratignure : car il ne s'agira, au fond, que d'une tentative malveillante de l'ange de mort afin de l'entraîner par le talon dans l'abîme²; et cette tentative tournera à la confusion de son auteur, puisqu'au lieu de perdre l'homme pour jamais, elle le délivrera au contraire de l'étreinte mortelle de la chair et lui ouvrira les portes de la vie éternelle.

En ce qui touche la seconde :

L'homme, appelé à rendre compte de ses fautes

1. « O certè necessarium Adæ peccatum, quod Christi morte deletum est! » (*Prose chantée à l'Office du Samedi-Saint.*)

2. « Et tu insidiaberis calcaneo ejus. » (*Genesis, III, 15.*)

personnelles; l'homme, non plus surpris à l'improviste, comme Ève, dans son ignorance native et fasciné par l'astuce d'un chérubin puissant; mais prémuni et remparé de toutes parts contre le mal par sa propre expérience, par la leçon de l'adversité, par la tradition universelle, par l'avertissement des prophètes, par l'enseignement des pasteurs, par les formules sacramentelles, par le sang de Jésus-Christ, par la grande voix du ciel et de la terre; l'homme, prévaricateur de propos délibéré, sera précipité dans un étang brûlant de feu et de soufre¹: et il le sera, non pas en chair et temporairement, comme s'il s'agissait d'un brasier naturel où le supplice se terminerait bientôt par l'excès même de la souffrance et par la dissolution de la substance du corps; mais en esprit uni à son périsprit ou à sa forme impérissable, dans un feu surnaturel et inextinguible, et pour l'éternité².

Quelle que soit l'issue de ce jugement redoutable: soit que l'on croie, comme il n'est que trop plausible, avec la majeure partie des docteurs ecclésiastiques, que le supplice des réprouvés, par cela même qu'il aura pris cours *a priori* hors de la nature et du temps, n'aura jamais de rémission; soit que l'on incline à espérer, avec un petit nombre d'autres plus indulgents, mais moins sûrs dans leur doctrine, qu'après avoir duré un temps incalculable, ce supplice finira par s'amortir et par faire place, sans sortir des ténèbres extérieures³ et toujours en dehors des zones

1. « In stagno ardentij igne et sulphure. » (*Apocalypsis*, XXI, 8.)

2. « In gehennam ignis inextinguibilis, ubi vermis eorum non moritur, et ignis non extinguitur. » (*MARCUS*, IX, 42-47.)

3. « In tenebras exteriores : illic erit fletus, et stridor dentium. » (*MATTHÆUS*, XXV, 30.)

illuminées par le rayonnement divin, à une souffrance chronique que sa perpétuité même rendra presque supportable : il n'est pas moins positif qu'il s'agit ici, pour l'homme, de l'alternative de jouir de la vision béatifique de Dieu, ou de s'en voir exclu pour jamais ; et c'est là un intérêt de premier ordre, ou plutôt, c'est l'unique intérêt, l'intérêt de vie ou de mort devant lequel pâlisent, pour peu qu'il y prenne garde, tous les hochets frivoles qui captivent habituellement son attention, toutes les hypothèses qu'il caresse avec complaisance, tous les systèmes plus ou moins rationnels qu'il imagine, afin de se dispenser de remplir ses devoirs religieux et d'envisager son destin futur avec tranquillité.

VII

Si les réprouvés étaient susceptibles de se repentir et de faire retentir vers Dieu, du fond de l'abîme, un cri d'amour et de supplication ; s'ils pouvaient, après une période expiatoire plus ou moins longue, fléchir la justice divine et obtenir leur délivrance ; s'il leur était permis, contre toute attente, de se reconnaître au sortir du feu dévorant de la seconde mort¹ et, jetant au ciel un regard profond, avant de franchir le seuil inéluctable², d'emporter dans leur cœur une dernière espérance :

Cette espérance n'aurait pas pour mobile une justification à jamais impossible, ni une prière à jamais

1. « In stagno ardenti igne et sulphure. » (*Apocalypsis*, XXI, 8.)

2. « In tenebras exteriores. » (*MATTHÆUS*, XXV, 30.)

inefficace, ni une satisfaction à jamais insuffisante de leur part : — car l'homme, devant à Dieu tout le bien dont il est capable et devant ne faire que le bien, n'a et n'aura jamais, — quoi qu'il advienne sur la terre, au ciel ou dans l'enfer, — d'excédant pour payer par lui-même la rançon de son iniquité ;

Elle ne naîtrait pas d'une atonie graduelle de leur sensibilité émoussée par la perpétuité même de la douleur : — car ce qui se conçoit de la substance corruptible et divisible du corps temporel (*corpus*) n'est pas applicable au périsprit ou à la forme (*species*), dont les capacités actives et passives sont nécessairement indélébiles comme l'esprit (*anima*) à qui elles sont, pour ainsi dire, consubstantielles et dont elles constituent éternellement le support ;

Ils ne la puiseraient pas dans la conscience de leur droit à un traitement moins rigoureux, par le motif que leurs fautes temporelles, si graves qu'elles soient, ne doivent, en bonne justice, donner lieu qu'à des peines également temporelles ; — que Dieu ne les a pas mis personnellement en demeure d'accepter à leurs risques et périls, ou de refuser par anticipation, s'ils le préféraient, le pacte de leur bonheur ou de leur malheur éternel : et que par conséquent il ne saurait ressortir à leur préjudice un lien coercitif, là où il n'existe de leur part aucun engagement valable ; — qu'on ne tient pour obligatoire, en jurisprudence, que le contrat synallagmatique ou bilatéral librement débattu des deux parts, et qu'un chirographe unilatéral n'engage pas la partie non contractante qui s'en trouve lésée ; — que l'exigence contraire, pour venir de Dieu, n'en serait pas moins un abus de pouvoir et une violence inqualifiable ; — et qu'enfin, en dernier état de cause, nulle juridiction régulière (et celle du ciel pas plus que toute autre, à moins de renverser les

notions fondamentales de l'équité) n'a droit de sévir contre un malfaiteur dans une mesure disproportionnée au délit qui lui est imputé, ni d'excéder à son égard la pénalité du talion prescrite, au nom de Dieu même, par le plus sage des législateurs, comme terme extrême de la répression légale : « *Œil pour œil et dent pour dent*¹. » — Car : 1° *en ce qui touche le droit* : la créature ne saurait prescrire contre le Créateur, qui ne lui doit rien *a priori*, puisqu'il lui a tout donné gratuitement, et que celui qui fait un don gratuit peut valablement y attacher un titre onéreux²;

1. « *Oculum pro oculo, dentem pro dente, manum pro manu, pedem pro pede.* » (*Exodi*, XXI, 24; *Levitici*, XXIV, 20; *Deuteronomii*, XIX, 21.)

2. Le don volontairement fait à un tiers, par donation, legs ou autrement, quand il n'est pas motivé par la reconnaissance d'un service antérieur, a presque toujours en vue une condition à remplir, et dont l'inexécution, de la part du donataire, entraînerait la nullité du legs. C'est mon droit, si je donne quelque chose, d'y mettre telle condition qu'il me plaît : pourvu toutefois que cette condition soit acceptable et n'excède pas la valeur du legs. Or, dans l'espèce dont il s'agit, n'est-il pas positif que le Créateur donne bien au delà de ce qu'il exige, et qu'il serait absurde de se mettre en garde contre ses présents et de leur opposer cette exception de droit dite « de l'acceptation sous bénéfice d'inventaire, » par laquelle le donataire se réserve de refuser un legs dont le titre, après examen, lui paraîtrait onéreux? La pierre, la plante, l'insecte, l'oiseau, l'animal, l'ange même (avec sa nature simple et non discursive), quand ils s'épanouissent dans l'être qu'ils tiennent de la libéralité du Père suprême, songent-ils à passer chez le notaire du ciel, afin de vérifier leur titre et d'en soupeser mûrement les conditions? Non. Ils se sentent, chacun dans sa sphère, inondés de la splendeur de l'être; ils vivent, et c'est assez. Les phénomènes qu'ils sentent en eux n'ont pas besoin d'explication. Ils sont ce qu'ils peuvent être, et ils s'estiment heureux d'être ce qu'ils sont. La pierre est heureuse d'être pierre, la plante d'être plante, l'insecte d'être insecte, l'oiseau d'être oiseau, l'ange d'être ange. L'homme seul a le triste privilège, — et il en use et en abuse largement, — d'entrer en jugement contre Dieu, de lui rejeter ses dons à la face par le suicide, et de maudire son Bienfaiteur. « O homme, qu'es-tu donc pour con-

2° la créature se trouvant en possession du don gratuit (l'être), dont elle recueille *ipso facto* les avantages, n'a pas la faculté d'en décliner les charges ; 3° le suicide, qui est l'unique porte à elle ouverte pour rompre intentionnellement son contrat, se dévêtir de la vie et protester autant qu'il est en elle contre la providence du Créateur à son égard, serait une insulte à la Suprême Sagesse qui lui a bénévolement octroyé la clef de tous les biens en lui donnant l'être, et une fin de non-recevoir inintelligente que la dignité de cette même Sagesse (à l'empire paternel de qui rien de ce qui existe n'a de motif sérieux de vouloir se soustraire) se refuserait à accepter ; 4° *en ce qui touche le fait* : le suicide serait une dernière souillure pire que toutes les autres, puisqu'elle fixerait définitivement l'âme dans l'instinct de la révolte contre les voies du Créateur, en rendrait les taches indélébiles et lui ôterait les moyens de satisfaire d'elle-même, en acceptant religieusement ses peines, à cette purification volontaire qui pouvait seule la rendre agréable à Dieu ; 5° *en ce qui touche la pénalité* : il n'y a pas de parité entre la juridiction de Dieu et celle des hommes : car la première, jugeant en dernier ressort, parce qu'il n'y a rien au-dessus d'elle et qu'elle est souverainement infaillible, rend des arrêts absolus et irréformables, tandis que la seconde, s'accommodant aux temps, aux lieux, aux personnes, et décidant sur des apparences souvent trompeuses, est toujours précaire ; celle-ci juge les consciences dans leurs replis

« tester avec Dieu ? Un vase d'argile dit-il à celui qui l'a fait : Pour-
 « quoi m'as-tu fait ainsi ? Le potier n'est-il pas maître de l'argile,
 « et n'a-t-il pas le pouvoir d'en faire, du même morceau, un vase
 « d'élection et d'honneur, et un autre destiné à des usages subjects ? »
 (PAULUS. *ad Romanos*, IX, 20-21.)

les plus intimes et à un point de vue général, celle-là des actes extérieurs et particuliers ; l'une fonctionne dans et pour une éternité sans bornes, l'autre dans le temps qui en limite naturellement l'action ;

L'espérance ne leur viendrait pas du PÈRE, dont la justice inexorable, éternellement en acte, ne peut voir éternellement dans les réprouvés que leur éternelle impureté ; ni du FILS, dont la sagesse, nécessairement inflexible, ne saurait se déjuger elle-même, souffler alternativement le froid et le chaud, et retirer de l'abîme d'une main, pour les y replonger bientôt peut-être de l'autre, les volontés perverses qui sont incapables de le comprendre¹, que le lien religieux est impuissant à retenir dans l'ordre et qui inclinent irrésistiblement d'elles-mêmes à se détourner du bien² ;

Elle descendrait sur leurs plaies, semblable à un baume consolateur, de la pure charité du SAINT-ESPRIT³ ; elle serait un don gratuit de ce Dieu des Dieux qui souffle où il lui plaît⁴, dont l'action ne connaît point d'obstacle, et à qui il serait facile, s'il le voulait, de pénétrer, d'échauffer, d'embraser, de vivifier et de purifier toutes choses, même les plus viles, en les inondant des feux sacrés du céleste amour⁵.

1. « Et lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehendunt. » (JOANNES, I, 5.)

2. « In propria venit, et sui eum non receperunt. » (*Ibid.*, 12.)

3. Παράκλητος, le Paraclet, le divin Consolateur.

4. « Spiritus ubi vult spirat : et vocem ejus audis, sed nescis unde veniat, aut quò vadat. » (JOANNES, III, 8.)

5. « Que révèle la répétition si fréquente du nom du Saint-Esprit « dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, sinon le rôle souverain et éternel du Saint-Esprit dans l'œuvre de la création, du « gouvernement et de la rédemption du monde ? Que préche-t-elle, « sinon le devoir imposé aux hommes et aux anges de le tenir « constamment, avec le Père et le Fils, en tête de leurs pensées,

VIII

Nous avons déjà fait observer (§ III de la présente section) que le latin est la langue hiératique par excellence; et qu'aucune acception d'aucun mot, si étrange qu'elle semble au premier aspect, ne doit être tenue pour indifférente ni écartée sans examen, quand il s'agit d'un texte sacré.

Or, par une coïncidence singulière et difficile à croire entièrement fortuite dans une révélation si solennelle, le latin : « *mors secunda*, » qui se rencontre aux trois endroits les plus menaçants pour les réprochés du texte apocalyptique (XX, 6, 14; et XXI, 8), signifie d'abord et principalement : la seconde ou la deuxième mort; il signifie encore et surabondamment : la mort propitiatoire ou avantageuse à celui qui la souffre.

Il n'est pas moins digne de remarque que l'hébraïsme reproduit dans le latin : « *morte morieris*, » et qui spécifie l'anathème fulminé contre le genre humain tout entier en la personne de son premier père (*Genesis*, II, 17), offre d'abord à la pensée un pléonasme formidable, comme si Dieu, amplifiant la portée du mot *morieris* par le redoublement du mot

« de leurs prières et de leurs adorations? Ajoutons encore que si, « dans ce culte incessant, une préférence devait avoir lieu, ce serait « en faveur du Saint-Esprit. Amour substantiel du Père et du Fils, « il ne se révèle que par des bienfaits. Tous les dons de la nature « et de la grâce viennent directement de lui. » (M^{sr} GAUME. *Traité du Saint-Esprit*, t. 2, chap. XLI.)

morte, afin de la rendre plus terrible, avait voulu dire à Adam : « *Tu mourras, et ce sera d'une mort très-positive* (c'est-à-dire : d'une mort aussi complète que possible). » Cependant, en analysant ces paroles mystérieuses, et surtout en considérant l'effet du phénomène tout à fait secondaire qui s'en est suivi très-tard ¹, on voit, à n'en pas douter, que le « *morte* » se prête parfaitement à une atténuation ; que le redoublement du mot *morte* n'aggrave pas, qu'il affaiblit au contraire la portée du mot *morieris* ; et que Dieu, avertissant Adam, afin qu'il y prît garde, d'un malheur que sa désobéissance rendrait inévitable, lui a simplement dit : « *Tu mourras d'une mort* (c'est-à-dire, comme s'il eût sous-entendu le mot « *primâ* : » d'une mort qui sera numériquement la première, par rapport à une autre dont la révélation explicite n'est pas utile à ton édification présente et que je me réserve de te faire connaître en son temps). »

Si l'on compare philologiquement le texte évidemment ambigu qui concerne la seconde mort : « *quod est mors secunda,* » au texte non moins ambigu qui concerne la première : « *morte morieris,* » on se sent malgré soi induit à soupçonner que : de même que Dieu, en fulminant contre Adam, au nom du PÈRE, un anathème effrayant quant à la forme, ouvrait néanmoins une porte secrète à la miséricorde qu'il allait exercer presque aussitôt par le ministère réparateur du FILS (puisque la première mort frappe simplement le corps, sans atteindre l'âme immortelle) ; de même, en fulminant, au nom du FILS, contre les

1. Adam a vécu jusqu'à l'âge de 930 ans, et sa mort paraît avoir été paisible, car l'Écriture n'y consacre que ces trois mots : « *Et mortuus est* (Genesis, V, 5). »

réprouvés cent fois plus coupables qu'Adam, un anathème bien plus terrible (puisque la seconde mort frappera l'âme même presque directement, dans son périsprit), il a laissé, comme la première fois, à la faveur d'une équivoque de langage, une dernière porte ouverte à la miséricorde du SAINT-ESPRIT, maître et dispensateur souverain d'une troisième mort distincte des deux autres et dont ce Dieu aura le privilège exclusif, afin d'en frapper, à son tour, ceux qu'il voudrait aussi retrancher de son sein : comme la première mort a ou aura été, dans le même but, l'apanage distinct du Père ; et la seconde mort, celui du Fils.

Si cet espoir n'est point chimérique, et si le Saint-Esprit, par une juste réciprocité et comme il semble bien plausible, après avoir laissé le Père et le Fils accomplir, l'un dans l'éternité passée, l'autre dans le temps présent, chacun selon sa vertu propre, leurs desseins particuliers sur l'homme, prononce en dernier ressort et dans la plénitude de sa prérogative personnelle sur le destin final, dans l'éternité future, des êtres créés par lui d'un commun accord avec le Père et le Fils¹, la question si grave de la seconde mort portée, quant à son issue définitive, sur le terrain de la miséricorde possible de ce Dieu, revêt un aspect inattendu. Car les réprouvés, une fois la justice du Fils satisfaite dans l'étang brûlant de feu et de soufre² par la seconde mort ou morsure qui les aura rejetés de sa communion comme indignes ; de même que la justice du Père avait été satisfaite par la première mort qui les avait déjà rejetés de sa communion pour le même motif : les réprouvés se

1. « *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* »
(*Genesis*, I, 26.) -

2. *Apocalypsis*, XX, 14 ; XXI, 8.

trouveraient en face d'un Dieu nouveau¹, à eux inconnu², resté jusque-là (heureusement pour eux) hors de leur atteinte dans une sphère à eux inaccessible³, n'ayant par conséquent encore contre eux aucun grief direct, dont l'adorable essence est le pur amour, et à qui il serait facile, pour peu qu'il le voulût⁴, d'effacer la trace de leur iniquité, de cicatrifier leurs plaies, de les réchauffer dans son sein et de les enflammer pour lui d'une ardeur sans fin, en leur donnant le baiser de paix.

« Père saint, a dit le divin Fils au moment où il
 « allait quitter la terre, conserve en ton nom ceux
 « que tu m'as donnés, afin qu'ils soient indissolubles
 « dans l'unité comme nous. Tant que j'ai demeuré
 « avec eux, je les ai conservés en ton nom. J'ai gardé
 « ceux que tu m'as donnés, et il ne s'en est perdu
 « aucun, hormis l'enfant de perdition⁵ par qui doit
 « s'accomplir notre immuable décret⁶. »

1. « Et dixit qui sedebat in throno : Ecce nova facio omnia. Et dixit mihi : Scribe, quia hæc verba fidelissima sunt, et vera. » (*Apocalypsis*, XXI, 5.)

2. « Ignotus Deus. » (*Actus*, XVII, 23.)

3. C'est peut-être un grand bonheur pour l'homme, sur la terre, d'ignorer à peu près complètement ce qui concerne le Saint-Esprit et de n'en concevoir aucune idée claire : car s'il connaissait mieux ce Dieu des Dieux, il l'offenserait sans doute, et cette offense rendrait sa perte irrévocable. Car le blasphème contre le Saint-Esprit, c'est-à-dire contre le divin amour, non pas seulement en puissance comme il l'est présentement par rapport à l'homme terrestre, mais en acte formel comme il le deviendra après la résurrection dans la vie future (*péché d'ingratitude*, qui paraît avoir été celui de Lucifer et de ses anges, à qui le Saint-Esprit, en se communiquant lui-même, avait tout octroyé de prime-abord) : le blasphème contre le Saint-Esprit ne sera remis, ni dans le temps présent, ni dans l'éternité future. (Voir la note 1 de la page 70 pour ce qui concerne plus particulièrement le blasphème de l'homme.)

4. « Spiritus ubi vult spirat. » (JOANNES, III, 8.)

5. Judas l'Isariote.

6. « Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi :

Ainsi la sagesse infinie du Fils se glorifiait devant la puissance éternelle du Père de n'avoir rien perdu de la création commune, dont elle avait pris temporairement les rênes, afin d'en réparer la ruine morale, de la ramener dans la voie droite dont elle s'écartait de plus en plus, et de lui faire accomplir, par l'intelligence du vrai bien, son deuxième pas dans la lumière divine¹ ;

Peut-être (si c'est un rêve, que le Saint-Esprit me le pardonne !) peut-être le Saint-Esprit se glorifiera-t-il, à son tour, devant le Père et le Fils de n'avoir rien laissé perdre, Lui non plus, de l'œuvre de commune prédilection finalement confiée à sa sollicitude ; peut-être voudra-t-il exercer, d'une manière royale et digne de lui, la vertu qui lui est propre et dont il dispose non moins souverainement que le Père dispose de la puissance et le Fils de l'intelligence : or cette vertu est la charité qui ne connaît point d'obstacle, la sanctification à laquelle rien ne résiste, l'ardeur sacrée qui embrase tout ce qu'elle touche des feux inextinguibles du céleste amour.

IX

La seconde mort dans l'étang brûlant de feu et de soufre (mort commune à l'ange prévaricateur avec

« ut sint unum, sicut et nos. Cùm essem cum eis, ego servabam
« eos in nomine tuo. Quos dedisti mihi, custodivi : et nemo ex eis
« periit, nisi filius perditionis, ut scriptura impleatur. » (JOANNES,
XVII, 11-12.)

1. « Erat lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in
« hunc mundum. » (*Ibid.*, I, 9.)

l'homme impie, et plus fatale peut-être à l'ange : car sa nature incorporelle, qui l'aura exempté de la première, malgré l'énormité de son méfait, ne le préservera pas de celle-là, la seule à craindre pour lui)¹; la seconde mort serait donc une expiation à la fois douloureuse et salutaire ; une purification forcée, par les flammes infernales, de ceux qui ne se seront pas purifiés volontairement par les formules sacramentelles prescrites, tandis qu'ils le pouvaient. Mais par cela même qu'elle serait expiatoire, et si cruelle qu'en soit l'atteinte, elle deviendrait finalement avantageuse à ceux qui la souffriront : « *mors secunda*². »

Dans cette hypothèse, la providence de Dieu serait justifiée d'une manière triomphante³; sa bonté éclaterait à la suite et à l'égal de sa justice; nulle créature n'aurait sujet de maudire le jour où il lui donna l'être qu'elle ne demandait pas; toutes les sphères du ciel, de la terre et de l'enfer entonneraient en chœur l'hymne de gloire⁴. Sans doute la seconde mort devrait sévir et elle sévirait dans toute sa rigueur contre les impies : car la justice, vertu suréminente en Dieu, a des droits non moins imprescriptibles que la clémence; le supplice des réprouvés aurait bien lieu, comme il est écrit, dans et pour l'éternité (c'est-à-dire : hors de la nature et du temps); mais il ne

1. « Et infernus et mors missi sunt in stagnum ignis. Hæc est « *mors secunda*. » (*Apocalypsis*, XX, 14.)

2. Le Christ, par une assimilation singulière du feu de l'enfer avec le sel, qu'il déclare *bon pour la victime* (MARCS, IX, 48-49), élève un certain nuage sur la question des peines éternelles.

3. « Ut justificeris in sermonibus tuis, et vincas cum judicaris. » (*Psalmorum*, L, 6.)

4. « Te Deum laudamus, te Dominum confitemur! » (*Cantique chanté à l'Office de la nuit de Noël*.)

serait pas pour cela absolument éternel¹; et, une fois la justice du Fils satisfaite à son tour par la seconde mort, comme la justice du Père l'avait déjà été par la première, le Divin Paraclet, le Consolateur en personne viendrait effacer du frontispice de l'enfer la sentence désolante pour les élus, pour Dieu même, qui n'y pourraient voir avec indifférence souffrir éternellement des êtres qui leur furent chers : « Vous
« qui entrez ici, perdez toute espérance² ! »

X

Je n'ajouterai pas un mot de plus sur ce sujet. Peut-être même suis-je allé trop loin ; peut-être l'Église orthodoxe, juge sévère de tout ce qui touche à la doctrine, ne tolérera-t-elle pas une aussi grande hardiesse d'interprétation.

1. En maints endroits, l'Écriture sainte applique les morts : *éternel, éternellement*, à une durée très-longue, mais qui devait évidemment avoir un terme. — Exemples : *Genesis*, XIII, 15; XVII, 8; *Exodi*, XII, 14, 17; *Levitici*, XXV, 46; *Deuteronomii*, XV, 17; I *Regum*, XIII, 13; XX, 15; II *Regum*, VII, 13, 16, 25, 29.

2. « *Lasciate ogni speranza, voi che 'ntrate.* » (DANTE. *Inferno*, canto III.) — « Les docteurs catholiques concluent très-logiquement « que les créatures ne seront pas détruites, mais purifiées par le « feu du dernier jour : comme l'or n'est pas détruit en passant au « feu du creuset, mais rendu plus pur et plus brillant. Quelle sera, « en elle-même et dans ses résultats, cette transfiguration du monde? « En elle-même, elle sera la participation la plus grande possible « des créatures matérielles aux perfections de Dieu. Dieu est éternité, lumière, amour. Autant que leur nature peut le comporter, « les créatures seront donc : éternité, lumière, amour. » (M^{sr} GAUME. *Traité du Saint-Esprit*, t. 2, chap. XL.)

Son enseignement sur l'éternité des peines ne saurait vaciller; elle n'y peut admettre une atténuation, même implicite, et elle soutiendra jusqu'à la fin, comme c'est son devoir et sans qu'aucune considération l'en détourne, le principe fondamental de son institution : « qu'il n'est pas de salut possible pour l'homme hors de son sein¹. » Et si des opinions analogues à celle que nous osons à peine formuler, sortant de la pénombre qui les rend jusqu'à un certain point discutables au point de vue de l'herméneutique, se produisaient au grand jour et tentaient de s'ériger en dogmes, l'Église les foudroyerait sans ménagement et anathématiserait les novateurs assez présomptueux pour définir, dans un sens contradictoire à son enseignement traditionnel, des points théologiques transcendants dont l'intelligence parfaite est placée hors de la nature et du temps, et dont l'homme n'aura une claire révélation que dans l'éternité.

Si Dieu eût instruit Adam, par anticipation, que la première mort dont il le menaçait, s'il touchait à l'arbre de la science, n'aurait point de gravité; qu'il ne s'agirait tout au plus, pour l'homme, après avoir satisfait sa convoitise et transgressé l'ordre divin, que d'une morsure à peu près insignifiante au talon, dont son âme immortelle ne sentirait pas l'atteinte : Dieu eût été directement à l'encontre de son dessein d'édifier l'homme moral et de le sanctifier autant que sa nature en est capable; il eût encouragé, il eût excité même Adam à la désobéissance, en lui promettant l'impunité; et Adam, rassuré sur son destin final

1. « Amen dico vobis, quæcumque alligaveritis super terram, « erunt ligata et in cælo : et quæcumque solveritis super terram, « erunt soluta et in cælo. » (ΜΑΤΤΗΑΙΟΥΣ, XVII, 18.)

et exempt désormais de cette crainte salutaire du Seigneur qui devait devenir en lui la source de la sagesse¹, Adam n'eût mis aucun frein à ses instincts vicieux, aucune mesure à son iniquité.

Il en serait de même aujourd'hui si l'Église instruisait l'homme, par anticipation, que la seconde mort dont il est menacé, s'il transgresse la loi divine, quoique incomparablement plus cruelle que la première, ne sera pourtant pas non plus définitive; et que Dieu, toujours clément, a réservé une voie mystérieuse à une dernière miséricorde qu'il exercera par le ministère du Saint-Esprit, en faveur des pécheurs morts impénitents, dans l'éternité future : comme il le fait déjà une première fois, par le ministère du Fils, en faveur de la race prévaricatrice d'Ève, dans le temps présent. L'Église en agissant ainsi, en légitimant cette thèse problématique, irait directement à l'encontre de sa mission qui a pour but la réparation morale de l'homme et sa réhabilitation; elle ouvrirait la porte à ses débordements; elle se rendrait complice de tout le mal qu'il ne craindrait plus de commettre, s'il se flattait de l'impunité.

La menace d'un supplice éternel suspendu sur sa tête, tout exorbitante qu'elle semble, est le plus souvent insuffisante pour le maintenir dans le devoir, ou du moins pour l'y faire rentrer quand il a commis l'imprudence d'en sortir, tant il est enclin au mal! Que serait-ce donc si, après avoir donné un libre cours à sa perversité dans la vie présente, il comptait en être quitte, dans la vie future, pour une peine passagère que la charité du Saint-Esprit viendrait bientôt abrégé? Une barrière aussi fragile ne l'arrê-

1. *Proverbiorum*, IX, 10.

terait pas ; son impiété ne connaîtrait plus de bornes ; l'enseignement de l'Église deviendrait totalement inefficace ; il se livrerait aux excès les plus criminels, sans faire aucun effort pour s'en corriger.

Concluons donc, d'accord avec l'Église orthodoxe, que l'hypothèse d'une dernière miséricorde exercée par le Saint-Esprit, en faveur des réprouvés, dans l'éternité future, tout adéquate qu'elle paraisse à la bonté souveraine de l'Être des êtres, n'est pourtant et ne peut être, dans l'état actuel des choses, qu'un rêve philosophique dépourvu de toute sanction religieuse ; et qu'aucun texte formel n'autorise positivement une déduction aussi hardie, dont le moindre défaut, supposé qu'elle ne fût pas fausse, serait d'être non pas seulement inopportune, non pas seulement dangereuse, mais encore et surtout inutile au salut de l'humanité.

Elle serait inopportune : parce que nul homme sur la terre, si haute que soit la portée de son esprit, n'approfondira jamais avec une pleine certitude le mystère de sa destinée finale, placé hors de la nature et du temps ;

Elle serait dangereuse : parce qu'elle préjudicierait, bien plus qu'elle n'est susceptible d'y concourir, à l'édification morale de l'homme et à l'amendement des impies, en leur permettant d'entrevoir, à la suite d'une vie de désordre, une quasi impunité ;

Elle serait enfin inutile : parce que tous les raisonnements imaginables sur l'éternité ou la non-éternité des peines portent dans le vide et ne peuvent aboutir à aucune solution pratique : attendu qu'il restera toujours incertain si Dieu, après avoir cherché à effrayer l'homme par des menaces terribles, comme il le fait afin de le rendre meilleur, a néanmoins le dessein secret d'effacer son iniquité et de lui octroyer

son pardon dans la vie future, nonobstant son impénitence dans la vie présente; ou si, comme il n'y a que trop lieu de le craindre, il a résolu de perdre les impies pour jamais. L'ambiguïté même du petit nombre d'oracles qui paraissent de nature à laisser planer un doute sur ses intentions finales, atteste sa volonté de demeurer impénétrable et de réserver tout entière à cet égard sa liberté d'action. Le plus sûr est donc de suivre les règles de la prudence : c'est-à-dire d'accepter purement, simplement et dans toute leur rigueur littérale, les textes qui menacent les prévaricateurs d'un châtement impitoyable¹; et, partant de cet axiome mathématique : « que celui qui aura satisfait à ce que la loi semble exiger de plus, est seul assuré de ne courir aucun risque, puisqu'il aura surabondamment rempli ce qu'elle peut exiger de moins; » de veiller scrupuleusement sur soi, et surtout de ne négliger aucun des moyens de réparation

1. L'éternité des peines, sans aucune atténuation, est formellement prédite en maints endroits de l'Écriture sainte. Exemples : DANIELIS, XII, 2; MATTHEUS, III, 12; XVIII, 8; XXV, 41, 46; MARCUS, X, 42-47; LUCA, III, 17; JOANNES, III, 36; PAULUS, II *ad Thessal.*, I, 9; JUDA, 13. — Subsidiairement, et quand même on rejeterait *a priori* le dogme de l'éternité des peines, comme contradictoire à la bonté souveraine du Créateur, il n'en subsisterait pas moins la menace explicite d'une seconde mort, indispensable à l'exercice final de sa justice sur les impies, et dont l'angoisse, ne durât-elle qu'un instant ce qui est fort problématique : car « mille ans étant devant Dieu comme un jour, *Psalmorum*, LXXXIX, 4; II *Petri*, III, 8, » elle peut se prolonger pendant des années, des siècles, des millénaires même, sans être pour cela éternelle) : dont l'angoisse dépassera en intensité (puisque'elle agira sur l'âme mise à nu) tout ce qu'il est possible d'imaginer de plus terrible. Or l'imminence de la seconde mort, pour les prévaricateurs, se fonde, comme il se voit (sections II et III de ce Théorème), non pas simplement sur des spéculations mystiques, dont les sceptiques tiendraient peu de compte; mais encore et surtout sur des lois physiologiques et psychologiques déduites d'une métaphysique très-positive.

consacrés par la révélation divine, par la tradition sacrée, par la pratique religieuse de soixante siècles ; avec une ferme conviction, une conviction vraiment philosophique, que le dogme de l'éternité des peines (ou, quoi qu'il en puisse être définitivement, des *peines de l'éternité*), fulminé dans toute sa rigueur contre les impies ; et d'autre part, les formules sacramentelles, instituées au nom du Christ par l'Église orthodoxe pour réparer sans cesse la ruine humaine, sont le ciment indispensable à notre édification morale. Car la foi pure et simple en cet ordre de vérités traditionnelles, manifestée par une crainte filiale des jugements divins, est salutaire, même au sage, pour calmer les agitations incessantes de son esprit et de son cœur, le retenir dans l'ordre, lui inspirer l'amour du bien en montrant un but et une récompense à sa vertu, et finalement pour lui adoucir l'angoisse suprême de la dernière heure, quand son âme désolée, entre le présent qui lui échappera et l'avenir qu'elle ignore, verra la chair périssable qui lui était unie se détacher par lambeaux et retomber sans force dans la poussière d'où le souffle du Tout-Puissant l'avait tirée¹.

1. « Quia pulvis est, et in pulverem reverterit. » (*Genesis*, III, 19.)

THÉORÈME III.

LE CHRIST,

DANS SES RAPPORTS AVEC

L'ASTRONOMIE, LA CHRONOLOGIE ET LA MYTHOLOGIE

DE TOUS LES PEUPLES

• Erat lux vera. •
(*Joannes*, I, 9.)



THÉORÈME III

LE CHRIST.

I

De notre temps, par malheur, les mathématiques et la théologie ne marchent guères d'accord. Il est vrai que le divorce apparent de ces deux sciences est superficiel, et tient bien plus à la disposition fâcheuse de certains esprits soi-disant philosophiques, qu'à la nature même des choses. Car si, d'une part, il en est peu, parmi les mathématiciens officiels du jour, qui n'aient rompu plus ou moins ouvertement avec la révélation divine, il n'en est pas de même des théologiens : et ceux-ci se font, pour la plupart, un devoir d'appliquer à leurs concepts les formules géométriques, afin de donner : aux premiers, un corps qui les soutienne ; aux autres, une illumination qui leur fait défaut.

« Ce qu'il y a de curieux, remarque un savant catholique ¹, c'est que la science des sciences, la reine

1. M. R. BRUCKER. *Les Docteurs du jour*, chap. IX.

« par excellence des études dites positives, la *Géométrie*, en un mot, est basée sur l'abstraction primordiale du *Point*, lequel, suivant sa définition propre, *n'existe point*, ce que trois négations correspondantes établissent avec le dernier degré de rigueur... La science théologique ne serait-elle pas la réalité supérieure dont la géométrie n'est que le spectre?... De fait, ici-bas, toutes nos œuvres d'application pratique sortent des flancs d'une science dont la négation est la base, et que nous traitons respectueusement de positive. Une trinité de négations nous sert de levier pour exécuter des prodiges... Si la géométrie est la reine des sciences, où plongent donc toutes les autres, tandis que leur reine avérée ne participe que du néant ? »

Entre la trinité négative des géomètres, et la trinité positive des théologiens, il y a une belle analogie à saisir. Au creuset de l'analyse radicale, la géométrie s'efface ; elle se réduit à un point qui s'annihile finalement lui-même par l'abstraction ; mais ce qui n'était que fiction ici, devient là réalité. L'une ne serait-elle qu'une sorte de mise en œuvre de l'autre ; et la géométrie, tributaire de la théologie par le fait même du néant de ses trois radicaux (longueur, largeur et profondeur), ne serait-elle qu'un pâle reflet de la Trinité mystérieuse devant laquelle Moïse et les prophètes s'inclinaient ?

On dit de Dieu avec justesse qu'il est l'éternel géomètre, ayant disposé toutes choses par mesure, nombre et poids¹ ; mais que dire de la géométrie, abstraction faite de Dieu ? C'est, répondent les mathématiciens, c'est un point sans étendue ; un point sans

1. « Omnia in mensurâ, et numero, et pondere disposuisti. » *Sapientiæ*, XI, 24.)

longueur, largeur ni profondeur ; un point qui n'existe point. C'est-à-dire que ce n'est *rien*. — Oh ! néant des connaissances humaines ! Oh ! vanité de la science des sciences !

S'il est vrai, comme nul ne le conteste, que les sciences dites positives se déduisent toutes *a priori* d'une négation pure : ne s'ensuit-il pas que les géomètres, conséquents avec leurs principes, devraient adhérer tous rigoureusement à cet axiome fondamental de la théologie : « que la matière n'est pas coéternelle à Dieu, et que le Créateur a tiré le monde du « néant par un acte de sa volonté libre ? » En effet, il y a ici deux extrêmes qui se touchent. Les règles de la géométrie et celles de la théologie sont corrélatives sur la terre et dans le ciel. Abstraction faite de Dieu, avant la création, il n'y avait rien : et c'est de rien précisément que tout procède. A l'omnipotence absolue de Dieu en acte, il a fallu la passivité absolue du néant pour contrepoids. Le néant est, pour le Créateur, ce que le point mathématique est pour le géomètre : « *un rien, d'où sa volonté libre tire un infini.* »

Qu'elles sont admirables les analogies qu'une analyse purement rationnelle, mais éclairée par la foi, parvient à saisir entre les bases des sciences mathématiques et les dogmes de la théologie ! Celle-ci possède, exprime et réalise véritablement, dans un ordre supérieur, les axiomes généraux dont l'autre n'a que le cadre. La révélation et la science se donnent la main ¹. Et plus on approfondit cette doctrine, mieux

1. « Le monde ne subsiste (tel qu'il est) que pour instruire les « hommes, et de leur corruption et de leur rédemption (par Jésus-Christ) : tout y éclate des preuves de ces deux vérités. Ce qui y « paraît ne marque ni une exclusion totale, ni une présence manifeste de divinité, mais la présence d'un Dieu qui se cache : tout

on la comprend, et plus on se sent pénétré de respect pour l'Église qui la professe sans altération depuis dix-huit siècles, et pour le Christ son divin législateur.

II

La science de Jésus-Christ, telle est l'œuvre grandiose que vient d'accomplir un vrai Docteur ¹, qui est entré résolûment, armé de toutes pièces, dans l'arène

« porte ce caractère. S'il n'avait jamais rien paru de Dieu, cette
 « privation éternelle serait équivoque et pourrait aussi bien se rap-
 « porter à l'absence de toute divinité qu'à l'indignité où seraient les
 « hommes de le connaître. Mais de ce qu'il paraît quelquefois, et
 « non pas toujours, cela ôte l'équivoque. S'il paraît une fois, il est
 « toujours; et ainsi on n'en peut conclure autre chose, sinon qu'il
 « y a un Dieu, et que les hommes en sont indignes. S'il n'y avait
 « point d'obscurité, l'homme ne sentirait pas sa corruption. S'il
 « n'y avait point de lumière, l'homme n'espérerait pas de remède.
 « Ainsi il est non-seulement juste, mais utile pour nous, que Dieu
 « soit caché en partie et découvert en partie, puisqu'il est égale-
 « ment dangereux de connaître Dieu sans connaître sa misère, et
 « de connaître sa misère sans connaître Dieu... Il est donc vrai tout
 « ensemble que Dieu se cache à ceux qui le tentent, et qu'il se
 « découvre à ceux qui le cherchent; parce que les hommes sont
 « tout ensemble indignes de Dieu et capables de Dieu : indignes
 « par leur corruption, capables par leur première nature... Tout
 « l'univers apprend à l'homme ou qu'il est corrompu ou qu'il est
 « racheté. Tout lui apprend sa grandeur ou sa misère. L'abandon
 « de Dieu paraît dans les païens; la protection de Dieu paraît dans
 « les Juifs. Tout tourne en bien pour les élus, jusqu'aux obscurités
 « de l'Écriture : car ils les honorent à cause des clartés divines; et
 « tout tourne en mal pour les autres, jusqu'aux clartés : car ils les
 « blasphèment à cause des obscurités qu'ils n'entendent pas. »
 (B. PASCAL. *Pensées*, art. XII, § 2-6.)

1. Le docteur SEPP, auteur de : *La Vie de N.-S. Jésus-Christ*, traduite de l'allemand par Ch. Sainte-Foi, 2 vol. in-8°, Paris, 1854.

dialectique et y a brisé, d'un seul coup, tous les fils de la trame perfide que les pygmées philosophiques de son temps ourdissaient autour du christianisme, dans l'espoir de l'y étouffer obscurément.

Il est difficile d'analyser un ouvrage tel que celui du docteur Sepp : c'est un parfait spécimen de cette étude sagace et profonde dont le génie germanique semble posséder exclusivement le secret. L'auteur y déploie une érudition tellement vaste, une science si étendue, qu'il faudrait un génie universel pour en suivre toutes les déductions et surtout pour en juger pertinemment. Ainsi il a pu, à lui seul, lire et interpréter sur les textes originaux l'ancien et le nouveau Testament ; compléter les saintes Écritures par les traditions des rabbins, les légendes apocryphes et les écrits des historiens profanes ; tracer le plan topographique des lieux que N.-S. Jésus-Christ a parcourus ; critiquer et éclaircir par les calculs les plus savants l'astronomie et la chronologie des anciens peuples ; embrasser enfin d'un seul coup d'œil et l'exposer avec la triple autorité de la science, de la vérité, de la foi, une dogmatique universelle, dont les prescriptions s'appliquent à toutes les races humaines, sous toutes les latitudes terrestres, du nord au sud, de l'orient à l'occident. Par lui l'histoire du monde apparaît tout entière en un cadre synoptique, dont l'Éden, le péché originel, la chute, le déluge, la confusion babélique occupent le premier plan ; et dont la Rédemption, promise aux patriarches, annoncée par les prophètes, réalisée en la personne de N.-S. Jésus-Christ, forme le foyer central d'où rayonnent en tous sens la lumière et la vie. « L'incarnation, dit l'auteur, est le fait fondamental sur lequel repose l'édifice entier de l'histoire, qui n'est elle-même dans son cours que le développement et comme l'épanouissement de ce

« fait divin... Enfin l'histoire de l'humanité, considérée soit dans son ensemble, soit dans ses principaux personnages, n'est elle-même qu'une prophétie continue de l'apparition, des destinées et de la vie tout entière de Celui qui avait été promis au monde. Elle est une confirmation vivante de la vérité des Évangiles (Tom. I, p. 24, 36). »

Le but principal du docteur Sepp est de réfuter les faux savants de nos jours, qui se sont appliqués à se servir précisément des signes préfiguratifs et prophétiques du Messie, pour présenter la vie de N.-S. Jésus-Christ comme un mythe sans réalité. Par ce motif, il a dû se plier aux exigences de son sujet et, laissant aux mains sacerdotales les armes purement théologiques, se préoccuper surtout de composer une synopse scientifique, afin de poursuivre et de vaincre l'incrédulité moderne sur le nouveau terrain où elle a pu se retrancher. Cette considération justifiera l'auteur aux yeux des théologiens scolastiques, qui auraient peut-être le droit de lui reprocher d'avoir pris, coordonné ou retranché parfois les textes évangéliques avec trop d'indépendance, et sans tenir suffisamment compte des règles didactiques de l'herméneutique sacrée. Mais ce qu'on pourrait être tenté de nommer une irrégularité de forme, se trouve amplement compensé par une synthèse plus harmonieuse des faits historiques, et par la hauteur des déductions savantes que le génie de l'auteur en a tirées pour confondre les détracteurs de l'Évangile et fournir aux apologistes chrétiens de précieux matériaux.

III

La Vie de N.-S. Jésus-Christ, du docteur Sepp, se divise en trois parties, dont la première est destinée à fixer, par une critique savante, les dates de la nati- vité et de la mort du Messie, et à exposer les faits rapportés par les quatre évangélistes dans leur véri- table relation avec l'histoire profane. La deuxième, intitulée : *Harmonie des Évangiles*, comprend l'his- toire du Sauveur, depuis l'apparition d'un ange à Zacharie, au pied de l'autel d'or¹, jusqu'à la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres réunis en conclave à Jérusalem². Elle est suivie des *Actes des Apôtres*, mis en concordance avec une nouvelle chronologie tirée des écrits du nouveau Testament. La troisième partie se compose d'une dissertation scientifique sur l'âge du monde et sur les rapports de la Rédemption avec l'astronomie, la chronologie et la mythologie de tous les peuples.

La première et la dernière partie de l'ouvrage, dont nous allons esquisser les principaux traits, constituent assurément le monument le plus admirable que la science humaine, réglée par la foi, ait érigé jusqu'ici à la révélation divine : aussi est-ce dans le livre même, plus encore que dans notre analyse nécessairement incomplète, qu'il faut l'étudier, si l'on veut en bien saisir l'ordonnance et la hauteur.

1. LUCA, I, 8-20.

2. *Actus*, II, 1-4.

« Nous voyons, dit l'auteur, se développer dans
 « toute la suite de la vie de Jésus-Christ un accord
 « qu'on n'avait pas soupçonné pendant longtemps
 « entre l'histoire profane et l'histoire sainte, accord
 « qui est le résultat des rectifications chronologiques.
 « Ces deux histoires nous apparaissent, la première
 « comme la trame, et la seconde comme la chaîne de
 « ce tissu que la main du Tout-Puissant forme sur le
 « métier du grand drame de ce monde ; tandis que
 « jusqu'aujourd'hui elles paraissaient n'avoir aucun
 « contact réciproque, et qu'on en était venu à regar-
 « der l'histoire évangélique comme un simple mythe.
 « De là cette surprise, ce ravissement qui nous saisit
 « lorsque, par suite des nouveaux rapports que l'his-
 « toire établit entre la vie de Jésus et les autres évé-
 « nements contemporains, nous voyons la scène
 « s'agrandir devant nous et l'histoire de Jésus-Christ
 « encadrée pour ainsi dire avec une harmonie par-
 « faite dans l'histoire universelle de cette époque. »
 (Tom. I, p. 103.)

IV

Le premier point démontré dans la première partie de l'ouvrage, est que la naissance de N.-S. Jésus-Christ doit être reportée sept ans avant l'époque communément admise. Cette transposition, justifiée par une observation attentive des phénomènes célestes et par des traditions très-respectables, suffit au docteur Sepp pour raccorder parfaitement les faits de l'histoire évangélique avec ceux de l'histoire profane, et tirer de ceux-ci une confirmation éclatante des premiers.

Voici les arguments sur lesquels il fonde cette allégation :

I. La quinzième année de l'empire de Tibère, où N.-S. Jésus-Christ fut baptisé par Jean, à l'âge de trente ans environ, lorsqu'il commença sa carrière publique (*Luc*, III, 23), coïncide à l'an 782 de la fondation de Rome. Si l'on retranche de ce nombre l'âge de Jésus-Christ lors de son baptême, il reste l'an 752 pour le temps de sa naissance : de sorte que la chronologie chrétienne devrait commencer dans le courant de l'année 753, qui serait la première après la naissance de Jésus-Christ. — Mais Hérode, nommé roi de Judée par un sénatus-consulte, sur la recommandation de Marc-Antoine et d'Octave, au commencement de l'an de Rome 714, mourut en 750, dans les calendes d'avril, au 25 mars, après avoir régné trente-sept ans. Il suit de là rigoureusement que Jésus-Christ, qui était déjà âgé de plus de deux ans à la mort d'Hérode, n'a pu naître après l'an 749 de la chronologie de Baronius ou 745 de celle qui était usitée avant Denys ¹.

II. La vocation de saint Paul eut lieu, sur le chemin de Damas, trois ans après la mort de Jésus-Christ, comme le témoigne saint Chrysostome dans son homélie sur le prince des apôtres, lorsqu'il dit que saint Paul a servi Jésus-Christ pendant trente-cinq ans depuis sa conversion. Or saint Jérôme, dans son catalogue, tiré de la chronique d'Eusèbe, assure que Pierre et Paul ont souffert le martyre trente-sept ans après la mort du Sauveur, la quatorzième année du règne de Néron, c'est-à-dire l'an 820 de Rome (67 de notre ère), puisque Néron est monté sur le

1. Tom. I, p. 39 à 41.

trône le 13 octobre 807 ou 54 ans après Jésus-Christ. C'est le 29 juin, d'après la tradition de l'Église, qu'ils ont souffert le martyre. Si l'on retranche les trente-cinq ans de l'apostolat de saint Paul, il résulte qu'il a reçu de Dieu sa mission l'an 785 ou le 25 janvier 786, dans la dix-neuvième année du règne de Tibère, l'an 33 de notre ère et trois ans et demi après la mort de Jésus-Christ. Si notre chronologie était exacte, et si le Christ était réellement mort l'an 33 de notre ère, Paul aurait commencé à persécuter les chrétiens avant la mort de Jésus-Christ : ce qui est inadmissible ¹.

III. Le défaut de notre chronologie ressort encore de la primatie de saint Pierre. C'est une tradition constante de la primitive Église que le prince des Apôtres a siégé vingt-cinq ans à Rome. Et puisqu'il est mort en l'an 820 de Rome (67 de notre ère), il a dû établir son siège en cette ville l'an 795 (42 de notre ère), c'est-à-dire treize ans après la mort du Sauveur : ce qui du reste est en parfait accord avec la tradition, telle que nous la trouvons exprimée dans Clément d'Alexandrie (*Stromatum*, lib. VI, § 5) et dans Eusèbe de Césarée (*Hist. Eccles.*, lib. V, cap. 48). Cette tradition avait déjà été consignée auparavant par Apollonius, qui vivait au deuxième siècle, et dit que N.-S. Jésus-Christ, avant de monter au ciel, donna l'ordre à ses Apôtres de rester encore douze ans à Jérusalem avec les Juifs après son ascension, et de ne passer qu'après ce temps chez les Gentils. Les Apôtres, en effet, sont restés à Jérusalem jusqu'à la mort de la Sainte Vierge qui, d'après la tradition la plus ancienne, mourut à soixante ans. C'est alors que Pierre quittant la Judée, après avoir été tiré miraculeusement par un

1. Tom. II, p. 264.

ange du Seigneur de la prison où Hérode Agrippa le retenait pour le faire mourir (*Actes*, XII, 6-8), vint à Rome, où il établit le centre de l'Église de Jésus-Christ; tandis que jusque-là, c'est de Jérusalem, comme de leur centre commun, que les Apôtres avaient entrepris leur mission. On comprend maintenant comment on n'a pu jusqu'ici trouver les vingt-cinq ans pendant lesquels Pierre a, selon la tradition, gouverné l'Église de Rome. Car, ces vingt-cinq ans une fois pris, il ne restait plus que sept ans pour le séjour de Pierre et des Apôtres parmi les Juifs, à partir de l'an 33 où l'on prétend qu'est mort Jésus-Christ, jusqu'à l'an 42. Or, ce temps est déjà pris par le séjour de sept ans que fit l'apôtre saint Pierre à Antioche. On est donc obligé, encore une fois, sous peine de contredire la tradition, d'accorder que Jésus-Christ est mort quatre ans plus tôt qu'on ne la cru jusqu'ici; et il est certain que la chronologie de l'histoire de l'Église, depuis la mort de Jésus jusqu'à celle des apôtres Pierre et Paul, est en retard de quatre ans ¹.

Ces défauts dans la chronologie vulgaire ont eu pour effet de déranger d'une manière sensible la date des événements les plus importants de la vie de N.-S. Jésus-Christ et de l'histoire de l'Église aux temps apostoliques. Pour en citer un exemple remarquable, on n'avait pu jusqu'ici établir un rapport direct entre le massacre des saints Innocents à Béthléem et les faits contemporains de l'histoire d'Hérode; et quoique la férocité du despote, meurtrier de toute sa famille, rendit cet acte odieux bien vraisemblable de sa part, le silence de Flavius Josèphe semblait autoriser le doute que Strauss et son école ont élevé contre la

1. Tom. II, p. 264-265.

véracité des saintes Écritures sur ce point¹. Mais cette difficulté s'évanouit devant les rectifications chronologiques du docteur Sepp, qui permettent de rattacher ce sanglant épisode à la grande sédition qui éclata contre Hérode en 748, pendant le premier recensement opéré en Judée par Quirinius, lorsque la présentation au Temple de l'enfant Jésus par Joseph et Marie de la famille de David, et sa reconnaissance publique par le saint vieillard Siméon et par Anne la prophétesse (*Luc*, II, 22-38) eurent confirmé dans l'opinion des Juifs la naissance du Messie si vivement attendu. Flavius Josèphe parle sommairement d'une insurrection de six mille Pharisiens, dans laquelle auraient trempé plusieurs personnages considérables de Jérusalem, et qu'Hérode réprima avec sa cruauté habituelle². Mais ce mouvement tenté par les Pharisiens en faveur du Messie, en qui leur zèle aveugle s'obstinait à voir le restaurateur de leurs privilèges et le futur roi des Juifs, n'eut pas seulement pour résultat le massacre de ses auteurs à Jérusalem; mais encore celui des enfants nouvellement nés à Béthléem, parmi lesquels Hérode croyait caché l'enfant divin; et bientôt après, celui des notables habitants de toute la Judée, qu'Hérode avait donné ordre de rassembler et de tuer dans l'hippodrome, afin d'anéantir les restes de la race de David et de noyer à jamais les espérances messianiques des Juifs dans le sang des principaux de leur nation³. L'histoire d'Hérode n'a été publiée en son entier que par Nicolas de Damas qui, écrivant sous le règne et à la cour même du tyran, a dû passer sous silence bien des faits de cette nature, et

1. STRAUSS. *Vie de Jésus*, sect. I, chap. IV, § 33.

2. JOSÈPHE. *Histoire des Juifs*, liv. XVII, chap. III, § 726.

3. *Ibid.*, chap. VIII, § 739.

notamment le massacre de Bethléem, « *qu'il ne lui eût pas été avantageux de divulguer.* » C'est ce que dit naïvement Josèphe, au sujet de la violation par Hérode des sépultures de David et de Salomon, dont Nicolas n'a pas non plus osé parler¹. Or Josèphe écrivant sous Vespasien, plus de soixante ans après ces événements, a pu n'en pas savoir tous les détails; ou, s'il a connu le massacre de Bethléem, n'y attacher qu'une importance secondaire, comparativement aux carnages ordonnés en masse par Hérode, à la suite de la révolte des Pharisiens. Macrobe, auteur païen du cinquième siècle, est très-explicite sur ce fait historique, et voici en quels termes il rend compte du massacre des saints Innocents : « L'empereur Auguste ayant appris qu'au « nombre des enfants au-dessous de deux ans qu'Hé- « rode avait fait tuer, se trouvait un fils de ce roi des « Juifs : « *il vaut mieux, dit-il en plaisantant², être le « porc que le fils d'Hérode³.* » Il est d'ailleurs notoire que Josèphe, partisan éhonté des aigles romaines et courtisan servile de Vespasien, comme Nicolas l'avait été d'Hérode, évite de parler de tout ce qui touche à Jésus-Christ, dont le panégyrique ne lui eût pas attiré les bonnes grâces de son protecteur, et dont la courte carrière, brusquement tranchée par un supplice infamant, était loin de correspondre à l'idéal de ses opinions saducéennes, touchant le règne temporel d'un Messie guerrier.

En résumé, le résultat de toutes les recherches du docteur Sepp pour replacer les faits dans leur véritable jour, est que N.-S. Jésus-Christ est né le 25 cisleu

1. JOSÈPHE. *Histoire des Juifs*, liv. XVI, chap. XI, § 699.

2. Auguste faisait allusion à la loi religieuse des Juifs qui leur défend de tuer les porcs pour s'en nourrir.

3. MACROBE. *Saturnales*, liv. II, chap. IV.

(25 décembre) de l'an de Rome 747; qu'il a été emporté en Égypte à l'âge de deux mois et demi; qu'il a été ramené en Galilée à deux ans et trois mois; qu'il est venu à Jérusalem célébrer la première fête de Pâques à douze ans et quatre mois; qu'il a été baptisé par Jean Baptiste à trente ans neuf mois et environ vingt jours; et enfin qu'il a été crucifié le 15 avril 782: d'où il appert que, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, il a vécu sur la terre trente-quatre ans trois mois et vingt-un jours, non compris les quarante jours qu'il a passés avec les apôtres, depuis sa résurrection jusqu'à son ascension au 26 mai 782¹.

V

Après avoir établi ce point fondamental, le docteur Bepp traite de l'étoile des Mages, sur laquelle s'est tant exercée la sagacité des commentateurs. « La naissance du Sauveur, dit-il, n'avait pas été annoncée « seulement par les prophètes de l'ancienne alliance ; « tout était en quelque sorte une prophétie plus ou « moins manifeste de cet événement. Les mythologies des peuples, l'histoire de la nature, celle du « genre humain, l'édifice entier de cet univers, tout « cela était comme autant de prophéties stéréotypées « et qui faisaient une impression profonde sur les « peuples de l'antiquité, bien plus jeunes et bien « plus faciles à émouvoir que les peuples modernes². »

Le miracle de la Rédemption, attendu par toute la

1. Tom. I, p. 164.

2. Tom. II, p. 486.

terre, s'accomplissait à la naissance de Jésus-Christ, en l'année lunaire du monde 4320 (correspondant à la 4191^e année solaire, ou à la 5625^e année cyclique, ou à l'an 747 de la fondation de Rome). Dans cette même année, Jupiter et Saturne, les deux plus grandes planètes de notre système, opéraient une triple conjonction dans le signe prophétique des Poissons ¹.

Le professeur Schuchmacher de Copenhague a calculé que, dans l'année 747, trois conjonctions de Jupiter et de Saturne furent observées sur la terre : la première vers la fin de mai ; la deuxième vers la fin d'août, très-près de la conjonction héliocentrique ; la troisième vers Noël : et toutes trois dans le signe des Poissons. La conjonction de ces deux planètes, et leur opposition à l'égard du soleil, avait déjà paru si remarquable à l'antiquité, que les astronomes anciens, particulièrement les orientaux, l'avaient appelée du nom de grande constellation ou de grande étoile, comme l'astronome Th. Schubert de Saint-Pétersbourg le constate ; et il pense que c'est de cette manière que l'on doit se représenter l'étoile des Mages ².

Les peuples de l'Orient et leurs prêtres pouvaient-ils d'ailleurs ignorer, après la captivité des Juifs à Babylone et en Perse, la prophétie messianique de Daniel (IX, 24-27) ³, que Nabuchodonosor avait établi chef des Mages à Babylone (*ibid.*, II, 48 ; IV, 6), et qui, après avoir longtemps gouverné les cent-vingt satura-

1. On trouvera plus loin (au § VII ci-après) l'explication du sens prophétique attaché par l'antiquité tout entière au signe céleste des Poissons.

2. Tom. I, p. 63-64.

3. Voir cette prophétie et son interprétation dans mon ouvrage intitulé : LE CYCLE UNIVERSEL (1 vol. in-8^e, 3^e édition, en préparation), 3^e part., liv. VII, chap. XXII, Daniel.

pies du royaume sous Darius le Mède (*ibid.*, VI, 1-3), vivait encore au temps de Cyrus le Perse (*ibid.*, VI, 28)? Il est donc bien naturel que les Mages, héritiers de la science des Chaldéens et les plus experts des sages de l'Orient dans l'observation des astres, aient rattaché à la nativité du Messie l'apparition d'un signe céleste qui l'annoncerait; et que, reconnaissant le signe attendu dans la disposition des constellations à la naissance de Jésus-Christ, ils se soient mis aussitôt en marche pour lui porter leurs offrandes à son berceau ¹.

On trouve un fait analogue dans les livres sacrés des Indiens. On lit en effet dans les anciens Puranas que Vicramadytia, empereur des Indes, instruit par les prophéties qui annonçaient la naissance d'un enfant miraculeux, envoya vers l'ouest des députés à la recherche de ce fils du ciel: Ceci arriva l'an 4184 après la création, précisément à l'époque où les sages de la Perse regardaient comme accomplie la troisième année de Dieu, connue chez eux sous le nom de Sal-Chodai, et par conséquent la grande période de la Rédemption composée de 4320 années lunaires. Reconnaisant alors dans la nouvelle étoile qui venait de paraître à l'Orient le signe de la venue du Sauveur, ces Indiens formèrent une caravane composée des chefs et des représentants de plusieurs tribus, et l'envoyèrent vers la ville des sept collines, où devait naître, selon leurs anciennes prophéties, le Rédempteur du monde. Ce qui avait frappé leur attention, ce n'était pas seulement la conjonction des principales planètes de notre système solaire dans le signe prophétique des Pois-

1. « Ubi est qui natus est rex Judæorum? Vidimus enim stellam
« ejus in Oriente, et venimus adorare eum. » (S. MATTHÆUS, II, 2.)

sons ; mais c'était surtout l'apparition d'un phénomène extraordinaire, d'un astre étranger au firmament, comme l'étoile de Tycho-Brahé peut-être, qui parut tout à coup au ciel en 1572, ou comme l'étoile de Kepler qui parut trente-deux ans après près de l'écliptique, dans le point même de cette grande constellation que le monde avait admirée au temps de la naissance de Jésus-Christ ¹. Kepler dit à ce sujet :

« Cette conjonction si rare des trois planètes, Saturne, Jupiter et Mars, dans une contrée du zodiaque si féconde en signification, éveilla l'attention des Mages, d'autant plus que ce phénomène paraît avoir été accompagné de l'apparition d'une étoile extraordinaire. Or, en admettant que cette nouvelle étoile ait été vue, non-seulement dans le temps où Jupiter et Saturne étaient près l'un de l'autre, c'est-à-dire au mois de juin 747 ; mais encore dans le lieu même où étaient ces planètes, comme ce fait est arrivé d'une manière merveilleuse à notre époque (en 1603), les Chaldéens ne devaient-ils pas, d'après les règles de leur art encore en vigueur alors, conclure qu'un grand événement s'était accompli ? ² »

Les Chinois remarquent aussi dans leurs tables astronomiques qu'une nouvelle étoile est apparue à une époque qui, d'après Fouquet, coïncide à peu près au commencement de notre ère ; et que cette étoile est restée visible pendant plus de soixante-dix jours ³.

Enfin Chalcidius, philosophe platonicien, qui vivait au troisième siècle et était païen, comme le prouvent ses écrits, a laissé, sur le même sujet, dans son commentaire sur le *Timée* de Platon, un passage bien

1. Tom. II, p. 450-452.

2. Tom. I, p. 63.

3. *Ibid.*, p. 54.

remarquable : « Il y a, dit-il ¹, une histoire sainte et
 « digne d'attention, qui annonce qu'une étoile appa-
 « rut pour annoncer à l'humanité, non la maladie et
 « la mort, mais la venue d'une Divinité vénérable,
 « qui devait sauver les hommes. Les Chaldéens,
 « hommes vraiment savants et experts dans l'étude
 « des astres, ayant observé cette étoile pendant la
 « nuit, se sont, dit-on, mis aussitôt en marche pour
 « chercher le Dieu nouvellement né; et l'ayant trouvé,
 « ils lui ont offert leurs hommages et leurs sacrifices,
 « comme il convenait à un tel Dieu ². »

Les calculs astronomiques et chronologiques du docteur Sepp le conduisent à cette conclusion : que l'étoile des Mages n'était ni une comète, ni un météore errant dans les cieux ; mais qu'elle était la grande constellation, la grande étoile des orientaux prédite par Balaam ³, signe du Fils de l'homme ⁴, symbole du Christ ⁵, produite au firmament par la triple conjonction, dans le signe prophétique des Poissons, des deux plus grandes planètes de notre système, Jupiter et Saturne ; que ces trois conjonctions ont eu lieu l'an de Rome 747 (4320° année lunaire de la création, correspondant à la 4191° année solaire) : la première dans le mois de mai, la deuxième dans le mois d'août, et la troisième dans le mois de décembre vers Noël et l'Épiphanie ; que cette triple conjonction a été accompagnée de l'apparition d'un corps lumineux extraordinaire, ayant un éclat semblable à celui des étoiles

1. CHALCIDIUS. *Commentaire sur le Timée*, part. II, chap. VII, § 125.
 2. Tom. I, p. 55.

3. « Orietur stella ex Jacob. » (*Numerorum*, XXIV, 17.)

4. « Tunc parebit signum Filii hominis in cœlo. » (S. MATTHÆUS, XXIV, 30.)

5. « Ego (Jesus) sum radix, et genus David, stella splendida et
 « matutina. » (*Apocalypsis*, XXII, 16.)

fixes. Puis Mars, déjà près du signe du Bélier, et après lui le Soleil, Mercure et Vénus étant venus à leur tour dans le trigone de feu, il en résulta, dans le mois de mai 748, une combinaison de presque toutes les planètes au ciel, formant en quelque sorte un seul corps lumineux et une pléiade brillant d'un éclat extraordinaire et mystérieux. « C'est là le mystère des sept
« étoiles que le Fils de l'homme tient dans sa main
« droite, au milieu des sept chandeliers d'or ¹; c'est
« à cette constellation des Mages que se rattachait
« l'attente du Sauveur promis aux nations, du Messie
« des peuples ². »

VI

L'érudition du docteur Sepp se montre avec une supériorité plus marquée encore dans sa dissertation sur l'astronomie, la chronologie et la mythologie des anciens peuples, appliquées au miracle de la Rédemption. Ici, un exposé succinct de ses prémisses rendra la suite de sa démonstration plus facile à saisir.

Le jour, par son lever et son déclin, est l'image de notre vie mortelle.

La semaine, composée de sept jours, n'est que le double reflet symbolique et prophétique à la fois, et de la première semaine de la création terminée par le sabbat ou le repos; et du sabbat bien plus sacré encore de la rédemption du monde.

1. « Hæc dicit qui tenet septem stellas in dexterâ suâ, qui ambulat in medio septem candelabrorum aureorum. » (*Apocalypsis*, I, 16; II, 1; III, 1.)

2. Tom. I, p. 65.

Après la semaine, le mois, avec ses quatre périodes chacune de sept jours, représentait encore le grand cycle de la Rédemption, qui devait s'accomplir au quatrième jour de la semaine millénaire du monde (*Psaume LXXXIX*, 4) par la nativité d'un soleil messianique de justice, dont l'apparition du soleil astral, au quatrième jour de la création (*Genèse*, I, 16), avait été l'annonce prophétique et la préfiguration.

Puis venait l'année, composée de douze mois correspondant aux douze signes du zodiaque, qui rappelait des espérances et des souvenirs analogues, quoique sous des formes et des symboles différents, selon la diversité des peuples. Toute l'antiquité s'accordait néanmoins à diviser l'orbite du soleil en 360 degrés : or, ce nombre multiplié par celui des 12 signes du zodiaque donne 4320, juste le nombre de la grande période divine.

La semaine d'années, composée de sept ans, était un symbole frappant encore. D'après l'ordre de Dieu lui-même (*Exode*, XXIII, 11 ; *Lévitique*, XXV, 4), l'année septenaire chez les Juifs était une année de sabbat et de repos pour la terre, une année de miséricorde et d'affranchissement pour les hommes.

Mais un jubilé plus important, et par ses résultats, et par le sens qu'il contenait, revenait chez les Juifs après sept fois sept ans. Tous les esclaves obtenaient alors leur liberté, sans égard au temps pendant lequel ils avaient servi, et toutes les propriétés retournaient à leurs anciens maîtres. C'était l'image du grand jubilé de la Rédemption, où le genre humain tout entier devait être délivré de la servitude du péché originel et réintégré dans la possession de la grâce divine. Le cycle jubilaire de quarante-neuf ans donné par Dieu à Moïse (*Lévitique*, XXV, 8-16) renferme donc, avec le mystère de la venue du Messie, la racine

de tous les systèmes chronologiques de l'antiquité ; et comme ce que Dieu avait révélé de ce mystère aux anciens patriarches a été conservé plus ou moins fidèlement par les peuples primitifs, on peut retrouver encore aujourd'hui, dans leurs traditions et leurs calculs, l'âge véritable du monde et la période sacrée de la Rédemption.

Les divers systèmes chronologiques des anciens se rattachent tous en effet à trois grandes manières de compter le temps : soit en années solaires de 365 jours ¹, soit en années lunaires de 354 jours ², soit en années cycliques ou sacerdotales de 273 jours, correspondant à la durée de la formation de l'homme au sein de sa mère ¹. Et le petit nombre de chronologies qui semblent, au premier coup d'œil, différer de celles-ci, n'en sont que des dérivés, dont un observateur attentif saisira les analogies et ramènera les radicaux à des calculs similaires, pour aboutir toujours à la même période divine de 4320 années.

Prenons-en l'Inde pour exemple :

L'Inde est le berceau du genre humain, dont les migrations diverses ont eu pour point de départ les plateaux asiatiques où s'arrêta l'arche de Noé à la fin du déluge (*Genèse*, VIII, 4) ; les Indiens sont donc aborigènes, descendant directement de Sem, l'aîné des fils de Noé et le patriarche en chef de la famille humaine (car Sem n'a point encouru, comme Cham, la malédiction paternelle, ni mérité de perdre son droit de primogéniture au profit de Japhet ; *Genèse*, IX, 26). A ce titre, les traditions originaires de l'Inde proprement dite sont, malgré les altérations considérables que l'imagination déréglée des Semites leur a

1. Tom. I, p. 88.

fait subir, les plus complètes et les plus respectables de l'antiquité, à part les livres saints dictés par Dieu même à Moïse. C'est dans les écrits théogoniques des brahmanes, à travers les monstrueuses divagations de leurs mythologues, que l'exégèse chrétienne ressaisit presque intégralement aujourd'hui le fil de la tradition adamique et patriarcale de Sem, dont toutes les autres mythologies, y compris celle de Cham conservée en Afrique par les Égyptiens, et celle de Japhet importée en Europe par les Scandinaves, ne sont que des reflets plus ou moins obscurcis. Il serait étranger à notre sujet de nous étendre ici sur les analogies frappantes qui abondent entre la Trinité hindoue : Brahmâ, Vichnu, Siva, et la Trinité chrétienne ; entre Adima et Iva, le premier homme et la première femme, et Adam et Ève, nos premiers parents ; entre Satyavrata, sauvé du déluge universel avec les sept Richis par le divin poisson Vichnu, et Noé avec sa famille ; entre les dix Menous, et nos dix Patriarches antédiluviens ; entre Crichna, Dieu incarné pour le salut du monde, et le Christ¹ ; mais nous devons signaler particulièrement, entre les deux chronologies, une similitude saisissante, que le docteur Sepp fait ressortir avec une clarté et une justesse qui fixeront peut-être définitivement la chronologie chrétienne sur ce point.

Si l'on considère les périodes qui composent l'époque antérieure à la Rédemption chez les Indiens, comme les divers facteurs d'un seul et même nombre radical 432, elles donnent toutes le reflet de la sainte période de la Rédemption, composée de 4320 années. Ainsi leur principal système chronologique partage

1. Ce sujet est traité à fond dans mon ouvrage intitulé : *LE CYCLE UNIVERSEL* (3^e édition, en préparation), 2^e part., liv. IV et V, chap. XI, *Le Principe* ; et chap. XII, *Le Médiateur*.

les temps anciens en quatre yug ou âges du monde, nommés : satya, treta, dwapar et kali-yug. Le premier âge comprend 1728 ans, le deuxième 1296, le troisième 864, le quatrième 432 : c'est-à-dire 4 fois, 3 fois, 2 fois et 1 fois 432 ; ou, au total, 10 fois 432 ans, ce qui forme précisément la sainte période de 4320 années. — Il est remarquable encore que la société civile, chez les Indiens, portait dans son organisation primordiale l'empreinte de ces divisions du temps. En effet, elle se composait de quatre castes : les brahmes ou prêtres, les guerriers, les commerçants et les sudra ou agriculteurs. Or, la loi permettait quatre femmes dans la première de ces castes, trois dans la deuxième, deux dans la troisième et une seule dans la quatrième. Ces nombres décroissants indiquaient, dans la pensée des anciens, que le monde empirerait en vieillissant ; et, placés l'un après l'autre, ils donnaient la proportion symbolique suivante : 4. 3. 2. 1., désignant ainsi l'époque où devait paraître le Dieu-Sauveur Cricna, c'est-à-dire l'an 4320 du monde ¹.

Toutes les notions astronomiques, chronologiques et mythologiques de l'Orient, toutes les légendes des nations indo-germaniques qui ont peuplé l'Europe, toutes les traditions et les spéculations des rabbins israélites, aussi bien que toutes les prophéties de l'ancien et du nouveau Testament, roulent donc sur le Rédempteur promis comme sur leur pivot unique ; et toutes concordent à fixer la nativité du Messie divin précisément à l'époque où N.-S. Jésus-Christ naquit à Bethléem : c'est-à-dire à l'an 747 de la fondation de Rome, qui correspond à l'année lunaire de la création 4320, à l'année solaire 4191, à l'année cyclique

1. Tom. II, p. 397.

5625. Par là tombent les faux calculs de Buffon, de Dupuy, de Volney et de tous ceux qui attribuent au monde une ancienneté fabuleuse, qu'aucun monument de l'antiquité profane, aucune découverte de la science moderne, aucune observation sérieuse des phénomènes du ciel et de la terre n'est venu justifier, et qui n'ont dû leur vogue éphémère qu'à l'ignorance de la multitude et à l'audace de leurs auteurs.

« Les saintes Écritures, dit le docteur Sepp, éta-
 « blissent la période prophétique, si bien connue du
 « peuple de Dieu et sacrée pour tous les autres peu-
 « ples, de 4320 années lunaires, formant exactement
 « 4191 années solaires : de sorte que la naissance du
 « Messie tombe dans la dernière année de cette pé-
 « riode. Clément d'Alexandrie compte aussi 5625
 « années cycliques jusqu'à Jésus-Christ. Ce nombre
 « est la clef de toutes les chronologies et de toutes
 « les mythologies de l'antiquité. Il n'y avait dans le
 « monde ancien aucune chronologie qui ne fût une
 « indication de l'époque où devait paraître le Messie.
 « Et les prophéties qui l'annonçaient étaient la base
 « de toutes les mythologies. Aussi, c'est vers ce point
 « de l'histoire que convergent toutes les périodes du
 « temps et toutes les énigmes des nombres. Tous les
 « âges admis par les divers peuples de la terre avaient
 « achevé leur cours à l'époque où est né Jésus-Christ,
 « et c'est là ce qui rendait si vive leur attente. On
 « peut démontrer, non-seulement par la Bible, mais
 « encore par le cours de notre planète, que le monde
 « n'a duré que 4320 ans depuis la création jusqu'à
 « Jésus-Christ, et convaincre ainsi d'erreur Buffon et
 « les autres savants du siècle dernier qui lui ont
 « attribué une durée de dix-huit mille ans ou plus¹. »

1. Tom. II, p. 462.

En voici la preuve astronomique donnée par l'auteur :

« Les astronomes sont d'accord sur ce fait, que
 « l'état présent de notre planète doit avoir commencé
 « dans l'un de ces moments remarquables, sous le
 « rapport astronomique, où son périhélie et son
 « aphélie se sont trouvés sur les points cardinaux du
 « zodiaque. Or, prenons pour point de départ de nos
 « calculs l'époque où nous vivons, et dans cette épo-
 « que le moment où la Terre atteint dans son mouve-
 « ment le point de son périhélie au 281° degré de
 « l'écliptique, 9 jours après le solstice d'hiver, ou au
 « commencement de janvier, et par conséquent à
 « 40 degrés du lieu de ce solstice. Ce lieu, il y a 596
 « ans, coïncidait dans le 270° degré avec le point du
 « solstice d'hiver, d'après cette loi astronomique que
 « le mouvement des solstices et des équinoxes de
 « l'ouest à l'est est de 50 secondes chaque année,
 « tandis que le lieu des périhélies monte en sens
 « contraire chaque année de 11 secondes $\frac{8}{10}$; de sorte
 « que le mouvement des équinoxes et des périhélies
 « ou des aphélies est chaque année d'une minute et
 « d'une seconde $\frac{1}{10}$, ce qui, dans l'espace de 100 ans,
 « opère un rapprochement des apsides et des points
 « équinoxiaux d'un degré 43' et 1". En remontant
 « ainsi de l'époque où nous vivons, on trouve que, pré-
 « cisément 4090 ans avant Jésus-Christ, le périhélie
 « de la Terre coïncidait avec le point de l'équinoxe de
 « printemps, de même que, 58 siècles avant le temps
 « où nous vivons, le périhélie du soleil se trouvait dans
 « le 180° degré à la moitié de l'écliptique, et coïncidait
 « avec l'équinoxe d'automne. Ainsi, 4090 ans avant
 « Jésus-Christ, la Terre se trouvait placée de telle
 « sorte que tous les points de la surface de cette
 « planète étaient tournés également vers le soleil, et

« également éclairés de sa lumière. Cette hypothèse
 « astronomique est confirmée par ce fait remarquable,
 « que presque tous les peuples de l'antiquité, et en
 « particulier les Juifs et les Égyptiens, placent la
 « création de l'homme dans l'équinoxe d'automne,
 « et font commencer avec celle-ci leur année ; et
 « Davis nous apprend que les diverses périodes du
 « système astronomique des Indiens prennent, sans
 « exception, leur point de départ au moment où le
 « soleil quitte le point équinoxial d'automne. Or, ce
 « point, comme nous l'avons dit, tomba à la fin d'oc-
 « tobre vers l'an 4000 avant Jésus-Christ ¹. »

La preuve chronologique n'est pas moins savante :
 « Tous les cycles de l'antiquité nous conduisent à
 « l'ère sacrée de la Rédemption, composée de 5625
 « années cycliques et sacerdotales, ou de 4320 années
 « lunaires, qui, comptées comme années pleines, ou
 « simplement comme années de 354 jours, font de
 « 4191 à 4181 années solaires. La somme des années
 « pendant lesquelles le monde doit attendre le Ré-
 « dempteur est toujours la même ; la différence
 « n'existe que dans la combinaison des âges. Si, au
 « milieu de tous ces systèmes qui se croisent, nous
 « savons tenir le fil conducteur, nous trouvons tou-
 « jours 4320 années lunaires après la création, ou
 « 4320 années cycliques après le déluge, en somme
 « de 4182 à 4192 années solaires depuis le commen-
 « cement du monde jusqu'à la venue du Rédempteur.
 « Les trois périodes s'achèvent en même temps ; et
 « l'aiguille mystérieuse de ce vaste cadran, qu'on la
 « fasse partir de tel ou tel point plus ou moins avancé,
 « suivant la nature des années lunaires, solaires ou

1. Tom. II, p. 462-463.

« cycliques employées, et suivant la manière dont
 « on les combine, indique toujours la même époque
 « comme celle où les temps doivent s'accomplir.

« Lorsque Dieu contracta avec Noé au pied du mont
 « Ararat une nouvelle alliance, il lui promit de ne
 « jamais plus anéantir le genre humain dans sa colère ;
 « mais de nous donner au ciel un signe du pacte
 « qu'il faisait avec nous, et d'envoyer le Rédempteur
 « à la fin de la grande année de Dieu. Or, cette pro-
 « messe, consignée en partie dans les livres de Moïse
 « (*Genèse*, IX, 9-17), fut interprétée bien diversement
 « dans la suite des siècles. Fallait-il entendre par
 « cette année de Dieu 4320 années solaires de 365
 « jours $\frac{1}{4}$, ou 4320 années de 360 jours ? Etaient-ce
 « des années lunaires pleines, de 354 jours $\frac{3}{8}$, ou des
 « années cycliques et sacerdotales de 272 jours ou de
 « 304 jours ? De plus, fallait-il dater la sainte période
 « de la création ou du déluge ? Nous trouvons sur ce
 « point quatorze interprétations différentes dans les
 « systèmes chronologiques des diverses nations de
 « l'antiquité. Les Perses et les Égyptiens, prenant ces
 « 4320 ans de la promesse pour des années solaires,
 « et les faisant commencer avec la création, en placè-
 « rent la fin au terme du troisième Saï-Chodai, 138
 « ans après Jésus-Christ. Les Indiens, les regardant
 « au contraire comme des années de 360 jours, font
 « coïncider leur ère nommée ère de Saca avec l'an 79
 « après Jésus-Christ ; et les Cingalais de l'île de
 « Ceylan prennent l'an 81 après Jésus-Christ comme
 « époque de leur ère de Sonkeh. Mais lorsqu'ils pla-
 « cent la naissance de Salivahana dans l'année 2526
 « après l'ère de Yudhishtira, ils réduisent la sainte
 « période en années lunaires. Il en est de même des
 « Dschâinas, qui comptent leurs 4185 ans comme
 « années de 354 jours. La chronologie de Vicrama-

« ditya, considérant ces années comme années so-
 « laires, les réduit à 360 jours, et prend pour terme
 « de la sainte période l'an 60 avant Jésus-Christ.
 « Quant aux Indiens et aux Chinois, ils comptent les
 « années comme années cycliques ou sacerdotales,
 « et placent dans l'an 4320 de la création l'appari-
 « tion de leur Chrishna ou de leur Saca. Nous retrou-
 « vons ici l'ère du Babylonien Nabonassar, qui com-
 « mence l'an 747 avant Jésus-Christ, ou, en la ratta-
 « chant à la période caniculaire des Égyptiens, l'an
 « du monde 3493. Or, 3493 années solaires sont
 « égales à 4320 années de dix mois synodiques, ou
 « de 304 jours : car 43200 mois synodiques font
 « 3492 ans et près de onze mois synodiques. L'ère
 « de Nabonassar suppose donc aussi la sainte période
 « de 4320 années lunaires à partir de la création.
 « L'ère seldjoucide de Malec-Schah, qui commence
 « l'an 1080 après Jésus-Christ, compte les années à
 « partir du déluge. Et si l'ère de Raja-Boja chez les
 « Indiens commence l'an 1084 après Jésus-Christ,
 « c'est évidemment parce qu'elle considère les 4320
 « années de l'attente comme des années de 354 jours.
 « Cependant l'époque de Prithvi-Raja, qui commence
 « l'an 1192 après Jésus-Christ, finit à peu près en
 « même temps que la sainte période de 4320 ans, à
 « partir du Cali-Yug, ou de l'ère du déluge. Tel est le
 « fil qui nous sert de guide à travers le labyrinthe si
 « compliqué des chronologies de l'antiquité ; tel est
 « le résultat des recherches faites jusqu'ici sur la
 « chronologie primitive des peuples et sur sa signifi-
 « cation prophétique et symbolique à la fois. ¹ »

1. Tom. II, p. 418-420.

VII

Résumons sommairement nos points fondamentaux et concluons, avec le docteur Sepp, que les anciens prêtres, hiérophantes ou mages chaldéens, égyptiens, indiens et perses savaient de science certaine (pour l'avoir appris de leurs ancêtres Sem, Cham et Japhet; qui le tenaient eux-mêmes de Noé, fils de Lamech, contemporain d'Adam)¹; et que les Mages particulièrement (héritiers de la science des Chaldéens, dont l'oracle de Delphes a dit : « *Les seuls Chaldéens et les Hébreux ont obtenu la sagesse* »)² en avaient retenu une notion très-précise; — ils savaient :

I. Que le Messie naîtrait en un temps qui serait marqué au firmament par la conjonction de sept étoiles ou planètes dans le signe prophétique des Poissons³;

II. Qu'une étoile inconnue, visible en même temps au même point du ciel, indiquerait le zénith du lieu de sa naissance⁴;

III. Que ce phénomène céleste, signe de la Rédemption du genre humain, apparaîtrait à la fin d'une période de 4320 années, dont le chiffre, religieusement fixé dans la mémoire des peuples primitifs, devint le paradigme de toutes les chronologies anti-

1. Lamech avait 56 ans quand Adam mourut, en l'an 930 de la création (*Genesis*, V, 3-23).

2. PORPHYRE dans Eusèbe. *Préparation Évangélique*, liv. IX, chap. X.

3. SEPP, tom. I, p. 65; *Apocalypsis*, I, 16; II, 1; III, 1.

4. SEPP, *ibid.*; *Numerorum*, XXIV, 17; *Matthæus*, XXIV, 30; *Apocalypsis*, XXII, 16.

ques et le cycle appelé par toute la terre : « *la grande période* ou *la grande année de Dieu.* »

Quant au sens symbolique et prophétique du signe des Poissons, il est confirmé, chez les païens, par l'incarnation du Dieu Vichnu, deuxième personne de la Trinité hindoue, dans le poisson qui sauva Satyavrata (le Noé des Indiens) du déluge universel ¹. Il est bien remarquable encore que les poissons (dont la puissance prolifique est prodigieuse) semblent, par leur constitution physique, avoir pu survivre au déluge universel ; et c'est pour ce motif, selon les Indiens, que Vichnu avait momentanément pris la forme d'un poisson.

Les Égyptiens adoraient Vénus sous la forme d'un poisson, parce qu'elle s'était cachée dans le corps d'un poisson, pendant la guerre de Typhon contre les Dieux ². Dagon, idole des Philistins, était adoré à Azoth et à Gaza sous la figure d'un monstre demi-homme et demi-poisson. Il en était de même de Oannès, dieu des Chaldéens, adoré à Babylone ; et d'Atergatis ou Dercéto, grande divinité des Syriens, adorée à Ascalon ³.

Dans l'ancien Testament, le démon Asmodée est chassé par le jeune Tobie au moyen d'un poisson ⁴. Jonas, figure prophétique du Christ, renaît après trois jours du corps d'un poisson (comme Jésus renaît de l'abîme le troisième jour de sa sépulture), pour sauver les Ninivites ⁵.

1. VYASA, trad. E. Burnouf. *La Bhâgavata Purana*, liv. VIII, chap. XXIV.

2. « Pisce Venus latuit. » (P. OVIDIUS. *Metamorph.*, lib. V.)

3. BOUILLET. *Dictionnaire universel*, Dagon, Oannès, Atergatis, Dercéto.

4. TOBIÆ, VI, 8, 19 ; VIII, 2-3.

5. JONAS. II, 11.

N.-S. Jésus-Christ a fait sur les poissons plusieurs miracles très-significatifs, notamment : la pêche miraculeuse de saint Pierre (*S. Luc*, V, 6); la multiplication des deux poissons (*S. Mathieu*, XIV, 19); le poisson porteur du prix du tribut (*ibid.*, XVII, 26); le repas des apôtres au bord de la mer de Tibériade (*S. Jean*, XXI, 11-13). La tradition des premiers siècles de l'Église atteste qu'il ne dédaignait pas de s'en appliquer à lui-même le sens parabolique (*S. Mathieu*, XII, 39-41; XVI, 4; *S. Luc*, XI, 29-32). Car le mot grec ἰχθύς (*poisson*) n'est pas seulement un acrostiche composé des lettres initiales des cinq mots : Ἰησοῦς Χριστός Θεοῦ Υἱός Σωτήρ, qui signifient : *Jésus-Christ, Fils de Dieu, Sauveur*; mais il exprime aussi un rapport entre le signe des Poissons et la nativité du Messie : et la preuve, c'est que celui-ci porte en hébreu le même nom dans les écrits du Talmud ¹.

Enfin, dans les catacombes de Rome, au temps des martyrs, les tombes des chrétiens portaient habituellement la figure d'un poisson ou son nom en caractères grecs; et encore aujourd'hui on peut voir dans plusieurs églises catholiques, notamment dans celles du Nord, le signe prophétique des Poissons gravé sur les fonts baptismaux ².

VIII

L'ordre de faits qui nous occupe serait moins étranger aux savants de ce siècle, si la destruction

1. SEPP, tom. I, p. 76.

2. *Ibid.*

des grandes collections manuscrites de Babylone, de Persépolis, de la Chine (sous Chi-hoang-ti), et enfin d'Alexandrie n'avait creusé, entre les historiens sacrés et l'antiquité profane, un abîme qui n'a pu être comblé jusqu'ici ¹. A part les livres de Moïse, aucune certitude historique ne remonte à plus de huit siècles avant notre ère ; l'année de la fondation de Rome même est incertaine. Mais gardez-vous de croire que la vigilance de Dieu se soit endormie, lorsqu'il permit les irréparables désastres dont la science portera toujours le deuil. S'il l'a voulu ainsi : c'est parce que la race adultère de Sem et la race sacrilège de Cham, les deux aînées de la famille humaine, avaient, de prime abord, introduit dans leur théodicée (le nom même de leur capitale : *Babylone*, Babel, ville de confusion, le prouve) l'esprit de promiscuité et d'idolâtrie qui leur était héréditaire ; c'est parce qu'elles avaient sophistiqué le Verbe divin au point d'en neutraliser les principes vivifiants et de le convertir en poison ² ; c'est parce que les traditions cosmogoniques des Babylo-niens, des Égyptiens, des Perses, des Indiens, avec les gloses de leurs théosophes et les préceptes de leurs gymnosophistes, étaient de nature à infecter aussi le rameau de Japhet dans sa fleur, si Dieu n'y eût pourvu en écrasant, pour ainsi dire, dans l'œuf la contagion pestilentielle qui lui aurait inoculé la mort.

L'amour de Jéhovah pour ce nouveau Benjamin, le

1. Nous devons signaler pourtant comme une œuvre éminemment scientifique en ce genre, le remarquable traité de M. E. de Mirville, intitulé : *Des Esprits et de leurs manifestations historiques dans l'antiquité profane et sacrée* (4 vol. in 8°, Paris, 1863). Cet ouvrage, conçu au point de vue d'une nouvelle exégèse philosophique de l'histoire, peut passer, à juste titre, pour le renversement complet de la philosophie et de l'histoire, telles qu'elles ont été généralement comprises et exposées jusqu'ici.

2. « Et post buccellam, introivit in eum Satanas. » (JOANNES, XIII, 27.)

dernier né de sa tendresse, se révèle d'une manière prophétique par le contraste saisissant du nom de la grande métropole Japhétique : *ROME* (*Roma-Amor*)¹, avec les noms de ses deux antagonistes : *BABYLONE* (*Confusio*)², la grande prostituée de tous les âges³, le paradigme toujours subsistant de la promiscuité impie des Chamites mêlés aux Semites⁴; et *JÉRUSALEM* (*Visio pacis*)⁵, la ville incurable dans son aveuglement et dépourvue plus qu'aucune autre de l'intelligence de l'hostie pacifique qui ne l'a visitée un instant que pour lui prédire sa ruine fatidique⁶ et s'y offrir en spectacle à tout l'univers, ignominieusement crucifiée par l'orgueilleuse lignée de Sem⁷. Car, tandis que l'antique nom de Rome : *Roma*⁸, signifiait, pour les païens, « *la Ville forte et invincible* »; l'anagramme de ce même nom renversé : *Amor*⁹, signifie, pour les chrétiens, « *la Ville chérie*, » l'autel mystique où Dieu et l'homme réconciliés s'unissent en esprit et en vérité par le lien eucharistique du pur amour¹⁰.

1. *ROME* : en grec *Ῥώμη*, force; et en latin *Roma*, dont l'anagramme parfaite *Amor* signifie *Amour*; c'est-à-dire : « *L'Amour dans toute sa force*, » ou : « *La force de l'Amour*. »

2. *BABYLONE* : nom chaldaïque, dont la racine *Babel* correspond au mot latin *Confusio* et signifie : « *Dans la Confusion*. »

3. « *Et in fronte ejus nomen scriptum : Mysterium : Babylon magna, mater fornicationum et abominationum terræ.* » (*Apocalypsis*, XVII, 5.)

4. « *Videntes filii Dei filias hominum quòd essent pulchræ, acceperunt sibi uxores ex omnibus quas elegerant.* » (*Genesis*, VI, 2.)

5. *JÉRUSALEM* : en latin *Visio pacis*, c'est-à-dire : « *Vision* » ou : « *Théâtre de la paix*. »

6. *MATTHÆUS*, XXIV, 2; *MARCUS*, XIII, 2; *LUCA*, XIX, 41-44; XXI, 6.

7. *JOANNES*, III, 14-15; VIII, 28; XII, 32-33.

8. En grec : *Ῥώμη*, force.

9. En latin : *Amor*, amour.

10. « *Sed venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in Spiritu et Veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent eum. Spiritus est Deus : et eos, qui adorant eum, in Spiritu et Veritate oportet adorare.* » (*JOANNES*, IV, 23-24.)

L'ouvrage du docteur Sepp est le pont le plus savamment construit qui ait été jusqu'à ce jour jeté, de la main d'un laïque illuminé par la foi, sur l'abîme profond qui sépare la raison pure des mystères de la révélation. Quiconque le lira sans prévention, avec le seul désir de s'instruire, sera surpris des clartés éblouissantes qu'il y découvrira. Et le chrétien déjà ferme dans sa croyance y puisera de nouvelles forces, en reconnaissant avec bonheur que les deux tronçons de la chaîne historique des temps, si malheureusement rompue depuis dix-huit siècles, au point d'intersection du grand miracle de la Rédemption avec les mythologies de l'antiquité profane, ont enfin retrouvé leur anneau concentrique : anneau terni en maints endroits, pour des yeux inexpérimentés ou malveillants, par la rouille du paganisme ; mais toujours saisissable, toujours vivant, pour les vrais sages de tous les âges, dans le Rédempteur promis à la terre par la bouche de Jéhovah même à la suite du péché originel¹, impatientement attendu depuis lors par tous les peuples, et finalement venu, au temps prédit, en la personne de N.-S. Jésus-Christ.

1. « *Ipsa (semen mulieris) conteret caput tuum (caput serpentis).* » (*Genesis*, III, 15.)

COROLLAIRE.

PHILOSOPHIE DE L'HOLOCAUSTE PERPÉTUEL.

• Verè Dominus est in loco
• isto, et ego nesciebam. •
(*Genesis*, XXVIII, 16.)

COROLLAIRE.

PHILOSOPHIE DE L'HOLOCAUSTE PERPÉTUEL¹.

I

Le mal moral, c'est-à-dire l'infraction réfléchie à l'ordre divin, introduit dans le monde par la faute du premier homme, s'y perpétuant de père en fils, érigé en principe rival du bien, présidant aux mœurs et à la législation des peuples ;

Le mal physique, équation réductive et correctif

1. « Aussi loin que l'histoire peut faire rétrograder nos recherches « dans les temps les plus reculés, nous voyons toutes les nations, « tant civilisées que barbares, malgré la vaste différence qui les « sépare dans toutes leurs opinions religieuses, se réunir dans ce « point et croire à l'avantage du moyen d'apaiser leurs dieux offensés par des sacrifices, c'est-à-dire par la substitution des souffrances des autres hommes et des animaux... Nous trouvons cette « doctrine plantée dans l'esprit des sauvages les plus éloignés « qu'on découvre de nos jours, et qui n'ont ni rois ni prêtres. Elle « doit donc dériver d'un instinct naturel ou d'une révélation sur-naturelle ; et l'une ou l'autre sont également des opérations de la « puissance divine. » (JENNYNGS, dans J. de Maistre. *Les Soirées de Saint-Petersbourg*, IX^e entretien.)

indispensable du mal moral, revêtant la forme matérielle de la souffrance et de la mort ¹ ;

La souffrance et la mort, seules capables de purifier l'homme de ses souillures morales ; de cautériser dans sa chair l'aiguillon du mal sans y anéantir la racine du bien ; de satisfaire pour lui aux lois de l'éternelle justice ; et de lui inculquer cette forte science du mal, faute de laquelle Adam, dépourvu de toute initiative morale, n'eût jamais apprécié son bonheur à son véritable prix, et fût resté devant Dieu, comme la brute, un être éternellement passif et incomplet ;

Et enfin l'égoïsme humain, dans son ignorance brutale, prêt à tout sacrifier, hormis lui-même, au Dieu dont il se fait une grossière image ; détestant son destin sans détester ses vices ; s'y complaisant au contraire et s'ingéniant à découvrir quelque artifice pour adoucir ou, du moins, pour suspendre le châtiement redouté ; et, dans sa dégradation hideuse, croyant que Dieu attend de lui un holocauste expiatoire, mais n'ayant pas la vertu de lui immoler les affections criminelles de son propre cœur, cherchant son salut dans l'homicide de l'innocent par la main du coupable, du faible par la main du fort : comme si la personnalité de la victime importait peu à l'éternelle Justice, et comme si le sacrificateur espérait, grâce à

1. « Saint Thomas expose (*Somme Théologique*, 1^{re} part., quest. « XLIX, art. 2) : que Dieu est l'auteur du mal physique qui punit, « mais non du mal moral qui souille ; » à quoi le comte J. de Maistre ajoute (*Soirées de Saint-Petersbourg*, 1^{er} entretien) : « que non-seulement Dieu ne saurait être, dans aucun sens, l'auteur du mal moral « ou du péché ; mais que l'on ne comprend même pas qu'il puisse « être originairement l'auteur du mal physique, qui n'existerait pas, « si la créature intelligente ne l'avait rendu nécessaire en abusant « de sa liberté. »

d'odieuses substitutions, obtenir l'impunité pour lui et donner le change à Dieu :

Tel est le spectacle navrant que présente l'humanité déchue à la suite du péché originel; telle est sa manière d'interpréter la rédemption promise à la postérité d'Ève¹; tel est le mobile des pratiques infâmes qu'engendre partout la théorie, salutaire au fond, de l'holocauste perpétuel.

II

Partout, dès l'origine, la terre, démoralisée par la faute originelle, cherche instinctivement sa réhabilitation dans la théorie de l'imputation du mérite des sacrifices au profit du sacrificateur. Sachant confusément, par la tradition des ancêtres, qu'un fils d'Ève, un mystique agneau, est la victime prédestinée, d'ordre divin², à payer la rançon de l'humanité, à anéantir l'empire de la mort et à laver dans son sang tous les crimes, elle prélude à ce sacrifice, dont l'époque précise lui échappe et dont elle attend impatiemment l'effet, par d'horribles immolations; et elle offre au Dieu qui l'épouvante des animaux, des enfants, des hommes, tout ce qu'elle a de plus précieux, hormis ce qu'il faudrait, hormis ce qu'elle est d'elle-même radicalement incapable d'offrir.

Ainsi, aux premiers âges du monde, l'homme antique, tremblant sous les coups du destin, pénétré du

1. « Ipsa (*semen mulieris*) conteret caput tuum (*caput serpentis*), et tu insidiaberis calcaneo ejus. » (*Genesis*, III, 15.)

2. *Genesis*, III, 15 (loc. cit.).

sentiment de son indignité et désireux d'en amortir le désastre, croit qu'il lui sera avantageux d'offrir des sacrifices propitiatoires. Quelle victime sera la plus agréable au Dieu qu'il veut fléchir? L'homme évidemment : car plus l'offrande aura de prix, et plus elle sera méritoire. Partant de ce principe (vrai au fond), le législateur, roi, prêtre ou chef d'un peuple ou d'une tribu, va donc s'immoler pour le salut public, lui et les siens : car qu'a-t-il sous la main de plus précieux? Il n'en a garde. Il institue un sacrificateur en titre, part pour la guerre ou fait la chasse à ses voisins, ramène des captifs et les égorge cérémonieusement devant son idole. D'autres, plus féroces encore, sacrifient leurs serviteurs, leurs femmes, des enfants étrangers, et même les leurs propres (pour s'exempter du soin de les nourrir). La terre est un autel où le sang fume de toutes parts en l'honneur de la Divinité. Mais qu'il est loin de la pensée du sacrificateur de s'immoler lui-même : lui qui ne songe qu'à racheter à tout prix sa vie animale, ce centre égoïste de toutes ses craintes et de toutes ses affections !

Le culte se dégrossit avec le temps et prend peu à peu, chez les peuples les plus raffinés, une teinte moins sombre. A leur tête marchent les Hébreux, instruits par Moïse des grandes lois de la révélation, et appelés à tenir le premier rang pour accomplir sur la terre le dessein de Dieu. Ce peuple comprend enfin qu'une victime qui tombe à contre-cœur sous le couteau sacré, en blasphémant le Dieu à qui on l'offre en holocauste, répond mal à l'idéal du sacrifice parfait, dont toute la valeur s'efface au contraire, s'il est forcé. Ici s'ouvre et se déroule, pendant vingt siècles (de la vocation d'Abraham à Jésus-Christ) une merveilleuse épopée. — Jéhovah demande à Israël, en signe de sa dépendance librement acceptée, le sacrifice d'une par-

celle de sa chair ¹ : Israël obéit ², et le Dieu accepte cette oblation provisoire de la partie pour le tout ; mais ce n'est pas assez. — Israël, rempli d'une généreuse ardeur en la personne de son chef (Abraham), consent à immoler ce qu'il a de plus cher après lui-même, le premier-né de ses fils ³ : Jéhovah détourne ce sacrifice ⁴, qu'il n'a provoqué que pour faire éclater aux yeux des nations la fidélité de son serviteur Abraham, et qui ne saurait d'ailleurs suppléer à l'immolation parfaite qu'il attend ; mais il se montre touché de l'intention vraiment méritoire qui l'a inspiré ⁵. — Israël arme son bras pour accomplir sa mission providentielle, faire régner partout le nom du Dieu vivant et purger la terre des impies qui la souillent ; il entasse victimes sur victimes ; des peuplades entières avec toutes leurs richesses, des idolâtres étrangers, des Juifs, des lévites même prévaricateurs à la loi tombent pêle-mêle avec les animaux sous le fer sacré : Jéhovah sanctionne, il ordonne même ces explosions d'un zèle terrible ⁶ ; mais ce n'est toujours là qu'une préparation à un ordre infiniment supérieur, et non point encore ce qu'il lui faut. Qu'a-t-il à faire de ces dépouilles opimes, de la graisse des victimes, du sang des veaux, des brebis et des boucs ⁷ ? L'agneau pascal du rite israélite lui-même, cette innocente hostie de l'ancienne loi, qui se laisse égorger sans ouvrir la

1. La Circoncision (*Genesis*, XVII, 10-14).

2. *Ibid.*, XVII, 23-27.

3. *Ibid.*, XXII, 9-10.

4. *Ibid.*, XXII, 11-13 ; *Erodî*, XIII, 12-13 ; XXXIV, 19-20.

5. *Genesis*, XXII, 15-18.

6. Nous traiterons à fond plus loin (§ IV et suiv. de ce Corollaire) la question si intéressante de l'insensibilité et même de la cruauté apparentes de Jéhovah.

7. *ISAÏE*, I, 11.

bouche, est-il autre chose qu'une figure prophétique qui doit enfin faire place à la réalité¹? Jéhovah cesse de dissimuler son dégoût pour les sanglantes hécatombes que ne vivifie plus la foi robuste qui les avait primitivement idéalisées². Le sacrificateur jéhoviste, dépouillé de son antique auréole, trafiquant du sacerdoce comme les idolâtres, n'est plus devant lui qu'un vil boucher. L'heure vient où le Saint des Saints en personne sortira de son sanctuaire. La Justice incarnée va visiter la terre³. Un pas encore : et le paradigme du sacrifice parfait, de l'holocauste sans tache, promis et attendu universellement depuis quarante siècles, s'accomplira, non pas tel que se l'imagine à tort la grossièreté païenne ou le fanatisme judaïque, mais tel qu'il fut originellement prédit⁴; et alors, seule-

1. ISAÏE, LIII, 7.

2. Ibid., I, 11-14; JEREMIE, VI, 20; AMOS, V, 21-22; *Psalmorum*, XLIX, 9-13. — Pascal dit excellemment que Dieu regarde l'intention du sacrificateur et non le sacrifice même, auquel il ne saurait trouver aucun plaisir et dont il est évident qu'il n'a aucun besoin : « Ainsi, quand il est dit dans l'Écriture : Dieu a reçu l'odeur de vos parfums et vous donnera en récompense une terre grasse; cela veut dire : La même intention qu'aurait un homme qui, agréant vos parfums, vous donnerait en récompense une terre grasse, Dieu aura cette même intention pour vous; parce que vous avez eu pour lui la même intention qu'un homme a pour celui à qui il offre des parfums. » (*Pensées*, art. VIII, § 14.)

3. « Rorate cœli desuper, et nubes pluant justum; aperiatur terra, et germinet salvatorem; et justitia oriatur simul; ego Dominus creavi eum. » (ISAÏE, XLV, 80.)

4. Il suffit de paraphraser les paroles de l'anathème fulminé au commencement du monde contre le Tentateur, pour reconnaître que le Rédempteur promis n'aurait, au premier coup d'œil, rien qui le distinguât extérieurement du commun des mortels. En effet, Dieu dit au serpent : « Quia fecisti hoc... inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius; ipsa (semen) conteret caput tuum, ET TU INSIDIABERIS CALCANEO EJUS (*Genesis*, III, 15); » — Traduisez : « Une génération issue d'Ève te brisera la

ment alors, les yeux de l'homme se dessilleront, et toute créature intelligente saura quelle est l'hostie vraiment propitiatoire, vraiment pacifique, qu'à l'instar de son divin Législateur, elle peut, elle doit désormais offrir à Dieu.

III

La loi naturelle, aussi vieille que le monde, et souche commune de toutes les religions du globe sans exception, vraies ou fausses, anté ou postdiluviennes, était fondée sur la théorie profondément incrustée dans la mémoire des peuples (depuis la révélation qui en avait été faite à Adam et Ève et transmise par eux à leurs enfants), de la nécessité et de l'efficacité de l'holocauste, pour amortir l'influence délétère sur l'homme du péché originel. Cette théorie, rapidement oblitérée et grossièrement mise en pratique, consista bientôt dans la substitution, non pas seulement de fruits, ni même d'animaux, mais d'un homme, d'une tribu, d'une nation à un autre homme, une autre tribu, une autre nation, dont l'immolation de cette hostie, vouée au Dieu selon les rites, payait la rançon ; et plus les victimes étaient nombreuses et choisies, plus l'offrande plaisait au Dieu dont elle

« tête (détruira totalement ton empire) ; et toi, tu l'attaqueras dans
 « la partie inférieure de son être ; littéralement : tu la mordras au
 « talon (c'est-à-dire : tu lui feras souffrir LA PREMIÈRE MORT, comme si
 « l'homme divin, ton vainqueur, n'était qu'un simple mortel, voué
 « par le péché à ton empire). »

désarmait le courroux¹. C'est ainsi que les sacrifices humains se multiplient à l'origine de toutes les sociétés religieuses : chez les Assyriens, les Égyptiens, les anciens Perses; chez les Indiens, les Chinois, les Aztèques; chez les Phéniciens, les Pélasges, les Scythes, les Germains; chez les Chananéens, chez les Juifs primitifs mêmes²; chez les Chrétiens (en la personne du Rédempteur immolé pour le salut de tous); et, de nos jours encore, dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale et de l'Océanie, au royaume de Dahomey et parmi toutes les hordes fétichistes. Tant est indissoluble l'idée traditionnelle du sacrifice d'avec celle de la religion !

La religion mosaïque, héritière privilégiée et continuatrice de la loi naturelle, tout en retenant la doctrine salutaire de l'imputation du mérite des

1. Le dédain de Jéhovah pour l'oblation mesquine des fruits de la terre éclate comme un coup de foudre dès les premières pages de la Genèse, par la préférence donnée aux sacrifices sanglants d'Abel sur les offrandes inoffensives de son frère Caïn : préférence qui excita d'une manière si terrible la jalousie de ce dernier (*Genesis*, IV, 3-5). — « Eh quoi, se dit-il sans doute, Dieu regarde les « agneaux égorgés par Abel d'un œil plus propice que les prémices « de mon champ ! Qu'il prenne donc le sang d'Abel : ce sera meilleur pour lui que le sang d'un agneau. » Saint Paul, quatre mille ans plus tard, partant du même principe (mais dans un esprit tout autre), met le sang de Jésus, offert à son tour en holocauste, bien au-dessus de celui d'Abel (*Ad Hebræos*, XII, 24). — Peut-être, si l'on en juge d'après les préoccupations égoïstes de Caïn au sujet de son crime (*Genesis*, IV, 13-14), peut-être le premier homicide commis sur la terre fut-il adéquat à la première erreur religieuse soufflée à l'homme par l'enfer (après celle du péché originel) : erreur qui devait en entraîner tant d'autres si cruelles ! Caïn n'avait pas considéré ce que Dieu lui avait pourtant bien explicitement dit (*Ibid.*, 6-7) : « qu'en tout état de cause, l'intention est au-dessus de l'acte; « et que l'holocauste le plus agréable que l'homme déchu puisse lui « offrir est celui de sa concupiscence et de ses penchants vicieux. »

2. Nous le verrons ci-après (§ V).

sacrifices, en diminue l'horreur et leur donne une forme moins révoltante pour la sensibilité physique de l'homme, quoique toujours appropriée à l'immuable décret de Jéhovah sur lui¹. Puisque l'esprit humain se cabrait de toutes ses forces contre l'immolation personnelle, la seule vraiment indispensable; puisque sa folle terreur de la mort le jetait hors de lui et l'empêchait de considérer froidement l'inutilité de ses efforts pour la fuir; puisque enfin l'holocauste spontané de soi-même (supposé qu'il en eût été capable), à moins d'être vivifié par son identification intentionnelle avec l'holocauste sans tache du Rédempteur (dont il n'avait encore aucune idée claire), eût été inefficace : il était bon que Jéhovah compatît à sa faiblesse et transigeât en quelque sorte avec lui, afin de le retirer de la fausse voie où il s'enfonçait de plus en plus, de calmer temporairement ses alarmes, de donner à ses pensées une tournure plus saine, et de l'élever, par une innocente fiction, à l'idéal d'un sacrifice toujours sanglant, mais moins impur. Ce fut dans cet esprit qu'il se révéla à Abraham et posa, d'accord avec ce saint patriarche dont la fidélité exemplaire avait trouvé grâce devant lui, les bases de la législation que Moïse, quatre siècles plus tard, quand les descendants d'Abraham furent devenus un grand peuple, confirma solennellement en son nom. L'immolation de l'homme (à commencer par celle d'Isaac, formellement prescrite par Dieu et librement consentie par Abraham) serait désormais suspendue, comme ayant atteint son but providentiel en la personne d'Isaac, autant que l'homme en était capable, dans la corruption générale qui l'infectait; elle

1. « Morte morieris. » (*Genesis*, II, 17.)

serait remplacée par la simple manducation de l'agneau pascal, jusqu'à la mort du Rédempteur. Pendant toute cette période, les serviteurs orthodoxes de Jéhovah se distingueraient des idolâtres et suppléeraient à l'immolation directe, qui n'était plus exigée d'eux, par la circoncision, c'est-à-dire par l'oblation d'une parcelle de leur chair, dont le Dieu promettait de se contenter au lieu et place du tout qu'on lui doit. Telles furent les conditions de la nouvelle alliance ou du nouveau pacte proposé par Jéhovah et accepté par les Israélites. L'immolation et la manducation de l'agneau pascal devinrent dès lors, pour tout l'univers, le paradigme du sacrifice jéhoviste, auquel se rallia, en l'imitant de loin ou de près, chacun selon son génie, la partie la moins malsaine des peuples issus de la lignée de Sem et de Japhet (celle de Cham restant toujours en arrière), les Arabes, les Médo-Perses, les Grecs, les Romains, dont les prêtres substituèrent peu à peu aux sacrifices humains, qui ensanglantaient naguère leurs autels, l'holocauste inoffensif des animaux destinés à l'alimentation de l'homme et voués, par l'infériorité de leur nature, à la destruction.

Le mosaïsme et l'agneau pascal n'étaient pourtant qu'une forme transitoire, une figure prophétique de l'hostie parfaite promise au genre humain dès la faute originelle, et qui ne pouvait se consommer qu'au temps et en la personne du Rédempteur. Ils portaient en eux le caractère visible de leur insuffisance et le signe de leur prochaine caducité¹. Qu'était-ce au fond, sinon une concession arrachée par l'importunité de

1. Moïse lui-même le déclare formellement aux Israélites (*Deuteronomii*, XVIII, 13-19).

l'homme à la condescendance de Jéhovah, afin qu'il daignât prendre en pitié son effroi et qu'il consentit à voiler à ses yeux l'horreur du sacrifice sanglant : comme si, grâce à un subterfuge puéril et à l'abolition d'une forme odieuse du trépas, l'homme eût remporté sur son destin une victoire finale, et acquis le droit de se croire moins assujetti qu'il ne l'était auparavant à payer de sa personne l'inéluctable tribut qu'il doit à la mort!

Jamais le décret de Jéhovah sur l'homme¹ n'a changé, et jamais il ne changera. Sous la loi naturelle², comme sous la loi mosaïque³, comme sous la loi chrétienne⁴, Dieu n'a pas cessé, il ne cessera pas un seul instant de redemander à la créature déchue son sang et sa vie, et de lui arracher de vive force le bien qu'elle s'obstine, au prix de mille tourments, à ne pas lui rendre de son plein gré. Que l'homme moderne, plus sage que l'homme antique et plus heureux que lui, illuminé qu'il est directement par l'immolation du Rédempteur, considère donc, une fois pour toutes, que jamais Jéhovah n'a eu l'intention de lever l'arrêt de la mort temporelle qui pèse sur lui, ni de le tenir quitte de sa dette à vil prix. Arrière toute substitution mesquine, toute figure trompeuse! Que la dernière illusion s'évanouisse; que

1. « Morte morieris... et in pulverem reverteris. » (*Genesis*, II, 17; III, 19.)

2. La loi naturelle a été en vigueur depuis la chute d'Adam et d'Ève jusqu'à l'oblation d'Isaac par son père Abraham (*Genesis*, XXII, 10).

3. La loi mosaïque a régné, en principe, depuis l'immolation du bélier substitué à Isaac (*Genesis*, XXII, 13) jusqu'à la crucifixion du Rédempteur.

4. La loi chrétienne a régné et régnera depuis la résurrection du Christ jusqu'au jugement dernier et à la transfiguration universelle (*Apocalypsis*, XXI, 1-5).

la dernière ombre cède la place au jour; et que la race d'Adam, rendue à la dignité d'elle-même, au lieu de fermer les yeux en frissonnant devant le spectre qui l'épouvante, contemple sans pâlir la vérité qu'elle ne peut fuir.

« Qu'est-ce que la vérité, » demandait Pilate à Jésus-Christ¹?

La vérité, la voici :

C'est l'humanité, en la personne du Christ², bafouée, conspuée, souffletée, battue de verges, couronnée d'épines; c'est l'effusion du sang jusqu'à la dernière goutte; c'est l'agonie et la mort;

C'est la religion catholique, apostolique et romaine, la seule qui ait retenu et consacré jusqu'à nous, en principe et en fait, dans toute sa pureté originelle et sans y introduire aucune sophistication frauduleuse, la théorie de l'holocauste perpétuel;

Mais c'est aussi la résurrection et la vie; c'est le triomphe de l'esprit sur la chair; c'est la paix de Jéhovah avec l'homme; c'est le bonheur et l'immortalité.

IV

Il faut en finir, dans l'intérêt bien compris de l'ordre, avec ces ménagements timides, ces réticences maladroites, ces subterfuges boiteux à l'aide desquels, par crainte de scandaliser les faibles, les esprits les plus fermes s'accordent à pallier la vérité. Pour-

1. JOANNES, XVIII, 38.

2. « Ecce homo! » (*Ibid.*, XIX, 5.)

quoi ne pas là montrer toute nue? Les faits ne parlent-ils pas d'eux-mêmes; et peut-on se flatter de donner le change à l'opinion et de la tenir éternellement à la lisière, en la saturant de pitoyables fadaïses sur l'abomination des sacrifices sanglants, sur la grossièreté du culte primitif, sur l'intolérance de l'ancien sacerdoce, sur le fléau de la superstition, sur l'horreur des dissensions religieuses, etc? A quoi veut-on aboutir avec ces lamentations hypocrites? Sommes-nous autrement faits que nos ancêtres, et avons-nous d'autres devoirs qu'eux? L'axe du critérium théologique s'est-il déplacé? La terre, après six mille ans d'expérience pratique, a-t-elle acquis le droit de conclure qu'elle avait fait fausse route jusqu'ici et qu'il n'existe point de véritable religion? Le christianisme ne tient plus qu'à un fil que l'homme, si Dieu n'y met la main, aura bientôt brisé. En sera-t-il plus heureux? L'indifférence en matière de foi, une ignorance profonde des mystères de l'être, l'impunité promise aux impies, et finalement l'oubli ou la méconnaissance totale des lois providentielles, sont-elles des vertus dont nous ayons à nous glorifier? La science officielle tourne toutes les facultés de l'homme à conserver, à protéger sa vie; les jouissances matérielles suffisent à ses désirs et, le front courbé vers la terre, elle désespère des cieux. « L'État, dit-elle, « doit être athée pour faire le bonheur des peuples. « Plus de religion, plus de foi dont l'effervescence « pourrait engendrer la persécution! Que chacun « agisse à sa guise, dans la mesure de ses forces; et « que Dieu, s'il existe, pourvoie à ce qui le touche « comme il l'entendra! » Voilà le dernier mot de la sagesse banale, selon le monde. Que n'abolit-elle aussi les discordes civiles, les insurrections de prolétaires, les crimes individuels, la tyrannie des forts,

la guerre, la peste, la famine, les maladies et tout le cortège des fléaux qui troublent sa sérénité?

La critique rationaliste, cent fois déjà repoussée et cent fois revenue à la charge, s'est mise à l'œuvre de-rechef et, avec une ténacité digne d'une bonne cause, elle a porté la hache, non plus sur le christianisme (la polémique sur ce sujet est épuisée)¹, mais sur les origines du mosaïsme; et elle y a fait une brèche que l'apologétique spiritualiste, tout aguerrie qu'elle soit, n'a, que je sache, pas encore réparée.

Il s'agit de déterminer jusqu'à quel point le Dieu des Juifs, qui est aussi le Dieu des Chrétiens, JÉHOVAH, aurait toléré ou même prescrit des sacrifices sanglants, non pas seulement d'animaux, mais de victimes humaines; et, si le fait est dûment établi (la critique en apporte ses preuves et défie l'apologie d'y répondre), d'en trouver la justification.

Pour bien préciser la question et mettre l'attaque des adversaires du christianisme dans tout son jour, je dois donner d'abord la parole à l'un des plus doctes, à M. Frédéric Daumer, traduit de l'allemand par M. Ewerbeck²:

1. La science rationaliste moderne, tout en persistant à nier la divinité du Christ et l'inspiration des Apôtres, ne conteste plus du moins leur existence et renonce à n'y vouloir voir qu'une réminiscence du culte de Mithra ou de l'adoration du soleil entouré des douze signes du zodiaque. Jésus-Christ est définitivement tenu pour un philosophe *sui generis*, un moraliste hors ligne, dont l'enthousiasme de ses disciples immédiats a de beaucoup surfait la personnalité et les actes; mais de qui il reste pourtant, quand on l'a fait passer au creuset d'une analyse savante, quelque chose de coquet et de distingué (Voir le Jésus de M. Renan).

2. L'écrit de M. Frédéric Daumer est intitulé: *Secrets de l'anti-quité chrétienne*. Il fait partie d'une collection de différents auteurs allemands, traduite et publiée par M. Ewerbeck, en un volume intitulé: *Qu'est-ce que la Bible?* Paris, 1850.

« Le vieux Kronos-Moloch ¹ des Phéniciens et des
 « Hébreux, avec ses sacrifices d'enfants vivants, était
 « aussi ² un *spiritus*, un *pneuma*, un *esprit*, combattu
 « pendant longtemps par le paganisme hellénique,
 « mais à la fin redevenu victorieux et le maître du
 « monde. Les Hellènes, dans l'antiquité la plus recu-
 « lée, avaient, eux aussi, obéi à Kronos-Moloch,
 « mais plus tard ils abrogeaient les atrocités sacer-
 « dotales et se créaient un monde aussi beau que vrai
 « des divinités de tout rang, dans lesquelles ils repré-
 « sentaient les idées justes et bonnes du *naturel* et de
 « l'*humain*. Ce peuple y réussit tellement, à l'aide de
 « son génie artistique et généreux, que l'humanité
 « s'éleva dans lui à une plus grande hauteur que
 « jamais auparavant et après. Ce règne paisible et
 « doux du principe naturel éprouva, au commence-
 « ment de notre ère, un choc inattendu par une secte
 « palestinienne qui n'est devenue que trop connue
 « dans la suite. Cette secte (on ne saurait l'appeler
 « autrement) haïssait à mort la nature et la civilisa-
 « tion ; c'était comme si tous les mauvais démons,
 « si actifs, si agiles, allaient se déchaîner sur le genre
 « humain. Moloch finit en effet par reprendre les
 « rênes du gouvernement. Après le culte hellénique,
 « si noble et si serein, nous voyons arriver un culte
 « avec des ermites, des martyrs de la colonne, des
 « moines, des prêtres, des ascétiques qui détestent la
 « nature, qui fuient la société des hommes, qui se
 « mortifient eux-mêmes, qui jettent l'étincelle de la
 « discorde dans tous et chacun, des fanatiques qui
 « prêchent la mort et l'assassinat de soi-même (assas-

1. M. Daumer se propose de démontrer l'identité de Jéhovah avec ce Kronos-Moloch ; et il y réussit sans peine : car c'est la vérité.

2. Comme Jéhovah et comme le Christ même.

« sinat raffiné et spiritualisé, bien entendu). Avec ce
 « nouveau service divin arrivent les pénitences sans
 « nombre et sans nom, les mortifications psychiques
 « et physiques, les inquisitions de la foi orthodoxe,
 « les échafauds, les bûchers, les Saint-Barthélemi,
 « les procès de sorcellerie, les massacres des Juifs...
 « L'époque chrétienne est plus atroce que toutes les
 « précédentes du genre humain à la fois...¹ »

« Pour en disculper le christianisme, on nous
 « objectera peut-être que si la mort du Christ est
 « une immolation de la chair humaine en général,
 « elle en est la dernière et coupe court, une fois pour
 « toutes, aux autres immolations : ce qui semble
 « résulter principalement de l'épître (de Paul) aux
 « Hébreux. Mais cela ne suffit pas pour réfuter victo-
 « rieusement l'accusation, car il y subsiste toujours
 « l'idée fondamentale d'un sacrifice humain sous la
 « forme de Jésus-Christ, idée vraiment cannibale.
 « Remarquez en outre qu'à l'époque de l'origine de
 « notre ère, les Israélites avaient l'habitude de faire
 « des sacrifices d'animaux, ce que le christianisme
 « déclara entièrement insuffisant, en appuyant forte-
 « ment sur le grand sacrifice humain ; cela prouve un
 « retour vers l'ancien barbarisme religieux, sur lequel
 « déjà, depuis longtemps, avaient prévalu les sacri-
 « fices d'animaux. La lettre apostolique aux Hébreux
 « s'est enivrée de sang, pour ainsi dire ; elle ne dis-
 « cute d'un bout à l'autre que la question du sacri-
 « fice sanglant ; elle dit que le sang d'un animal ne
 « suffit pas pour mitiger la fureur de Dieu, qu'il faut
 « pour cela le sang précieux d'un homme. Voilà enfin,
 « ce me semble, un mot dont on doit prendre acte ;

1. Pag. 55-56.

« les sacrificateurs druides, carthaginois, mexicains
 « et sandwichiens n'ont jamais parlé autrement....
 « Le Nouveau-Testament combat donc les sacrifices
 « d'animaux, des Juifs, mais nullement par philan-
 « thropie; il les méprise comme mesquins; ce qu'il
 « lui faut, c'est du sang humain, surtout le sang d'un
 « Homme-Dieu... Qu'en faut-il conclure? le voici : le
 « christianisme n'abolit pas le sacrifice en général; il
 « n'abroge que le sacrifice *animal*, en le remplaçant
 « par le sacrifice *humain*, et cela en connexité avec le
 « cannibalisme des anciens molochistes....¹»

S'il en est ainsi du christianisme, c'est évidemment parce qu'il s'est inspiré, en principe, de l'ancien jéhovisme ou molochisme, son aîné. Voici donc l'opinion de M. Daumer sur l'ancien jéhovisme national des Hébreux :

« La religion primitive et patriotique des Hébreux,
 « avec leur législation, était encore, au temps des
 « Rois, le culte de Moloch et du feu, comme chez les
 « Phéniciens, peuple voisin et parlant une langue
 « semblable. Ce culte cannibale, avec des enfants
 « brûlés en l'honneur du Moloch, n'avait point été
 « introduit du dehors; il sévissait depuis longtemps
 « en Israël, jusqu'à la fin où il changea en sacrifices
 « d'animaux les sacrifices humains; surtout, par
 « exemple, à la fête de Passah², jadis une fête solen-
 « nelle où les Sémites³ sacrifiaient des enfants, et
 « plus tard de jeunes moutons. Or, parmi les Hébreux,
 « il y avait une secte qui ne cessa de perpétuer les
 « anciennes horreurs cannibales...⁴ »

1. Pag. 65-67.

2. La Pâque israélite.

3. Les descendants de Sem en général, dont font partie les Hébreux.

4. Pag. 57.

« Les livres de Moïse sont donc un composé de
 « péorisme ¹, de molochisme et de jéhovisme réfor-
 « mé, comme les livres de l'Évangile... Les réviseurs
 « des anciens codes ² n'ont pas effacé les noms des
 « grands molochistes Abraham, Moïse, Samuel, David,
 « parce qu'ils les trouvaient trop enracinés dans la
 « mémoire de la nation ; ils n'ont pas osé non plus
 « représenter ces héros comme des cannibales et des
 « impies ; mais quant à Salomon et à ses successeurs,
 « on n'avait plus besoin d'une précaution semblable.
 « Jésus Sirach ³ pouvait donc écrire (XLIV-L) : « Main-
 « tenant disons les louanges des hommes célèbres,
 « les ancêtres de notre nation ; » et il énumère avec
 « beaucoup d'éloquence une série magnifique d'an-
 « ciens Israélites, où l'on voit pêle-mêle les noms des
 « molochistes et des anti-molochistes... ⁴ »

Nous compléterons ces citations par quelques frag-
 ments de M. Ghillany ⁵, traduits et publiés par
 M. Ewerbech dans le même recueil ⁶ :

« Quand le Pentateuque ne se lasse pas de nous
 « raconter les cruautés cannibales que par exemple
 « Moïse fait continuellement exercer contre des peu-
 « plades ennemies, il s'ensuit de là aussi rigoureuse-
 « ment comme d'une simple addition arithmétique,
 « que ce cannibale Moïse ne peut avoir été le fonda-
 « teur d'un culte divin, pur et généreux de Jéhovah.

1. Le péorisme, selon M. Daumer, serait un ancien culte symbo-
 lique de l'âne, opposé au molochisme symbolisé dans le culte du
 taureau. Nous y reviendrons tout à l'heure (§ VI).

2. Particulièrement (selon M. Daumer) le grand-prêtre Helcias,
 en 623 avant J.-C., d'accord avec le roi Josias.

3. Auteur du Livre de l'Éclésiastique.

4. Pag. 37.

5. L'écrit de M. Ghillany est intitulé : *Les sacrifices humains chez
 les Hébreux de l'antiquité.*

6. *Qu'est-ce que la Bible?* Paris, 1850.

« Le Moïse, le David, le prophète Élia (Élie) de la
 « Bible, ces trois héros nationaux qui exercent des
 « perfidies et des cruautés bien plus infernales que
 « celles des Hommes Rouges ou sauvages indigènes
 « de l'Amérique septentrionale, sont donc les héros
 « du Jéhovah non purifié, du Jéhovah-Baal ou du
 « Moloch... L'idole satanique des Sémites, le grand
 « mangeur de chair humaine rôtie, le grand buveur
 « de sang humain fumant, le Moloch, ou Melech, ou
 « Baal (c'est-à-dire le Souverain, le Maître), fut nommé
 « Jéhovah chez les Hébreux, et y revêtit ce caractère
 « spécialement national, jaloux, acariâtre, exclusif,
 « dont il se montre affublé dans tout le Pentateuque.
 « Le sang humain a coulé sur l'autel de ce Jéhovah
 « hébreu, depuis Abraham jusqu'à la chute des deux
 « royaumes Israël et Juda; il n'y avait point là de dif-
 « férence entre ce jéhovisme hébreu, altéré du sang
 « de l'homme, et le molochisme des petites peuplades
 « chananéennes, voisines du peuple hébreu... ¹ »

« Sous le nom de Jéhovah les anciens Hébreux
 « adoraient évidemment l'astre du jour. Ainsi ils
 « l'appellent même une fois Baal, et très-souvent
 « Melech. Devant ce soleil ils étalent les victimes
 « humaines : Moïse, par exemple, fait pendre les
 « chefs devant le soleil (*Numerorum*, XXV, 4); et
 « Josué pend ou plutôt crucifie des rois ennemis qu'il
 « vient de faire prisonniers, comme un sacrifice de
 « reconnaissance envers son dieu solaire (*Josué*, X,
 « 26). David, pour détourner la famine, ordonne de
 « pendre devant Jéhovah — lisez dans les rayons du
 « soleil — les descendants du roi Saül (*II Samuelis*,
 « XXI, 9). Plus tard la langue hébraïque affecte le

1. Pag. 204-205.

« mot *Moloch* particulièrement au dieu Saturne, le
 « mot *Baal* au dieu Soleil, et le mot *Jéhovah* réunit
 « désormais la signification du Saturne (dieu destruc-
 « teur) et du Baal (dieu créateur). Jérémie (XIX, 5)
 « dit des Hébreux qu'ils ont « érigé des hauteurs au
 « Baal, pour y brûler leurs enfants dans les flammes,
 « comme des holocaustes pour le Baal. On lit (II/IV
 « *Regum*, XVII, 16) une phrase moins précise, mais
 « qui démontre toujours assez ; ce que Jérémie
 « (XXXII, 35) dit des Hébreux est aussi clair....¹ »

« Le Jéhovah est un être tellement affreux, telle-
 « ment tenace, que même les réformistes patriotiques
 « après l'exil ne peuvent pas se débarrasser entière-
 « ment de cette idée. La Bible fourmille de phrases
 « comme : « Celui qui a vu Jéhovah doit mourir
 « (*Exodi*, XIX, 21-22 ; XXXIII, 20 ; *Levitici*, XVI,
 « 2 ; *Judicum*, XIII, 22). » L'arche sainte (lisez
 « l'idole renfermée dans son coffre) exerce une puis-
 « sance délétère, pestifère, magique, satanique sur
 « tout individu qui en approche sans être prêtre ; les
 « lévites eux-mêmes ne touchent pas aux meubles et
 « à la vaisselle du sanctuaire, et le menu peuple
 « ne va point près de la maison de son dieu : tout
 « cela sous peine de mort (*I Samuelis*, V, 10 ; *Nume-*
 « *rorum*, XVII, 13 ; XVIII, 3). La rédaction de la
 « Bible a été même assez effrontée (*I Samuelis*, VI,
 « 19) pour faire frapper à mort par l'idole 70 Israé-
 « lites et 50,000 Israélites, seulement parce qu'ils
 « l'avaient vue, et cela dans une mesquine ville
 « de province... Ce dieu est le grand bourreau par
 « excellence : lors de l'adoration du fameux veau d'or
 « dans le désert, les rédacteurs récents des livres

1. Pag. 223-224.

« mosaïques lui mettent dans la bouche l'ordre aux
 « lévites de tuer par le sabre 23,000 Hébreux idolâtres
 « (*Exodi*, XXXII, 28) : sur quoi il y a encore, ce
 « semble, un grandiose sacrifice *humain*, bien que
 « le verset soit un peu entortillé... Malgré cette bou-
 « cherie, le peuple (s'écrie l'orthodoxie) n'a pu être
 « converti. Fort bien ; mais pour quelle raison Jého-
 « vah a-t-il élu cette nation si difficile à convertir ?
 « Evidemment il a fait ce singulier choix pour boire
 « du sang humain ; toute autre nation ne lui aurait
 « pas procuré si souvent le féroce plaisir de désaltérer
 « sa soif divine et cannibale. De là aussi l'engoue-
 « ment perpétuel que le dieu éprouve pour cette
 « nation ; elle ne vaut point, au fond, la peine qu'il
 « se donne d'exterminer pour elle les autres nations
 « palestiniennes, toutes du reste appartenant à la
 « même race. De temps en temps ce dieu éclate en
 « colère, alors il ne se connaît plus, il est hors de
 « lui ; mais son odorat reste toujours délicat, et les
 « nuages de l'encens dissipent le courroux divin :
 « Jéhovah assassine par une épidémie 14,700 Hébreux
 « qui étaient mécontents de Moïse ; mais Aaron, sur
 « l'ordre de son frère, étant arrivé avec l'encensoir,
 « l'épidémie cesse immédiatement (*Numerorum*, XVI,
 « 46). Ce dieu frappe, ou, comme la Bible aime à
 « dire, *mange* aussi ses plus fidèles valets : deux fils
 « de son grand-prêtre Aaron oublient un jour derem-
 « plir la poêle aux fumigations de charbons *sacrés*,
 « ils y mettent des charbons *profanes*, et sur-le-champ
 « Jéhovah lance du feu, les deux prêtres sont réduits
 « en cendres (*Levitici*, X, 2). Ce dieu est assassin :
 « Moïse n'ayant pas circoncis son fils, le dieu arrive
 « et lui met les doigts sur la gorge, pour l'égorger ;
 « enfin l'épouse du législateur prend un couteau, fait
 « la circoncision de son fils, en s'écriant : « Tu m'es

« un fiancé de sang ! » et le dieu s'en va (*Exodi*, IV, « 24). Le dieu est méchant, il se réjouit de la souffrance de son peuple soi-disant élu : les Hébreux dans le désert (*Numerorum*, XI, 4 ; l'hébreu dit : « *la canaille*) s'écrient : « Ah ! qui nous donnera ici de la viande ? Nous nous souvenons des poissons que nous avons mangés en Egypte sans les payer, et des concombres, des melons, de la poirée, des oignons et de l'ail d'Égypte : aujourd'hui notre bouche est sèche, etc. » Ils ont raison, car enfin Moïse leur avait promis une délicieuse contrée de miel et de lait, et il les promenait dans les sables du désert. Alors au milieu des sanglots et des hurlements universels, le législateur apostrophe un peu rudement son dieu sous quatre yeux. Ce dieu répond : « Eh bien ! vous mangerez de la viande tout à l'heure, et cela si abondamment qu'elle vous ressortira par les narines et que vous vous en dégoûterez. » Quelle hideuse manière de traiter des affamés qui depuis quelque temps n'ont eu à manger que de la manne ! Enfin ce bon dieu leur envoie des cailles, ils en mangent joyeusement : alors ce même bon dieu massacre le peuple par milliers. Une autre fois il le fait mordre et tuer par des serpents (*Numerorum*, XXI, 6), et ainsi de suite... Ce Jéhovah se vante d'avoir inspiré les 400 prophètes du roi Achab (*1/III Regum*, XXII, 19). Ce Jéhovah est essentiellement parjure : chez les prophètes il promet sous serment, sans que sa promesse se remplisse. Nous lisons dans Isaïe (LXII, 8) : « Jéhovah a juré par sa droite et par son bras puissant : je ne donnerai plus ton grain à manger à tes ennemis, et

« ton vin ne sera plus bu par les fils de l'étranger,
« ton vin que tu as cultivé : » or la Palestine, depuis
« ce serment divin, fournit tout son blé et tout son
« vin à ses dominateurs étrangers. Le vol que ce dieu
« commande aux Hébreux partant de l'Égypte, la
« cruauté qu'il exerce sur toute la nation égyptienne,
« au lieu de frapper le roi égyptien seul, les miracles
« aussi burlesques que formidables qu'il permet à
« Moïse de faire en Égypte, les ordres sanguinaires
« de ce dieu ou de son clergé d'exterminer les hom-
« mes et les femmes des tribus chananéennes dans la
« terre promise (terre *jurée*, dit le texte biblique) et
« de s'emparer des filles vierges : tout ceci est inex-
« cusable, car en effet l'idolâtrie chez les exterminés
« n'était nullement plus grossière que chez les exter-
« minateurs, et ceux-ci ne furent point, par l'exer-
« cice de toutes ces cruautés, préservés de devenir et
« de rester idolâtres, anthropothystes et anthropo-
« phages. Ce *moyen civilisateur*, dont les apologistes
« machiavéliques du Pentateuque ont osé nous vanter
« la triste nécessité, était donc parfaitement inefficace ;
« la peuplade hébraïque, en laissant subsister et
« même en s'alliant les autres peuplades palestinien-
« nes, n'aurait point trempé dans une idolâtrie plus
« profonde que celle que la Bible lui reproche. Les
« massacres en masse de tous les individus mâles et
« de toutes les bêtes domestiques d'une peuplade
« ennemie étaient de *gigantesques sacrifices sanglants*
« en l'honneur de Jéhovah¹. »

1. Pag. 286-291.

V

Voilà, certes, contre le Dieu des juifs et des chrétiens, un réquisitoire en forme et dont les libres-penseurs les plus exigeants ont lieu d'être satisfaits. Que leur faut-il de plus? Dieu, sous le nom et en la personne de Jéhovah (le seul nom et la seule personne sous lesquels il puisse être connu sur la terre), est convaincu d'une cruauté inouïe. Il est (ce sont les expressions de M. Ghillany)¹ affreux, tenace, délétère, pestifère, magique, satanique, grand bourreau, buveur de sang humain, féroce, cannibale, ridiculement sensuel à l'endroit des parfums, glouton de chair humaine, assassin, méchant, perfide, menteur, parjure, voleur, injuste, cruel, burlesque et formidable à l'égard des Égyptiens, sanguinaire, fauteur de prostitution; en un mot enfin, et pour compléter le tableau, sous quelque point de vue qu'on l'envisage, il est **INEXCUSABLE** : car les Juifs, idolâtres, anthropothystes et anthropophages², ne valaient pas mieux que les autres peuplades palestiniennes qu'il a exterminées en leur faveur.

Les Israélites, dignes sectaires d'un tel Dieu, sont une horde de cannibales. Originellement confondus avec les Phéniciens et avec les Chananéens, qui formaient avec eux une même famille, ils ont tous sans exception adoré le même Dieu. Ce Dieu ou cette idole satanique des Sémites, grand mangeur de chair

1. En voir ci-dessus le détail (*loc. cit.*).

2. Buveurs de sang humain et mangeurs de chair humaine.

humaine rôtie, grand buveur de sang humain fumant (ce sont encore les expressions de M. Ghillany), avait nom *Moloch* ou *Melech* (c'est-à-dire : le Roi par excellence) chez les Phéniciens; *Baal* ou *Bel* (c'est-à-dire : le Seigneur) chez les Chananéens; et il eut celui de *Jéhovah* (c'est-à-dire : l'Être absolu) chez les Hébreux. Au fond, il était partout le même. C'était le *Chronos-Saturne* des Hellènes, aussi sombre, aussi infernal que le génie de cette planète supposée par les anciens la plus lointaine du soleil. C'est un point aujourd'hui hors de doute : l'archéologie le certifie et la critique rationaliste nous en demande acte. Qu'il soit fait selon son désir : nous n'avons garde d'entrer en lutte avec elle sur un terrain où elle se sent si forte !

Il est donc avéré, — et pourrait-on le nier de bonne foi? — que les anciens Hébreux n'avaient, extérieurement, rien qui les distinguât nettement des autres peuples; pas plus que le Dieu Jéhovah n'avait, extérieurement, rien qui le distinguât nettement des autres Dieux. A lui, comme au Baal des Chananéens, au Moloch des Phéniciens, au Chronos-Saturne des Hellènes, il fallait des offrandes, non pas de végétaux, ni même d'animaux, mais de victimes humaines. Il ne pouvait, il ne devait pas, — l'homme antique, qui s'y connaissait bien, en avait la conscience intime, — *il ne devait pas* être satisfait à moins : aussi fut-ce, de sa part, une condescendance inouïe, un revirement incroyable, quand il voulut bien, en faveur d'Abraham, permettre aux Israélites de substituer désormais la circoncision de leur propre chair et l'oblation pacifique des animaux à l'immolation jusque-là obligatoire de leur fils aîné. Mais l'exigence des sacrifices humains était tellement invétérée chez le Dieu, et l'accomplissement de ce triste devoir

était tellement coutumier à ses adorateurs, que ces sacrifices se perpétrèrent longtemps encore, à l'ombre du sanctuaire, côte à côte avec les holocaustes légaux prescrits par Moïse ; et l'œil en suit facilement la trace dans les livres sacrés jusqu'au VII^e siècle (en 623) avant Jésus-Christ, où ils cessèrent *à peu près* complètement, par suite de la réforme décisive introduite alors dans le rituel national par le grand prêtre Helcias, d'accord avec le pieux roi Josias¹.

Plus on remonte haut dans les annales des Israélites, et plus la coutume des sacrifices humains y est visible. C'est le vœu cruel de Jephté immolant sa fille unique (ce qu'il avait de plus cher) à Jéhovah, en reconnaissance de la victoire qu'il lui avait fait remporter sur les Ammonites (*Judicum*, XI, 39). C'est l'immolation d'Agag, coupé en morceaux devant l'autel du Seigneur à Galgala, par le grand prêtre Samuel (*I Regum*, XV, 33). C'est Jonathas, fils de Saül, qui eût été certainement mis à mort, sur la désignation expresse que Jéhovah avait faite de lui par la voie du sort, si le peuple, qui l'aimait, ne se fût soulevé en sa faveur (*I Regum*, XIV, 44). Ce sont les cinq rois amorrhéens égorgés de la main de Josué et pendus ensuite devant le soleil (*Josue*, X, 24-27). C'est la crucifixion de sept enfants de Saül, par l'ordre de David, pour détourner la famine des Israélites (*II Regum*, XXI, 9). Et les trente-deux vierges madianites *réservées* pour la part du Seigneur (*Numerorum*, XXXI, 40). Et les quatre cent cinquante prophètes de Baal égorgés par Elie (*III Regum*, XVIII, 40).

On reconnaît encore des indices frappants de

1. *IV Regum*, XXIII, 23 ; *II Paralipomenon*, XXXV, 18.

l'immolation sacrée dans la mort de Nadab et Abiu, prêtres, fils d'Aaron, coupables d'avoir offert à Jéhovah un encens profane (*Levitici*, X, 2). Dans celle de Coré, Dathan et Abiron, avec les deux cent cinquante d'entre les principaux de la synagogue qui périrent avec eux, et les quatorze mille sept cents Israélites consumés le lendemain par le feu du ciel (*Numerorum*, XVI, 31-35, 49). Dans celle des dix hommes (sur douze) envoyés par Moïse pour reconnaître la terre promise, et dont les rapports mensongers terrifiaient leurs compatriotes (*Numerorum*, XIV, 36-37). Et tous les premiers-nés des Égyptiens frappés par le Seigneur en une seule nuit (*Exodi*, XII, 29). Et l'homme lapidé, par l'ordre exprès de Jéhovah, pour avoir ramassé du bois un jour de sabbat (*Numerorum*, XV, 35-36). Et le prophète tué par un lion pour avoir désobéi à Dieu (*III Regum*, XIII, 24). Et les vingt-trois mille d'une part, et d'autre part les vingt-quatre mille Juifs idolâtres, massacrés avec leurs chefs (*Exodi*, XXXII, 28; *Numerorum*, XXV, 4,9). Et tous les enfants mâles et toutes les femmes madianites égorgés en masse, par l'ordre de Moïse, après le combat où tous les hommes avaient été tués (*Numerorum*, XXXI, 17). Et les cinquante mille soixante dix Bethsamites frappés de mort pour avoir regardé irrespectueusement l'arche (*I Regum*, VI, 19). Et Oza foudroyé pour y avoir imprudemment porté la main, afin de la soutenir (*II Regum*, VI, 7). Et les deux capitaines avec leurs cent hommes d'armes, et les quarante-deux jeunes enfants de Bethel, consumés par le feu du ciel ou déchirés par des ours à la prière d'Élie et d'Élisée (*IV Regum*, I, 10,12; II, 24). Et les augures, les prêtres idolâtres et les devins massacrés en masse par Josias (*IV Regum*, XXIII, 5, 20, 24).

L'immolation, par les Juifs, de victimes humaines,

soit à Jéhovah, soit au Moloch, est encore prescrite ou constatée aux endroits ci-après : *Exodi*, IV, 24 ; XIX, 21-22 ; XXXIII, 20 ; *Levitici*, XXVII, 28 ; *Numerorum*, XVII, 13 ; XVIII, 3 ; *Deuteronomii*, XIII, 9-10, 15-16 ; *IV Regum*, XVII, 17 ; XXIII, 10 ; *II Paralipomenon*, XXVIII, 3 ; XXXIII, 6 ; *Jeremiæ*, III, 24 ; VII, 31 ; XIX, 4-5 ; XXXII, 35 ; *Ezechielis*, XVI, 20-21 ; XX, 31 .

Ainsi le Jéhovisme antique semble se confondre avec le Molochisme et le Baalisme et n'offrir avec eux, au premier coup d'œil et quant à ses effets immédiats, aucune différence sensible.

VI

Malgré leur similitude extérieure, il y a, pourtant, à établir une distinction fondamentale entre le Molochisme et le Baalisme proprement dits ; et de plus, une autre distinction non moins capitale entre ces deux formes du culte idolâtrique et le Jéhovisme pur.

Le Molochisme se rapportait principalement au culte de Saturne et du feu, considérés comme principes destructeurs, et il avait pour symbole un taureau ou un corps humain surmonté d'une tête de taureau¹.

1. Il y a dans le Molochisme ou dans le culte presque universel du taureau (dont l'antériorité et la supériorité sur le Baalisme sont bien visibles) une réminiscence *positive* de la création et de la chute d'Adam, qui paraissent avoir eu lieu (en combinant le mouvement rétrograde des points équinoxiaux avec les six mille ans, ou à peu près, que la Genèse assigne à l'âge présent du monde) au temps où le soleil marquait l'équinoxe de printemps dans le signe du Taureau.

C'était la forme mâle du culte idolâtrique, dont le Baalisme devint l'antithèse et la contrefaçon. Au Molochisme se rattachaient plus ou moins directement l'Isis et l'Osiris des Égyptiens, la Diane de Tauris des Scythes, le Jupiter-Taureau des Hellènes ravisseur d'Europe, le taureau Nandi des Indiens consacré à Sivas, le taureau Kalomortz du mithraïsme chez les Perses, le bœuf Apis, la vache Io et tous ces dieux à tête de taureau dont l'antiquité fourmille. Homère, à Délos, chante un hymne à Apollon, debout, près de l'autel construit de cornes de bœuf¹. L'autel des holocaustes, consacré à Jéhovah, portait aux quatre angles des cornes de taureau²; l'ordre des Chérubins³ se révèle à Ezéchiël sous quatre faces, dont une de taureau⁴; les Israélites, dans le désert, se montraient toujours enclins à retourner au culte du veau d'or⁵. L'analogie du Jéhovah des anciens Hébreux avec le Moloch-Saturne des Phéniciens et le Chronos-Saturne des Hellènes est donc frappante. Le Molochisme prescrivait partout où il était établi (c'est-à-dire à peu près par toute la terre habitée alors) l'immolation sur l'autel du Dieu-Taureau de victimes humaines, particulièrement celle des premiers-nés, dont la chair était ensuite dévorée par le feu. Son culte, impitoyable comme le destin, était toujours sanguinaire.

Le Baalisme se rapportait principalement au culte

1. *Le Combat d'Homère et d'Hésiode.*

2. *Exodi*, XXXVIII, 2; *Ezechielis*, XLIII, 15.

3. Les Chérubins, dont le nom chaldaïque *cherub* signifie : *la plénitude de la science*, forment le deuxième chœur de la première hiérarchie céleste, auquel présidait Lucifer, prince actuel des démons.

4. *Ezechielis*, I, 10; X, 14.

5. *Exodi*, XXXII, 4

du Soleil et de l'eau, considérés comme principes producteurs, et il avait pour symbole primitif un âne¹ ou un corps humain surmonté d'une tête d'âne². Le phalle fut substitué plus tard à l'âne comme emblème de la génération par excellence. C'était la forme efféminée et voluptueuse du culte idolâtrique, opposée à la forme mâle et farouche du Molochisme. Au Baalisme se rattachaient plus ou moins directement l'Asarté ou Astaroth, l'Aschera, la Mylitta, la Derketo et autres déesses analogues des anciens Perses et des Phéniciens, toutes identiques à la Vénus-Aphrodite des Hellènes, issue de l'écume des eaux. Le mode le plus populaire du Baalisme était le *Baal-Peorisme* ou *Beorisme*³, c'est-à-dire l'adoration du Dieu-Priape ou du Dieu-Ane, présidant à des fêtes orgiastiques célébrées en son honneur, et où la prostitution sacrée et la défloration des vierges étaient usitées comme l'équivalent ou la contre-partie de l'immolation des premiers-nés et de la circoncision prescrites aux mâles par le Molochisme. Partout donc où le culte de l'âne ou du phalle pouvait se faire jour, il avait pour consé-

1. L'âne d'Orient, vif et beau, ressemblant au zèbre et remplaçant avantageusement le cheval, n'a pas l'aspect lourd et disgracieux de son similaire d'Europe. C'est sur une ânesse que le Christ monte, avant la Pâque, pour faire son entrée triomphale dans Jérusalem (ΜΑΤΤΗΑΙΟΥS, XXI, 2).

2. La Bible (*Numerorum*, XXII, 28-33) en offre un exemple mémorable dans l'histoire du devin Balaam, fils de *Beor*, c'est-à-dire *Fils ou prêtre de l'ânesse qui parle* (Voir ci-après la note 3, relative au *Baal-Peorisme*). Balaam conseille à Balac, roi des Moabites, de corrompre les Hébreux, afin de leur faire perdre la protection de Jéhovah, et de les induire au culte de *Beelphegor*, c'est-à-dire au culte de l'âne ou du phalle, par la séduction des femmes moabites (*Numerorum*, XXIV, 14; XXV, 1-3).

3. *Peor* et *Beor* sont un même mot de l'aramée qui signifie : *âne* (Voir l'interprétation de M. Daumer, dans le recueil intitulé : *Qu'est-ce que la Bible?* pag. 27).

quence immédiate (au grand ébattement de la populace licencieuse¹) des cérémonies soi-disant religieuses, qui n'étaient que le prétexte d'abominables orgies où chacun donnait libre cours à son impudicité.

Le vice capital du Molochisme consistait en une exagération, ou plutôt en une perversion de zèle, produite par l'énormité de l'égoïsme humain décidé à sacrifier tout, hormis lui-même, pour apaiser le Dieu qu'il méconnaissait indignement et dont il avait bien sujet de craindre la vengeance. Ce zèle satanique aboutit (à partir de Caïn, en suivant après le déluge la filière de Cham et de ses descendants), il aboutit rapidement à l'immolation sacrée de victimes humaines et au cannibalisme religieux. Il exigeait d'ailleurs, par son horreur même, une certaine force mâle qui a fleuri plus tard, autant qu'il était en elle (quand son contact avec le Jéhovisme l'eut *humanisée*, sans en tarir la source), dans le stoïcisme stérile et rigoriste des anciens; et sa racine subsiste encore, à l'état latent, au fond du déisme glacial et désespéré d'une partie des modernes.

Le vice capital du Baalisme consistait au contraire en un manque total de zèle et en une violation effrontée des devoirs imposés à l'homme par sa condition. Il ne songeait qu'à jouir et à couvrir hypocritement ses turpitudes du masque de la religion, afin d'en obtenir l'impunité. Son idéal était l'orgie avec la promiscuité des sexes, la prostitution sacrée, la défloration des vierges et autres infamies qu'il osait décorer du nom de *sacrifices* offerts par lui en l'honneur de la divinité. Ce sensualisme efféminé, toujours vi-

1. « Aaron fecit vitulum conflatilem... et sedit populus manducare, et bibere, et surrexerunt ludere. » (*Exodi*, XXXII, 4-6.)

vace, toujours indestructible, mais toujours combattu, toujours tenu en bride, d'abord par son antithèse le Molochisme qui, malgré lui, se combinait partout avec lui, et ensuite par le Jéhovisme qui en écrasait impitoyablement la tige chaque fois qu'elle se relevait à sa portée, s'est épanoui en s'amendant, autant que sa nature le comportait, dans l'épicurisme dissolu, mais circonspect, des anciens; et sa racine subsiste encore dans le matérialisme effréné au fond, mais *rationalisé* à la surface, d'une partie des modernes.

Le but du Jéhovisme lorsque, grâce à la piété d'Abraham qui avait mérité de marquer la seconde étape des temps providentiels ¹, il émergea de l'ombre dont l'impiété humaine (et plus particulièrement celle des Chamites), après la dispersion Babélique ², avait enveloppé la première révélation, était de substituer aux sacrifices humains prescrits partout par le Molochisme, l'holocauste relativement pacifique des animaux, qui durerait jusqu'au temps marqué pour l'avènement du Rédempteur, où l'hostie vraiment propitiatoire, en la personne de l'Homme-Dieu, se substituerait à son tour à l'oblation imparfaite des animaux. Mais le Jéhovisme, tenu en échec par le Molochisme et le Baalisme implantés partout, ne pouvait accomplir et il n'accomplit son œuvre, réparatrice du passé, préparatoire de l'avenir, qu'à la longue et à travers mille obstacles : tant étaient enracinées dans le cœur

1. On compte environ 2000 ans pour la première loi révélée, de la création d'Adam à la vocation d'Abraham; et environ 2000 ans pour la deuxième loi, de la vocation d'Abraham à Jésus-Christ. La loi du Christ (la troisième révélation) embrassera aussi, si l'on en croit la tradition, un cycle d'environ 2000 ans, à partir de la résurrection du Sauveur jusqu'au jugement universel.

2. *Genesis*, XI, 9.

humain les influences sataniques sur lesquelles il avait à prévaloir ! Bien plus, forcé d'opérer (Dieu s'en est imposé la loi, en créant la liberté humaine) avec les éléments disparates que lui fournissait l'ancien monde, tels qu'ils se trouvaient, il dut emprunter : d'une part, au Molochisme, le précepte de la circoncision des mâles, comme un diminutif de l'holocauste de soi-même que toute créature libre est tenue d'offrir à son Créateur ; et d'autre part, au Baalisme, dans une mesure très-restreinte, l'ornementation et la joie de ses fêtes sacrées, afin d'en tempérer l'austérité naturelle et de les accommoder au sensualisme des Juifs : laissant au temps et à la perfectibilité chrétienne le devoir et le mérite de balayer ces scories plus tard¹. Car le Jéhovisme, par sa constitution même, devait aboutir, dans un temps donné, et quand il aurait épuisé sa sève divine en surmontant les obstacles mis par la réfraction humaine à sa dilatation ; il devait aboutir au Christianisme, qui en est la revivification et la dernière forme doctrinale : comme le Jéhovisme lui-même avait été, en son temps, la restitution de l'orthodoxie primordiale oblitérée, après le déluge, par la promiscuité impie de la lignée de Sem et de Japhet avec celle de Cham ; ainsi qu'elle l'avait été déjà une première fois, avant le déluge, par le mélange sacrilège des en-

1. Témoin la fameuse fête des Tabernacles ou des Bosquets, après la vendange, chez les Juifs (*Levitici*, XXIII, 39-43 ; *Deuteronomii*, XVI, 13-15), qui durait sept jours et avait (comme les Saturnales, à Rome) une teinte orgiastique mitigée, que le Christianisme, plus délicat, a sagement éliminée de son rituel. Il subsistait pourtant encore, en pleine chrétienté, des vestiges visibles de Baalisme dans la *Fête des Fous*, et surtout dans la *Fête des Anes*, qui se célébraient au moyen âge dans les églises de France, d'Espagne et d'Italie.

fants de Dieu (fils et petits-fils de Seth) avec les filles des hommes (filles et petites-filles de Caïn) ¹.

Le Christianisme enfin, avec son holocauste *perpétuel* et son hostie *sans tache* vainement demandés, pendant quatre mille ans, par le Molochisme et par le Jéhovisme même, aux fruits de la terre, aux animaux, aux hommes, et qu'un *Homme-Dieu* seul a pu offrir ²; le Christianisme, institué pour mettre *humainement* la dernière main, en collaboration avec Dieu, à l'œuvre réparatrice qu'Adam, Abel, Seth et les patriarches antédiluviens, Abraham, Moïse, David et les prophètes hébreux n'ont fait que dégrossir; le Christianisme, tel que le professe sans altération, depuis plus de dix-huit cents ans, l'Église fondée par le Rédempteur en personne pour maintenir l'orthodoxie de la foi et l'unité de la communion de la terre avec le ciel jusqu'au dernier jour; le Christianisme offre aux yeux du sage, pour peu qu'il s'y rende attentif, le tabernacle unique de Jéhovah et l'arche trois fois sainte dont la majestueuse ordonnance, édifiée pièce à pièce sur un immuable plan à travers les âges, s'achève présentement devant lui. Oui, c'est lui, c'est l'homme moderne qui est appelé à recueillir, presque sans labeur, comme l'ouvrier privilégié de l'Évangile ³, la riche moisson due au travail continu de soixante siècles et dont la charge fut parfois bien rude à ses pères qui ont supporté le poids du jour. Voilà le port où son

1. « Videntes filii Dei filias hominum quòd essent pulchræ, « acceperunt sibi uxores ex omnibus quas elegerant. » (*Genesis*, VI, 2.)

2. Le Christ, expirant volontairement sur la croix, pour les péchés du monde, a pu seul prononcer, à la face du ciel et d'une manière efficace, le : « *Consummatum est!* » du grand sacrifice jéhovique (*JOANNES*, XIX, 30).

3. *MATTHÆUS*, XX, 12-14.

intelligence, naufragée tant de fois par les orages de la vie, mais fortifiée par la lutte, trouve un abri sûr. Un saint transport l'agite quand il mesure, par la pensée, la bonté souveraine qui a tant fait pour lui; et s'il n'est pas ingrat, son cœur s'enflamme d'amour et de reconnaissance pour le grand Dieu qui, pouvant le laisser dans le néant ou lui donner l'être à un autre point de l'espace et du temps, l'a appelé ici et à cette heure, afin de lui révéler les merveilles que Jéhovah le *Père* céleste, et le Verbe son divin *Fils*, de concert avec le Dieu des Dieux leur *Saint-Esprit* (dont le règne prochain frappe, pour ainsi dire, à la porte¹), vont répandre sur la création².

VII

La science rationaliste nous vient en aide, — contre son gré, assurément, — quand elle démontre avec tant de force que la terre n'a jamais connu qu'un seul Dieu, une seule loi; et qu'à y regarder de près, il n'y a pas de différence sensible entre le Jéhovisme des Hébreux et les diverses formes du Paganisme. Le fond est partout le même. Ce sont, de part et d'autre, à quelques variantes près, le même culte, les mêmes adorateurs, les mêmes victimes. Le jour du sabbat, si révérend des Hébreux, était honoré au même titre chez les Phéniciens, qui adoraient leur Moloch-Saturne

1. « Ecce venio citò. » (*Apocalypsis*, XXII, 12.)

2. *Ibid.*, XXI; XXII, 4-5.

spécialement au dernier jour de la semaine ¹. La pâque se célébrait, avec immolation de victimes humaines, chez les insulaires de Rhode et de Crète, chez les Carthaginois et vraisemblablement chez les Phéniciens ². Il en était à peu près de même pour tout le reste.

Jéhovah, qu'il soit bon ou méchant (la question n'est point là); Jéhovah n'est pas seulement le Dieu des juifs et des chrétiens; il est le Dieu universel. Jamais la terre n'en connut un autre; ou plutôt: il y a identité complète des principaux Dieux du Paganisme avec Jéhovah.

Qu'est-ce d'abord que ce nom: *Jéhovah*? C'est un tétragrammaton, ou un Dieu en quatre lettres, à chacune desquelles les langues primitives ont attaché une signification.

Pour les Hébreux, comme pour les Chrétiens, Jéhovah est: « *l'Être absolu, subsistant par lui-même, qui a été, est et sera*: »

« Les lettres *youd, hé, vav*, qui composent le nom
 « ineffable *Yéhova*, désignent, dans l'ordre de leur
 « procession, les trois personnes de la très-sainte
 « Trinité; et le *hé*, seconde lettre, répété après le
 « *vav*, indique la deuxième nature, la nature humaine
 « de la seconde hypostase. Il est à remarquer que le
 « nom *Yéhova* renferme les trois temps du verbe
 « substantif en hébreu: *haya*, il fut; *hové*, étant, il
 « est; *yihyé*, il sera. Parce que le Père *éternel* en-
 « gendre *éternellement* le Fils, et que le Saint-Esprit

1. Le samedi, dernier jour de la semaine, était consacré chez les païens à Saturne, dont il porte encore le nom: *Sanis-dies*, jour de Sanis (nom ordinaire de Saturne dans le sanskrit). (MM. DAUMER et GHILLANY, dans le recueil intitulé: *Qu'est-ce que la Bible?* pag. 7 et 191.)

2. M. GHILLANY, *ibid.*, pag. 192.

« procède *éternellement* de tous deux. » (DRACH. II^e
« *Lettre d'un Rabbín converti*, ch. I, sect. 2, § 1.)

Selon M. Ghillany, dont la science fait autorité en cette matière :

« Le nom de Jéhovah était d'abord *Jao*. Les Phéniciens, les Chaldéens et les Grecs donnent ce nom, « et celui de Jaou ou de Jéou, au dieu juif. De Wette « traduit le mot *Jao* par *Je suis celui qui je suis*, « d'autres par *Je suis celui qui je serai*; c'est à peu « près le même... Ju-piter ou Jo-vis a évidemment « le même radical, car *piter* (père) et *vis* (force) sont « des adjoints italiques.

« Ce dieu *Jao-Jéhovah*, c'est Dionyse et Apollon « en Grèce; selon Macrobe, le soleil avant de se cou- « cher s'appelait Apollon, après le coucher Dionyse... « Jéhovah, Moloch et Bacchus portent tous également « des cornes de taureau'... Le *Jao-Jéhovah* juif « s'appelle *Zebaoth* de l'armée céleste, c'est-à-dire « des sept planètes; le *Jaou-Jéou* phénicien ou chal- « déen s'appelle *Sabaoth*; et plus d'une fois le Dio- « nyse grec s'appelle *Jao* (ou grecisé *Eἰός*). L'excla- « mation sacrée *ἱεραχός* paraît avoir été changée en « Bacchus. » (*Les sacrifices humains de la Bible chez les Hébreux de l'antiquité*, dans le recueil intitulé : *Qu'est-ce que la Bible?* pag. 299-300.)

Il y a identité positive du Jéhovah des Hébreux avec le *J-Hi-Wei*, ou l'être invisible, inintelligible et insaisissable des Chinois :

« La raison a produit *un*, un a produit *deux*, deux a « produit *trois* : trois a produit toutes choses... Celui

1. Nous avons dit ailleurs (note 1 de la page 164) qu'il existe ici un signe mémorial de la création et de la chute d'Adam, arrivées au temps où le soleil marquait l'équinoxe de printemps dans le signe du Taureau.

« que vous regardez et que vous ne voyez pas, se nomme *I*; celui que vous écoutez et que vous n'entendez pas, se nomme *Hi* (H); celui que votre main cherche et ne peut saisir, se nomme *Weï* (V). Ce sont trois êtres qu'on ne peut comprendre, et qui, confondus, n'en font qu'un. » (LAO-TSEU, trad. par Abel Rémusat. *Mémoire sur la vie et les opinions de Lao-Tseu*, pag. 31-40.)

Le nouveau monde ne le cède pas à l'ancien, sous le rapport de l'ubiquité du grand tétragrammaton de Jéhovah :

« Les Iroquois, dans l'Amérique du Nord, nomment la Mort *ne Jawohye*; et *Jowahu*, *Jawahou* est le nom du démon malfaisant chez les Américains de la Guiane... Les sauvages des grands lacs (dans l'Amérique du Nord) prononcent fort souvent et distinctement, à ne pas s'y méprendre, les mots *Alléluja*, *Jéhova*, *Elohim*; par exemple, ils chantent devant l'autel où une victime est brûlée, les mots suivants: *Jo-meschiha*, *Hé-meschiha*, *Wa-meschiha*; ou *Schilu-Jo*, *Schilu-Hé*, *Schilu-Wa*: ce qui ressemble fort au *Schem hamphorasch* des Hébreux, au nom triplé de Jéhovah. » (M. DAUMER. *Le culte du Moloch chez les Hébreux de l'antiquité*, dans le recueil intitulé: *Qu'est-ce que la Bible?* pag. 8-9.)

L'analogie de personnes, sinon l'identité de noms, n'est pas moins visible chez les Indiens dans le trigrammaton sacré *Aum*, sous lequel ils invoquent la divinité :

« La lettre A, la lettre U et la lettre M, qui, par leur réunion, forment le monosyllabe sacré *AUM*, ont été exprimées des trois livres saints par Brahmâ, le Seigneur des créatures. » (LOIS DE MANOU, trad. par Loiseleur-Deslongchamps, liv. II, § 76.) — *Aum* ou *Om* est le monosyllabe sacré, le nom mys-

« tique de la divinité qui précède toutes les prières
 « et toutes les invocations. Pour les Indiens adora-
 « teurs de la *Trimourti*, ou Triade divine, AUM ex-
 « prime l'idée des *trois dieux en un* : A est le nom de
 « Vichnou, U celui de Siva, M celui de Brahmâ. »
 (*Note du traducteur.*)

La même pensée se reconnaît au fond de cet oracle de Sérapis, rapporté par Suidas (*Lexique*, Thulis) :

« Premièrement *Dieu*, ensuite le *Verbe*, et l'*Esprit*
 « avec eux : or les trois s'assemblent en UN, dont le
 « pouvoir est éternel ; »

Et dans l'inscription grecque du grand obélisque du cirque majeur à Rome, qui remonte, pour le moins, aux anciens Hellènes :

« Le *Grand-Dieu*, l'*Engendré de Dieu*, et le *Tout-Brillant* ; »

Et dans la mythologie des Scandinaves :

« Gylfe vit trois trônes élevés les uns au-dessus des
 « autres, et sur chaque trône un homme assis. Ayant
 « demandé quel était le nom du premier d'entre eux,
 « son guide répondit : Celui qui occupe le trône infé-
 « rieur est roi, il se nomme *Haar* (le sublime) ; celui
 « qui est au-dessus est *Jafnhaar* (l'égal du sublime) ;
 « et celui qui est le plus élevé est *Thridie* (le troisième). »
 (*Edda*, publ. par Resenius, II^e Récit.)

Il existe bien d'autres similitudes qui échappent à notre attention ou dont l'étymologie a subi des transformations qui la rendent méconnaissable. Mais nous en voyons assez pour convenir sans difficulté que Jéhovah, Jao, Jo-vis ou J-Hi-Weï, qui est au fond le même que le Moloch-Saturne des Phéniciens, le Chronos-Saturne des Hellènes, l'Amon-Ra des Égyptiens, le Sivas des Indiens, le Mithra des Perses, la Diane de Tauris des Scythes, le Surtur des Scandinaves, le Huitzi-Poxtli des Mexicains, le Bacchus (*Jacchos*) des

Grecs et des Romains, a procédé partout à peu près de la même sorte, prescrit ou toléré les mêmes sacrifices, institué les mêmes lois; et qu'ici sous une forme, là sous une autre, — formes toujours sanglantes, toujours cruelles, — il n'a pas cessé un seul instant de demander à l'homme ce grand holocauste de soi-même, que l'homme, non plus, n'a pas cessé un seul instant de lui offrir tant bien que mal, selon la mesure plus ou moins profonde de sa dégradation.

Voilà où en est la théologie devant la critique rationaliste; voilà le cercle de l'évidence historique d'où elle ne peut sortir. Tout pour le sacrifice et par le sacrifice : la terre ne respire que pour lui, n'aspire qu'à lui; le sacrifice est l'âme de toute révélation, de toute religion.

Mais nos adversaires, après avoir obtenu de nous ce qui leur appartient, ne songent-ils pas qu'ils ont aussi un compte à nous rendre, et qu'ils se trouvent nos débiteurs à leur tour? Est-ce que dans cette agitation fébrile de l'homme, découlant partout d'une manière uniforme d'un même principe, ils ne voient pas la condamnation de leur endurcissement? Partout la créature ignorante, mais qui se sent blessée à mort, cherche à fléchir la Divinité en immolant des victimes. D'où vient cette unanimité? Qui lui a dit, et comment s'est-elle prêtée à croire que Dieu avait sur elle un tel dessein? L'homme n'adhère volontiers qu'à ce qui lui plaît. La résistance de Pharaon et des Égyptiens n'eût pas été vaincue, sans la mort de tous leurs premiers-nés en une seule nuit ¹; et les Israélites n'obéirent à Moïse qu'après avoir vu Jéhovah lancer la foudre du haut du Sinaï ². Quelqu'un a donc prescrit *ab ovo*

1. *Exodi*, XII, 29-30.

2. *Ibid.*, XIX, 16-19; XXIV, 9-10, 17.

ce sacrifice sanglant, que l'homme a pu mal comprendre, mais dont l'idée première est trop antipathique à sa nature pour qu'il l'ait conçue de son plein gré et aussitôt mise en pratique par tout l'univers? Quel est donc ce secret que le ciel a révélé à la terre, que la terre a redit au ciel, et que l'écho répète à l'infini, de génération en génération? N'est-ce pas l'anathème sanglant fulminé à l'heure de la chute contre un grand coupable; n'est-ce pas l'effet de cette parole qui n'a pas retenti en vain : « *Tu mourras de mort* ¹? » Il n'en faut pas douter : un Dieu a parlé au jour de la colère terrible; il a notifié sa volonté souveraine; et si l'homme se refusait à en accomplir l'arrêt de ses propres mains, le ciel et la terre s'armeraient contre lui pour faire justice de son impiété et opérer sa destruction ²!

Quand les deux branches capitales du culte idolâtrique, le Molochisme et le Baalisme (implantées partout après et par la confusion Babélique) ³, se bifurquèrent au choc du Jéhovisme (remis en vigueur par la foi d'Abraham, le grand Semite ⁴), — la forme molochiste, la plus âpre des deux et celle qui prescrivait au premier chef l'immolation de l'homme, passa tout entière dans la pratique religieuse des Chamites ⁵, où elle règne encore aujourd'hui ⁶; tandis que la forme baaliste, sensuelle et voluptueuse, qui comportait

1. « *Morte morieris.* » (*Genesis*, II, 17.)

2. « *Lapides clamabunt.* » (*LUCA*, XIX, 40.)

3. *Genesis*, XI, 9.

4. Abraham descendait par Heber (qui a donné son nom aux Hébreux) de Sem, l'ainé des fils de Noé.

5. Toute la race noire est issue de Cham, deuxième fils de Noé, maudit par son père (comme Caïn).

6. Principalement au royaume de Dahomey et parmi les hordes fétichistes de l'Afrique centrale et de l'Océanie.

surtout les fêtes orgiastiques, entra dans la pratique religieuse des Hellènes ¹, les pères de la mythologie antique. C'est par eux que cette peste s'est répandue de proche en proche et a infecté le genre humain : car les Chamites, croupissant dans leur stupidité féroce et dépourvus de toute initiative intellectuelle, n'ont jamais donné à leur triste idéal le véhicule d'une poésie tissée, comme celle d'Homère, de pourpre et d'or. Ainsi, à l'époque même où la génération de Sem, l'ainée de la famille humaine, quintessenciée dans le rameau hébraïque, adoptait, — non sans quelque mélange, — le Jéhovisme pour sa religion nationale ; la génération de Cham tout entière se donnait au Molochisme le plus atroce ; et celle de Japhet, quintessenciée dans le rameau hellénique, érigeait en dogmes, en les poétisant, les pratiques impures du Baalisme ². Cette dernière forme de l'idolâtrie, si attrayante par elle-même et que devaient facilement faire prévaloir sur le Molochisme le génie et l'audace de ses sectateurs ³, passa des Grecs aux Romains et enfanta le Paganisme, tel qu'il a fleuri en face du Jéhovisme jusqu'à l'avènement du Rédempteur, et tel que la vieille Europe le voit renaître en face du Christianisme aujourd'hui.

Oui, la mythologie des Hellènes, les mythologies des Phéniciens et des Égyptiens, des Indiens et des Perses, des Chinois et des Mexicains, des Carthaginois et des Romains, ont été jadis autant de schismes

1. Les Hellènes sont issus de Japhet, troisième fils de Noé.

2. Sanchoniaton, chez les Phéniciens; Vyasa et Menou, chez les Indiens; Homère et Hésiode, chez les Grecs, remontent tous à peu près à la même époque, du douzième au neuvième siècle avant Jésus-Christ.

3.

« Audax Iapeti genus

« Ignem fraude malâ gentibus intulit. »

(HORATIUS. *Ode*, lib., I, 4.)

flagrants contre la pure orthodoxie du Jéhovisme, intronisé à Jérusalem d'où il rayonnait sur l'Orient seul civilisé alors : de même que le luthéranisme et le calvinisme, le photianisme et le mahométisme, le panthéisme et le matérialisme sont actuellement autant de schismes flagrants contre la pure orthodoxie du Christianisme, intronisé à Rome d'où il rayonne depuis dix-huit siècles, du haut de la chaire de Saint-Pierre, sur tout l'Univers. Et les anciens adorateurs de Jupiter et de Saturne, d'Amon-Ra et de Mithra, de Brahma et de Bouddha, les stoïciens, les épicuriens, les pyrrhoniens, ont été les protestants ou les libres-penseurs du vieux monde : au même titre et de la même manière que les sectaires de Luther et de Calvin, de Photius et de Mahomet, les panthéistes qui voient Dieu partout, et les matérialistes qui ne le voient nulle part, sont les païens du monde présent.

Eh quoi ! dira-t-on, il est donc vrai que, sous le triple nom de Jéhovisme, de Mosaïsme et de Christianisme, la terre n'a jamais eu qu'un Dieu, une doctrine, une loi, un culte orthodoxe, dont tous les autres n'ont été et ne sont encore que des adultérations ! Quoi ! les distinctions profondes, les barrières infranchissables, qui semblaient séparer les religions les unes des autres, et dont l'incrédulité savante prenait texte pour les condamner toutes et les déclarer inconciliables : elles n'existaient que dans l'imagination des hommes ; un souffle les a renversées, et les voici qui tombent toutes à la fois ! Chez les anciens comme chez les modernes, chez les sauvages comme chez les civilisés, chez les païens comme chez les orthodoxes, le sacrifice, bien ou mal compris, est le dernier mot de la mystique divine et l'âme de toute révélation ! Les autels des faux dieux croulent de toutes parts, et il s'élève à leur place un temple gigantesque, une

arche immense, où toutes les races humaines, toutes les théogonies, toutes les cosmogonies imaginables viennent s'abriter à l'aise, sans en remplir les parois ! Et telle est la force concentrique qui cimente chaque pierre de cet édifice que, pour en déplacer une, pour nier l'unité, l'identité, l'ubiquité du Dieu unique, il faudrait nier l'homme même, nier toute son histoire et toute sa philosophie, toutes ses douleurs et toutes ses espérances, tout son passé et tout son avenir !

VIII

Dieu érigé en justicier impitoyable par la prévarication d'Adam ; Dieu un en *trois* personnes (comme l'implique son nom tétragrammatique : *Jéhovah*), à chacune desquelles correspond une vertu spéciale qui s'est exercée, s'exerce ou s'exercera en son temps ; Dieu ne se révélant aux mortels (en dehors des lois naturelles, qui suffisent à la conservation des êtres), comme le vautour de la fable à Prométhée, que par l'acte toujours agissant sur eux, toujours encouru par eux, de sa malédiction ; Dieu prescrivant à la terre mille modes inéluctables, tous sanglants, tous cruels, de lui offrir sans fin l'holocauste d'elle-même, pour expier ses crimes ; redoublant d'autant plus contre elle ses traits meurtriers (la famine, la peste, la guerre et tous les fléaux) qu'elle voudrait se ménager plus, et la foulant aux pieds, sans trêve ni merci, pour lui faire crier : *grâce* !¹

1. « Dans le vaste domaine de la nature vivante, il règne une vio-

Voilà le critérium infaillible de la réalité pure, auquel il faut comparer, *a priori*, toutes les théologies et les mythologies, toutes les cosmogonies et les philosophies, toutes les sciences positives et spéculatives, anciennes et modernes, sans exception, afin d'en éprouver les principes constitutifs, vrais ou faux, et de les apprécier à leur juste valeur.

A ce point culminant de l'horizon, qui permet de regarder au large et de s'orienter avec certitude dans

« lence manifeste, une espèce de rage prescrite qui arme tous les
 « êtres *in mutua funera* : dès que vous sortez du règne insensible,
 « vous trouvez le décret de la mort violente écrit sur les frontières
 « mêmes de la vie. Déjà, dans le règne végétal, on commence à
 « sentir la loi : depuis l'immense catalpa, jusqu'au plus humble
 « graminée, combien de plantes *meurent*, et combien sont *tuees* !
 « Mais, dès que vous entrez dans le règne animal, la loi prend tout
 « à coup une épouvantable évidence. Une force, à la fois cachée et
 « palpable, se montre continuellement occupée à mettre à décou-
 « vert le principe de la vie par des moyens violents. Dans chaque
 « grande division de l'espèce animale, elle a choisi un certain
 « nombre d'animaux qu'elle a chargés de dévorer les autres : ainsi,
 « il y a des insectes de proie, des reptiles de proie, des oiseaux de
 « proie, des poissons de proie et des quadrupèdes de proie. Il n'y
 « a pas un instant de la durée où l'être vivant ne soit dévoré par
 « un autre. Au-dessus de ces nombreuses races d'animaux est placé
 « l'homme dont la main destructrice n'épargne rien de ce qui vit :
 « il tue pour se nourrir, il tue pour se vêtir, il tue pour se parer,
 « il tue pour attaquer, il tue pour se défendre, il tue pour s'in-
 « struire, il tue pour s'amuser, il tue pour tuer... Mais cette loi s'ar-
 « rêtera-t-elle à l'homme ? Non sans doute. Cependant quel être
 « exterminera celui qui les extermine tous ? Lui. C'est l'homme
 « qui est chargé d'égorger l'homme... N'entendez-vous pas la terre
 « qui crie et qui demande du sang ? Le sang des animaux ne lui
 « suffit pas, ni même celui des coupables versé par le glaive des
 « lois... Ainsi s'accomplit sans cesse, depuis le ciron jusqu'à
 « l'homme, la grande loi de la destruction violente des êtres vi-
 « vants. La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est
 « qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé sans
 « fin, sans mesure, sans relâche, jusqu'à la consommation des
 « choses, jusqu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort. »
 (J. DE MAISTRE. *Les Soirées de Saint-Petersbourg*, VII^e entretien.)

la voie si ardue de l'abstraction métaphysique, il faut se bien pénétrer de ce que nous avons déjà spécifié ailleurs¹ : qu'on n'arrivera jamais à se faire une saine théologie, si on se laisse induire, — comme beaucoup d'esprits, même des plus rationnels, n'y sont que trop enclins, — à confondre ensemble des attributs divins qui sont, de leur nature, essentiellement distincts ; et si on se scandalise de n'y trouver point ce que l'on y cherche, quand on les a pris l'un pour l'autre.

A *Dieu le Père*, bien qu'il soit excellemment sage et excellemment bon, ne correspondent pas précisément la sagesse et la bonté absolues ; il est, en acte immédiat, *la force et la beauté infinies*, qui constituent, dans un tout quelconque, physique ou moral, la justesse mathématique de proportions qui en rend l'harmonie, sinon toujours subsistante (la perte d'un tiers des esprits célestes² et la chute d'Adam ne le prouvent que trop), du moins toujours possible ;

A *Dieu le Fils*, ou au Verbe divin, bien qu'il soit excellemment fort et excellemment bon, ne correspondent pas précisément la force et la bonté absolues ; il est, en acte immédiat, *la sagesse et la vérité éternelles*, qui sont la règle morale prescrite à tout être libre, et dont le mépris attire inévitablement, sur la tête des prévaricateurs, les foudres réparateurs de la justice ;

A *Dieu le Saint-Esprit*, bien qu'il soit excellemment fort et excellemment sage, ne correspondent pas précisément la force et la sagesse absolues ; il est, en acte immédiat, *l'amour et la bonté immuables*, qui se si-

1. Théorème II, sect. I, § 1 et suiv.

2. *Apocalypsis*, XII, 4.

gnalent par l'immensité des bienfaits et de la miséricorde.

Au *Père*, Dieu *fort*, a appartenu l'éternité passée, la force créatrice et conservatrice des mondes ;

Au *Fils*, Dieu *sage*, appartient le temps présent, l'ordre qui met chaque chose à sa place, la vertu qui répare les brèches faites à la création primitive par le péché ;

Au *Saint-Esprit*, Dieu *bon*, appartiendra l'éternité future, la sanctification des élus, le couronnement final de l'édifice créé par la force du Père et réparé par la vertu du Fils.

La sagesse *actuelle*, pour l'homme, vivant dans le temps (entre les deux éternités) et sous le règne *immédiat* du Fils (Verbe divin), consiste donc, *absolument*, à considérer en Dieu, non pas précisément les qualités qu'il lui serait peut-être le plus agréable d'y voir de suite (telles que la bonté parfaite, la miséricorde infinie et les autres vertus qui viendront plus tard), mais bien celles qui y sont *présentement* (c'est-à-dire : l'ordre qui s'impose de force et pour son bien à la créature récalcitrante, et la justice qui lui sert de sanction) ; et à les considérer avec une ferme conviction que ces qualités, toutes rigoureuses qu'elles semblent, sont néanmoins celles qui conviennent le mieux à son état présent. S'il parvient à inculquer fortement dans son esprit cette vérité capitale, il comprend la raison des choses, il remonte aux sources primordiales de l'être, il devient maître de sa destinée, il se place de son plein gré au centre de l'ordre divin, le mal impuissant contre lui expire à ses pieds ¹, il triomphe avec et par le Christ ; il est roi de la création !

1. « Calcaneo ejus. » (*Genesis*, III, 15.)

IX

Or la théorie du sacrifice sanglant, qui est la base de toute révélation, l'âme de toute religion, au point que l'homme manquerait à tous ses devoirs et perdrait sa raison d'être devant Dieu le jour où, plongé dans l'égoïsme et la volupté, il ne laisserait subsister sur la terre aucune forme, aucun simulacre de l'holocauste perpétuel : cette théorie est-elle vraiment inconciliable avec le principe non moins essentiel de la bonté du Créateur ; et faut-il voir en Jéhovah un démon malfaisant qui ne crée, à l'instar du Saturne mythologique, que pour avoir le plaisir de détruire ses œuvres, et toujours dévoré d'une soif de sang inextinguible ? La question ainsi posée se résout d'elle-même.

Et d'abord, qu'a-t-il à faire de ce sang ? N'est-il pas exempt des passions, des besoins qui meuvent la triste humanité ? N'est-il pas évident qu'il ne peut chercher, qu'il ne cherche, par des voies à lui connues, mais dont la créature inférieure n'a pas une pleine intelligence ; qu'il ne cherche que le bonheur de ses enfants, et non le sien propre, auquel ne sauraient rien ajouter le ciel, la terre ni l'enfer ? N'est-il pas l'Être absolu qui se suffit parfaitement seul ? Entrons donc plus avant dans les replis de ce mystère, et cherchons autre part l'explication de nos douleurs.

La première mort, celle du corps, la seule dont nous ayons à déduire la connexité avec la théorie du sacrifice (puisque la seconde mort, celle du périsprit, simplement comminatoire, peut être évitée) ; la pre-

mière mort n'est rien de plus que cette morsure superficielle (*mors*, apocope de *morsus*) dont nous avons parlé en son lieu ¹. Elle est, à la fois, le produit et l'agent de cette forte science du mal que l'homme, en la personne de son premier père, a voulu acquérir à ses risques et périls, afin de compléter son être et de devenir « *comme un Dieu, connaissant le bien et le mal* ², » sans plus attendre, et malgré la défense paternelle de son Créateur qui avait tout disposé de prime abord, si Adam l'eût laissé faire, pour lui en épargner l'épreuve cruelle. C'est donc à sa désobéissance qu'Adam doit imputer son malheur et, sur ce premier chef, Jéhovah est justifié.

Il faut considérer de plus que « *la mort*, » dans le sens absolu du mot, n'existe pas devant Dieu, qui voit les êtres intelligents, créés par lui pour participer à son bonheur, non pas dans les phénomènes transitoires de leur forme, mais dans l'entité permanente de leur personne; et pour qui la souffrance et la mort n'existent que subsidiairement à son plan, auquel elles n'ont rien changé, qu'elles confirment au contraire au double point de vue :

1° De l'utilité, pour l'homme, de la science expérimentale du mal, mal acquise par Adam (précisément, peut-être, par cela seul que son nom étant : « *le mal*, » la créature ne saurait l'acquérir autrement ³); mais vraiment indispensable au but final que Dieu s'en est proposé tout d'abord, en la mettant à la portée d'Adam (car il n'est pas supposable que la désob-

1. Théorème II, sect. III, § 3.

2. *Genesis*, III, 5, 22; *Psalmorum*, LXXXI, 6.

3. Peut-être n'y a-t-il que Dieu d'assez parfait, d'assez fort, pour pouvoir connaître à fond le mal, comme il le connaît, sans lui avoir jamais payé tribut.

béissance d'Adam ait pris Dieu au dépourvu), c'est-à-dire indispensable au complément physique, moral et spirituel de l'être humain ;

2° De l'immortalité des êtres, qui fait pour eux, de la première mort, un simple changement ou plutôt une amélioration d'état, en affranchissant l'esprit des accidents de la chair périssable, à laquelle Dieu l'a uni sur la terre afin qu'il s'y purifie, comme dans un alambic, au feu de la tribulation, autant qu'il en a besoin, et qu'il s'en fasse un marchepied pour atteindre le ciel.

Ces prémisses étant bien comprises, tout homme capable d'envisager de sang-froid sa position réelle devant l'ordre préétabli par la sagesse de Dieu, se rendra compte combien peu devraient l'effrayer l'heure à laquelle il mourra, et le mode selon lequel s'opérera en lui cette heureuse transformation. Le plus tôt, s'il y réfléchissait bien, serait le mieux. Que ce soit l'eau ou le feu, le poison ou le fer, la maladie ou la vieillesse, le résultat sera le même : il n'y aura au fond de tout cela, après un peu de souffrance qui lui tiendra lieu des mérites qui lui manquent, il n'y aura qu'une seule chose, un phénomène prévu, *la mort*¹ ; et Dieu ensuite, prêt à lui rendre au

1. « Qu'un poignard traverse le cœur d'un homme, ou qu'un « peu de sang s'accumule dans son cerveau, il tombe mort égale-
« ment ; mais dans le premier cas on dit qu'il a fini ses jours *par*
« *une mort violente*. Pour Dieu, cependant, il n'y a point de mort
« violente. Une lame d'acier placée dans le cœur est une maladie,
« comme un simple durillon que nous appellerions *polype*... Qu'un
« malheureux enfant soit écrasé sous une pierre : c'est un specta-
« cle épouvantable pour nous ; mais pour lui, il est beaucoup plus
« heureux que s'il était mort d'une variole confluente ou d'une
« dentition pénible. Que trois ou quatre mille hommes périssent
« disséminés sur un grand espace, ou tout à la fois et d'un seul
« coup, par un tremblement de terre ou une inondation : c'est la

centuple ce qu'il perd. Qu'a-t-il donc tant à regretter sur la terre ? Plus il tient à y prolonger son existence misérable, plus il s'y entoure de précautions pour retarder l'heure fortunée qui brisera ses liens, et plus les anges bienheureux, qui le contemplant du haut de l'empyrée en lui tendant les bras, prennent son aveuglement en pitié : tant sont grands les maux qui l'accablent ici-bas et dont, sans la terreur folle de la mort qui le jette hors de lui, il supplierait instamment Dieu de le délivrer.

Arrière donc de chimériques alarmes ! Le temps, l'espace et les moyens ne manqueront pas au Tout-Puissant pour réparer notre désastre et nous donner l'inaltérable félicité. L'âme immortelle, devant l'Être des êtres qui la contemple dans son éternité au moment où elle se dégage des entraves du corps, est comme un papillon perçant, non sans labeur, la coque informe qui le retenait captif, et prenant vers le ciel son vol aérien. Dieu ramène sans effort à la vie, dont il est le centre, les phénomènes multiples de la mort passagère ; il en a soupesé d'avance tous les aiguillons et il en meut à son gré tous les fils. La mort serait peu de chose, elle ne serait rien, sans la souffrance qui la précède et l'accompagne ; mais c'est précisément dans la souffrance, pieusement supportée, que l'âme immortelle trouve la victime propitiatoire et la *substance* de l'holocauste *personnel* qu'elle peut, qu'elle doit offrir à Dieu. La patience est une vertu purifiante qui lui ouvrira le ciel. Et si la souffrance cessait d'exister sur

« même chose sans doute pour la raison, mais pour l'imagination
« la différence est énorme ; de sorte qu'il peut très-bien se faire
« qu'un de ces événements terribles que nous mettons au rang des
« plus grands fléaux de l'univers, ne soit rien dans le fait. » (J. DE
MAISTRE. *Les Soirées de Saint-Petersbourg*, IV^e entretien.)

la terre, si l'homme prévaricateur réussissait à l'en bannir, il perdrait par contre-coup le bienfait de l'immolation personnelle dont l'angoisse plaide sa cause devant Jéhovah, — même quand elle est involontaire ; et des immunités qui en découlent sur lui, — même à son insu.

X

Dieu ne fait donc aucun tort réel à ses enfants, en consacrant un petit nombre de leurs jours (les premiers, comme il est bien naturel), sur la surface du globe, théâtre momentané de leurs labeurs¹, à l'expérimentation de cette forte science du mal qu'Adam, leur chef, a voulu acquérir pour eux à ses risques et périls, et dont la possession leur est finalement si avantageuse, puisqu'elle les rend : « *comme des dieux*² ; » et Jéhovah est loin d'être INEXCUSABLE sur ce point, ainsi qu'ont osé le prétendre bien légèrement MM. Ghillany³, Daumer et autres savants de la même école. Sa bonté éclate au contraire dans ses actes, à l'égal de sa sagesse et de sa puissance. En effet, de même que, sans ôter à Adam sa liberté d'action, il lui avait enjoint, sous peine de mort (mort *naturelle* ou première mort), de s'abstenir du fruit dont la possession, malgré son utilité cachée, lui serait si funeste⁴ ;

1. Le mot latin : *labor*, signifie à la fois, dans cette langue toute divine, *souffrance* et *labeur* (travail).

2. *Genesis*, loc. cit.

3. Dans le recueil intitulé : *Qu'est-ce que la Bible?* pag. 291.

4. *Genesis*, II, 17.

de même, sans ôter à ses descendants leur liberté à cet égard, il leur enjoint formellement, sous peine de damnation éternelle (mort *surnaturelle* ou seconde mort), de ne pas exécuter de leurs propres mains, — malgré les mérites, même involontaires, qui en découlent sur la victime, quand ils transgressent son commandement ¹, — la sentence de mort qu'il a fulminée contre eux : car qui oblige l'homme à commettre l'homicide, sinon ses passions, ses fureurs et ses faux jugements ?

La mort est un département dont Dieu, seul dispensateur de la vie, a entendu se réserver la direction exclusive : et l'homme (à moins d'un ordre exprès de sa part, comme il advint à Abraham pour son fils Isaac ², ou à Moïse avec qui Jéhovah parlait face à face ³), l'homme pêche devant lui toutes les fois qu'il a la témérité d'y intervenir de son chef, même à bonne intention. Il ne tient donc qu'à l'homme d'écarter la plupart des atrocités qui le révoltent le plus, telles que le meurtre, l'incendie, le pillage, le viol, le rapt, la guerre, la tyrannie ; et, à moins d'un de ces accidents fortuits qui sont rares, et à la condition de ne pas s'abandonner à l'intempérance, à la débauche, à la colère, de terminer le plus souvent sa carrière paisiblement dans son lit. Ce sont ses vices qui le tuent. Dieu le laisse faire, tout en circonscrivant les effets désastreux du mal qu'il commet ; mais il aimerait cent fois mieux qu'il en fût autrement. Les livres sacrés, quand ils rapportent la mort de ces vénérables patriarches dont la vertu embaume encore la terre,

1. « Non occides. » (*Exodi*, XX, 13.)

2. *Genesis*, XXII, 2.

3. « Quem novit Dominus facie ad faciem. » (*Deuteronomi*, XXXIV, 10.)

disent que Jéhovah les a réunis à leurs pères et qu'ils se sont comme endormis dans son sein ¹; et les annales de l'Église montrent des légions de vierges, de saints, de martyrs qui souriaient aux anges, parce que les anges leur tendaient les bras, au milieu des horreurs du trépas ². La mort, pour le juste qui a marché droit devant le Seigneur, est à la fois le crépuscule d'un beau jour bien rempli, et l'aube matinale d'un jour plus beau encore qui ne doit pas finir. Mais les passions désordonnées qui agitent le commun des mortels ne leur permettent pas de raisonner leurs aetes ³; elles les constituent les bourreaux de leur prochain et d'eux-mêmes. Elles ne leur laissent aucun repos; et il semble qu'ils aient hâte d'en finir avec la vie, et que Dieu se prête à leur en faciliter les voies les plus promptes, tant ils l'emploient mal et tant ils la ménagent peu : comme s'ils se rendaient justice, en imaginant mille moyens violents d'abrèger le nombre déjà si restreint de leurs tristes jours ⁴!

L'unique holocauste vraiment propitiatoire que l'homme soit en état d'offrir à Dieu, à qui il doit tout, consiste dans l'oblation toujours intentionnelle en principe et pieusement résignée en fait, — quand sonne l'heure où elle va s'accomplir, — de son sang

1. *Genesis*, XXV, 8; XXXV, 29; XLIX, 32; L, 22; *Numerorum*, XX, 26; *Deuteronomii*, XXXIV, 7; *Josue*, XXIV, 29; *III Regum*, II, 10.

2. « Étienne (le premier martyr mort pour la foi chrétienne), « étant rempli du Saint-Esprit et levant les yeux au ciel, vit la « gloire de Dieu, et Jésus qui était à la droite de Dieu; et il dit « (pendant qu'on le lapidait) : Je vois les cieus ouverts, et le Fils de « l'homme qui est debout à la droite de Dieu. » (*Actes*, VII, 53.)

3.

« Audax omnia perpeti,
« Gens humana ruit per vetitum nefas. »

(HORATIUS, *Odæ*, lib. I, 3.)

4. « Dixitque Deus : Non permanebit Spiritus meus in homine in « æternum, quia caro est. » (*Genesis*, VI, 3.)

et de sa vie : afin de dégager, autant qu'il est en lui, par cet acte de confiance et d'abnégation, Jéhovah, son créateur, de l'engagement que ce grand Dieu a *moralement* contracté envers lui le jour où, par un pur effet de sa grâce, et sans qu'il eût encore rien fait pour s'en rendre digne, il le constitua dans l'être et dans la liberté. L'homme ne saurait rien faire de moins ni de plus, pour acquitter sa dette, que de se sacrifier lui-même : c'est beaucoup pour lui, et c'est assez pour Dieu. Jéhovah n'exige qu'une seule fois pour toute l'éternité ce gage *positif* de sa dépendance ; et sa satisfaction serait de ne pas se voir contraint, — fait qui n'arrive que trop ! — par l'ingratitude de ses enfants, à leur arracher de vive force, au milieu d'angoisses inexprimables qui sont leur châtement, le bien qu'il préférerait obtenir de leur plein gré. Ce bien, il le lui faut à tout prix ; il lui est indispensable ; il ne peut, il ne doit pas y renoncer. En effet, eût-il la condescendance (pour ne pas dire la faiblesse) d'abdiquer ses droits : il érigerait *ipso facto*, vis-à-vis de lui-même, un *contre-absolu* toujours en acte, avec qui il aurait à traiter de puissance à puissance et qui deviendrait son égal (si ses visées n'allaient pas plus haut). Or, conçoit-on ce que serait cette force surhumaine de la créature libre, non réglée, comme elle l'est en Dieu, par une sagesse et une bonté de même poids ? Ce serait l'enfer à perpétuité. Et si, pour trancher cette difficulté, on veut supposer dans la créature, à l'instar de Dieu, un équilibre parfait, on tombe dans l'absurde : car deux absolus ne peuvent coexister : ils se restreindraient, ils se heurteraient l'un l'autre ; aucune loi stable ne résisterait à leur double choc ; la divergence de vues et d'intérêts les rendrait rivaux ; la nature tirée en sens inverse serait en proie au désordre et à la confusion. La raison humaine, tout étroite

qu'elle est, comprend cette vérité palpable : elle sent qu'il ne peut exister, qu'il n'existe qu'*un absolu* et que, pour le bonheur particulier des individus comme pour le bien collectif de la création, il est juste et convenable que ce soit Dieu. Elle proteste (à quelques rares exceptions près) contre les sophistes qui prétendent l'élever au-dessus d'elle-même, non moins énergiquement que contre ceux qui la ravalent au rang des animaux. C'est trop d'honneur pour elle, ou trop d'indignité. Que ne tire-t-elle jusqu'au bout la conséquence logique de prémisses si sages ! Elle connaîtrait en plein le mystère de l'être et de sa destinée ; elle ne se méprendrait plus sur la situation de Dieu devant elle, ni sur ses devoirs envers Dieu. Au lieu de se renfermer dans un morne silence, ou de se répandre en plaintes stériles, elle s'attacherait à Jéhovah de toutes ses forces, comme le lierre s'unit à l'ormeau ; elle en ferait ses délices ; elle se saturerait de l'exubérance de la vie qui en découle sans fin ; elle le forcerait à suspendre l'ordre des phénomènes naturels et à opérer des miracles en sa faveur¹. En se plaçant d'elle-même, victime aimante et résignée, comme l'enfant chéri d'Abraham², au centre de l'ordre pré-établi par sa providence, elle lui offrirait de tout son cœur l'holocauste qui lui agréait : et Jéhovah à son tour, touché de son zèle, ajouterait sans cesse, comme le riche de l'Évangile³, au trésor dont il la verrait faire un si louable usage ; et plus elle redoublerait de soumission et d'amour, plus il se complairait à lui

1. « Et dixit Jesus : Tetigit me aliquis : nam ego novi virtutem de me exiisse. » (LUCA, VIII, 46.)

2. *Genesis*, XXII, 6-10.

3. *MATTHEUS*, XXV, 21, 23, 29.

adoucir l'atteinte des épines inséparables du sacrifice qu'elle doit accomplir, et à l'embellir de ses dons.

N'est-ce pas au contraire le comble de la déraison d'armer Dieu contre soi, en lui refusant intentionnellement (faute de pouvoir faire pis) ce qu'il prendra bon gré mal gré? A quoi aboutit cette résistance insensée? Que gagne-t-on à vouloir s'inscrire en faux contre son destin? L'impie allonge-t-il par là le nombre de ses jours? La souffrance et la mort en sont-elles moins inévitables? S'arrêtent-elles au seuil des académies matérialistes qui nient la liberté en Dieu, et ont-elles quelque égard au pyrrhonisme des savants? Qu'ils trouvent, s'il en existe, une armure impénétrable aux flèches de Jéhovah! Plus adroits que Prométhée¹, quand il eut ravi à Jupiter² le feu du ciel³, qu'ils écartent à coups de foudre le vautour insatiable⁴ qui se repaît de leur foie chaque jour! — Ou plutôt qu'ils rentrent en eux-mêmes; qu'à l'école de leurs malheurs ils acquièrent la sagesse; et qu'au lieu de nier, comme des aveugles incapables de voir la lu-

1. Par une inversion familière au génie mythologique du paganisme, qui a emmêlé toutes les traditions primitives du genre humain, mais non pas au point de les rendre méconnaissables, le titanide Prométhée, enfant de Japhet (le père des Grecs : *audax lapeti genus*, Horatius, *Odæ*, lib. I, 4) et de la Terre (*de limo terræ*, Genesis, II, 7), et père de Deucalion (le Noé des Grecs); Prométhée est l'Adam des Hellènes, de même que Pandore, la femme fatale qui apporte sur la terre tous les maux enfermés par Jupiter (Jéhovah) dans une boîte qu'il ne fallait pas ouvrir (*le fruit défendu*), en est l'Ève.

2. Nous avons démontré en son lieu (§ VII de ce Corollaire) que le Jupiter ou *Jaou-pater* des Grecs est identique au *Jaou* ou *Jéhovah* des Hébreux, père des Dieux (Fils et Saint-Esprit) et des humains.

3. Allusion visible au fruit de la science du bien et du mal (*le feu sacré*), ravi à Jéhovah (Jupiter) par Adam (Prométhée), et puni de même par le supplice du coupable.

4. La mort.

mière en plein jour, la *Fatalité providentielle* qui les écrase triomphalement sous les *roues clairvoyantes* de son char¹, ils découvrent pieusement leur poitrine à son approche et, lui ouvrant les bras : « Viens, lui
 « diront-ils, messagère du ciel, que nous reconnais-
 « sons bien tard, viens pour notre bonheur et notre
 « joie! Salut à la mort : salut au baiser de Jéhovah,
 « de ce grand Dieu créateur et destructeur, qui donne
 « la vie pour la reprendre, et qui la reprend pour la
 « rendre cent fois plus belle²! La mort : c'est l'heure
 « de la délivrance; c'est l'aube du jour resplendissant
 « de l'immortalité; c'est la fournaise ardente où, par
 « l'âpreté même du contraste, ce qui vit doit mourir
 « pour renaître³; où l'âme épuisée par sa lutte vio-
 « lente contre le mal qui l'a toute meurtrie, va se
 « purifier de ses souillures et puiser une ardeur juvé-
 « nile, afin de voler à de plus hautes destinées, sous

1. Les chérubins ou anges de la destruction (dont Lucifer fut le prince, avant sa chute) et qui supportent le trône de Jéhovah (*Psal-morum*, XVII, 11), se révèlent sous la forme de roues flamboyantes et « *pleines d'yeux tout autour* » (*Ezechielis*, I, 15-21; X, 9-12). — Ainsi, tandis que l'athée ne voit dans la *fatalité* ou la nature des choses qu'une force aveugle, et par conséquent inexorable, qui l'écrase au hasard et sans lui laisser d'espoir; le théiste, au contraire, illuminé par la révélation, quoique soumis extérieurement aux mêmes lois naturelles, sait que la *providence* de Jéhovah est clairvoyante et bonne; qu'elle ne permet le mal que pour en tirer un plus grand bien; et que les roues de son char (*les chérubins*), qui broieront son corps pour en faire jaillir l'âme immortelle, sont « *pleines d'yeux tout autour* : » c'est-à-dire qu'elles seront remplies à son égard, s'il le mérite, d'attention et de ménagements.

2. « Ego occidam, et ego vivere faciam; percutiam, et ego sanabo. » (*Deuteronomii*, XXXII, 39.)

3. « Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. » (JOANNES, XII, 24-25.)

« l'aile de Jéhovah ¹. C'est grâce à la mort que l'esprit, « aguerri contre le mal, qu'il connaît à fond (pour ne « l'avoir que trop expérimenté à ses dépens sur la « terre), mais dont l'empire sur lui a cessé pour tou- « jours, est affranchi des entraves du corps qui le « faisait participer, comme les animaux et malgré sa « nature éthérée ², aux phénomènes grossiers de la « substance ³, et dont le poids l'empêchait de prendre « au ciel son libre essor. »

XI.

Récapitulons sommairement les phases successives et la philosophie générale de l'holocauste perpétuel, au passé, au présent et au futur.

Dieu, par sa première révélation, n'avait demandé à Adam que la conservation de son innocence, et, comme gage de sa dépendance volontaire, le sacrifice perpétuel de cette partie de sa liberté dont Adam préféra faire usage à ses risques et périls, en se mettant en communion avec le génie du mal, malgré la défense formelle de Jéhovah ⁴, et au mépris du véritable bien dont il possédait la plénitude en son Créateur.

Après la chute d'Adam, l'homme voué à la mort, mais instruit par les termes mêmes de sa condamna-

1. « Amen, amen dico tibi, nisi quis renatus fuerit ex aqua, « et Spiritu sancto, non potest introire in regnum Dei. » (JOANNES, III, 3.)

2. « Spiraculum vitæ. » (*Genesis*, II, 7.)

3. « De limo terræ. » (*Ibid.*)

4. *Ibid.*, II, 17.

tion qu'une victime innocente, un fils d'Ève¹, en mourant pour le salut de tous, vaincra le mal et payera sa rançon, attend impatiemment cette précieuse victime. Caïn, le premier-né d'Adam, consacre provisoirement à Jéhovah les prémices de son champ, tandis qu'Abel lui consacre celles de son troupeau²; et Caïn voyant l'offrande sanglante d'Abel préférée à la sienne, immole son frère innocent, afin de chercher, dans l'effusion du sang de ce fils d'Ève (en épargnant le sien), la vertu réparatrice qu'il y croit cachée.

A partir du meurtre d'Abel, la porte est ouverte à tous les excès du mal qu'Adam a inoculé à ses descendants et dont la lignée de Caïn d'abord, et plus tard celle de Cham, se feront les propagateurs. L'opinion humaine, en ce qui concerne la théorie de l'holocauste perpétuel, l'époque de la rédemption promise et la qualité de la victime propitiatoire, est totalement faussée. Les orthodoxes, et particulièrement Noé (après le déluge) s'en tiennent aux sacrifices d'animaux, à l'exemple d'Abel : et Jéhovah qui n'a rien demandé de plus³, qui n'a même encore rien demandé explicitement (l'Écriture du moins ne le dit pas), s'en montre satisfait⁴. Mais les dissidents, et particulièrement Lamech, petit-fils de Caïn⁵, remplis d'un faux zèle, continuent l'œuvre impie de

1. *Ipsa (semen mulieris) conteret caput tuum (caput serpentis).* » (*Genesis*, III, 15.)

2. *Ibid.*, IV, 3-5.

3. Jéhovah, au contraire, défend expressément l'homicide en général; et il ne tolère ou ne prescrit d'exception à cette loi qu'à l'égard des impies qui séduisent les faibles et corrompent la terre.

4. *Genesis*, IV, 4; VIII, 21.

5. *Ibid.*, IV, 18-23. — Ce Lamech, cinquième descendant de Caïn, polygame et homicide, n'est pas le même que Lamech, septième descendant de Seth et père de Noé (*Ibid.*, V, 25, 28).

Caïn ¹, et cherchent une réparation plus efficace dans l'effusion du sang humain (tout en se gardant bien de répandre le leur).

L'équilibre, rétabli un moment sur la terre par la grande expiation du déluge et par la piété de Noé, est rompu derechef, au pays de Sennaar, par la malignité des Chamites, rendue impuissante, grâce à un miracle de Jéhovah (la confusion des langues et la dispersion Babelique), au moment où elle allait éclater de nouveau ². Le monde retombe alors en enfance; un voile épais s'étend sur la tradition des événements antédiluviens: et les ouvertures qui y sont pratiquées de mémoire, çà et là, par les conducteurs des nations devenues étrangères les unes aux autres, donnent passage aux mythologies des Hellènes, des Phéniciens, des Égyptiens, des Indiens, des Chinois, des Mexicains, des Scandinaves et de tous les autres peuples primitifs. C'en est fait de l'unité de religion et de l'orthodoxie: l'homme ne connaîtra plus Dieu qu'à travers l'ombre multiple et impalpable des figures mystérieuses. Mais aussi les tronçons du Python infernal, coupés pour ainsi dire en morceaux par le glaive de Jéhovah et dispersés sur tous les points du globe, ne se rejoindront pas de longtemps ³; et leur rage, cir-

1. « Dixitque Lamech : Quoniam occidi virum in vulnus meum, « et adolescentulum in livorem meum. » (*Genesis*, IV, 23.)

2. *Ibid.*, XI, 1-9.

3. Les mythologies païennes, qui figurent toutes Apollon-Jéhovah taillant en pièces le serpent Python, sont une réminiscence positive du mémorable événement qui sauva l'homme de ses propres excès, en l'isolant de son semblable et en le plongeant pour un temps dans les ténèbres de la barbarie et de l'ignorance. La confusion des langues à Babel fut, dans l'ordre moral, un cataclysme non moins efficace que l'avait été, dans l'ordre physique, le déluge universel. L'homme demeura mauvais; mais son horizon, restreint au sol natal, à ses labeurs journaliers et aux intérêts de sa peuplade, le rendit impuissant pour le mal.

conscrite par mille obstacles naturels, mordra convulsivement le sable¹, sans pouvoir se reconnaître ni s'entendre², jusqu'au jour préfix où le génie du mal en personne, le grand Antechrist, viendra les réunir et, pour la dernière fois, les conduire à l'assaut³.

Les descendants de Noé, cessant de se comprendre et forcés d'abandonner leur dessein impie⁴, se séparent et vont, par essais et suivant leurs affinités de races, peupler au loin la terre, sous la conduite des principaux chefs de famille devenus leurs rois, leurs prêtres et leurs législateurs. Nemrod, fils de Chus et petit-fils de Cham (la lignée toujours sacrilège et toujours digne de malédiction), reste au pays de Sennaar, y fonde la ville de Babylone sur l'emplacement même où le miracle avait eu lieu, et, suivant la coutume abominable des Caïnites, il y devient « *un violent chasseur (d'hommes) devant le Seigneur*⁵. » L'immolation de victimes humaines prévaut partout sur l'oblation pacifique des animaux, et la nuit suscitée par le génie implacable de la destruction s'épaissit de plus en plus. Il faut, l'homme le veut : il faut que la leçon donnée par Jéhovah à la race démoralisée d'Adam qui prétend, comme son chef, connaître le mal à fond, soit complète pour être efficace ; il le faut, et elle le sera. Il se forme, de Dieu à l'homme et par le fait de l'homme, ce qu'on appelle un cercle vicieux. Plus ce dernier multiplie ses offrandes dégoûtantes, et plus Jéhovah détourne de la créature qui fait de sa liberté

1. « Arenam maris. » (*Apocalypsis*, XII, 18.)

2. « Labii unius et sermonum eorumdem. » (*Genesis*, XI, 1.)

3. « Per tres dies et dimidium. » (*Apocalypsis*, XI, 9.)

4. *Genesis*, XI, 8.

5. « Ob hoc exivit proverbium : Quasi Nemrod robustus venator coram Domino. » (*Ibid.*, X, 9.)

un usage si détestable ses regards indignés; et plus Jéhovah lui dérobe son visage, plus il appesantit sur elle le glaive de sa justice, et plus elle redouble ses fureurs homicides, afin de l'apaiser. Elle entasse victimes sur victimes, dans le double espoir de fléchir le Dieu dont elle méconnaît de plus en plus les voies mystérieuses, et de rencontrer enfin l'hostie propitiatoire qu'il lui a promise¹ et dont la vertu désarmera son ressentiment².

Le Molochisme ou l'immolation de victimes humaines en l'honneur du Dieu-Taureau, et le Baalisme ou la prostitution sacrée et l'apothéose de l'âne et du phalle, se développent parallèlement, en se combinant l'un avec l'autre : le premier, principalement chez les Phéniciens, issus de *Cham* par Sidon³, fils aîné de Chanaan⁴; le second, principalement chez les Hellènes, issus de *Japhet*⁵; tandis que les Hébreux, issus de *Sem* par Heber, petit-fils d'Arphaxad⁶, tout en se laissant induire par la contagion générale à l'idolâtrie et aux abominations des peuples voisins, retiennent néanmoins parmi eux quelques parcelles du feu sacré et sont préparés par Jéhovah à l'élaboration latente du Verbe éternel. Dieu se révèle à Abraham : et non pas pour lui qui connaît le fond des cœurs; mais afin de faire éclater la fidélité exemplaire de ce

1. *Genesis*, loc. cit.

2. Telle était la pensée de Caïphe, qui « *prophétisa*, » selon l'expression de saint Jean, quand il dit, de Jésus-Christ, qu'il était avantageux que cette victime innocente périt pour le salut de tout le peuple (*Joannes*, XI, 49-52).

3. Fondateur du pays et de la ville de ce nom, dans la Phénicie. (*Genesis*, X, 19.)

4. *Ibid.*, X, 15.

5. « *Audax lapeti genus.* » (*HORATIUS*, loc. cit.)

6. *Genesis*, X, 24.

saint patriarche aux yeux des nations dont il le rendra le chef, il lui demande l'immolation de son fils Isaac, à qui il substitue un bélier au moment fatal¹, précisant par là d'une manière irréfragable la mesure de l'holocauste propitiatoire que le sacerdoce antique ne devait pas dépasser. Car c'est l'oblation de soi-même, et non celle du prochain, que Jéhovah réclame impérativement : et encore n'en est-il satisfait qu'autant qu'elle s'unit en esprit et en vérité² à l'oblation parfaite de l'hostie sans tache, l'espoir des nations depuis le péché originel³, et la seule digne de payer la rançon de l'humanité par sa vertu divine, faute de laquelle tout autre sacrifice laisserait l'œuvre de la rédemption incomplète. Et comme il faut à Jéhovah, au milieu du débordement universel de la corruption païenne, un gage positif de la dépendance directe de ses serviteurs, il impose à Abraham et à ses descendants (jusqu'à l'avènement du Rédempteur, qui mettra fin à toutes les formes figuratives du sacrifice, en l'accomplissant réellement en sa personne), il leur impose la circoncision des mâles, comme oblation d'une partie de leur chair, dont il veut bien se contenter provisoirement et à valoir sur le tout⁴. Telle est l'essence de la seconde loi, qui abroge les sacrifices humains virtuellement (sinon encore totalement en fait) chez les Israélites d'abord, et de proche en proche par toute la terre civilisée, excepté chez les Chamites dont les générations démoralisées croupiront sans fin dans

1. *Genesis*, XXII, 11-13.

2. « Sed venit hora, et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in Spiritu et Veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent eum. Spiritus est Deus : et eos, qui adorant eum, in Spiritu et Veritate oportet adorare. » (JOANNES, IV, 23-24.)

3. *Genesis*, loc. cit.

4. *Ibid.*, XVII, 10-14.

le Molochisme. L'oblation pacifique des animaux, — qui n'avait rien de répugnant aux temps antiques, où l'homme primitif ne dédaignait pas de pourvoir à ses besoins matériels de ses propres mains ; — l'oblation pacifique des animaux, nécessaires à l'alimentation de l'homme et voués par l'infériorité de leur nature à la destruction, est réglée dans tous ses détails par le code mosaïque, dont les prescriptions légales, religieusement suivies en esprit d'union avec Jéhovah et d'obéissance à ses commandements, suffiront pour le salut des croyants, jusqu'à l'avènement promis et universellement attendu du Rédempteur.

Enfin le Rédempteur en personne apporte au monde la troisième loi, et l'Homme-Dieu offre à son Père, pour tous ceux qui s'y sont rendus ou s'y rendront participants par la foi, la véritable hostie propitiatoire, promise depuis la chute d'Adam, et dont le mérite surnaturel, seul capable de féconder à jamais tous les dévouements particuliers qui resteraient stériles sans lui et d'effacer tous les crimes, a le pouvoir de rouvrir le ciel aux pécheurs repentants et de réconcilier l'homme avec Dieu. A l'instar du grand sacrifice accompli pour le salut du genre humain sur le Golgotha, l'Église orthodoxe immole sans cesse l'Agneau divin sur ses autels (au saint sacrifice de la Messe), en esprit et en vérité, comme il est prescrit¹ : c'est-à-dire d'une manière à la fois réelle dans son mysticisme (par les espèces tangibles du pain et du vin), et mystique dans son réalisme (par la transsubstantiation invisible des saintes espèces au corps et au sang de Jésus-Christ) : manière qui n'offre rien de répugnant aux sens et parfaitement appropriée au génie et à la

1. « In Spiritu et Veritate oportet adorare. » (JOANNES, IV, 24.)

délicatesse des hommes raffinés des derniers jours. Mais conçoit-on bien l'essence de ce mystère et l'économie admirable de son institution ? Continuellement il faut que le Rédempteur, cette innocente victime, fasse abstraction de sa divinité devant son Père et lui offre le sacrifice sanglant de son humanité, afin d'accomplir, — au nom de la création tout entière, dont il est le support, et qui puise dans cette oblation incessante de son chef la vie et les forces qui lui manquent, — l'acte de soumission et de dépendance *absolue* faute duquel rien, hormis sa divinité propre, ne saurait subsister devant la face de Jéhovah. Car si l'Agneau divin, immolé sans cesse sur les saints autels, ne se sacrifiait pas pour l'homme, l'homme serait obligé de se sacrifier lui-même : et comme l'homme ne porte pas en lui le foyer régénérateur de son être, il sécherait au souffle de Jéhovah comme l'herbe des champs qui se fane d'elle-même aux feux du jour, quand elle a échappé à la faux du moissonneur. C'est donc pour le salut des êtres créés par son Père et rachetés par lui, que le Verbe incarné ou l'Agneau divin (dont l'antique agneau pascal des Israélites n'était que la figure) se substitue sans cesse à leur place, afin de suppléer à leur insuffisance native et de payer pour eux à la Toute-Puissance *absolue*, à qui ils doivent tout et qui ne saurait souffrir (hors son Verbe et son Esprit) l'ombre d'un égal, la dette de leur éternelle insolvabilité et de leur non moins éternelle dépendance. Et ce sacrifice indispensable ne cessera jamais ; l'holocauste perpétuel, au ciel comme sur la terre, se renouvellera sans fin : car le jour, — s'il en était un, — où, — par impossible, — l'Agneau pacifique se refuserait à l'immolation personnelle ou y mettrait quelque réserve, la partie de la création, et, s'il y avait lieu, la création tout entière, délaissée par

lui, fondrait comme de la cire aux feux du regard de Jéhovah et s'évanouirait dans l'abîme, où rien, pas même le Saint-Esprit, ce Dieu des Dieux qui souffle où il lui plaît ¹, ne la ferait revivre : tant est immuable l'ordre des processions qui règle, d'un indissoluble accord, entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit, leurs attributions respectives dans le temps et pour l'éternité!

La vertu de l'holocauste perpétuel pour contre-balancer, devant la Toute-Puissance jalouse de Jéhovah, les écarts plus ou moins excentriques des êtres que ce Dieu créa libres, à son image et à sa ressemblance², — pour l'amour de son Verbe et de son Esprit, plus, peut-être, que pour sa propre satisfaction, — est tellement efficace, que la révélation faite à l'aigle de Pathmos ³ lui montre le Rédempteur, au milieu des anges et des élus dont il est le roi, non pas revêtu de son humanité victorieuse (peut-être son Père en serait-il blessé ⁴); mais sous la forme d'un Agneau immolé, qui a seul le pouvoir, grâce à son sacrifice sublime, de recevoir le livre du destin de la main droite de Jéhovah ⁵, et de promulguer en son nom

1. « Spiritus ubi vult spirat. » (JOANNES, III, 8.)

2. « Ad imaginem et similitudinem. » (*Genesis*, I, 26.)

3. *Apocalypsis*, I, 9.

4. Il y a plus d'affinité qu'on ne le croit communément, — faute d'y réfléchir, — entre Jéhovah ou Dieu *le Père* du christianisme, et Saturne, *le Père* des dieux mythologiques, qui, après avoir longtemps dévoré ses enfants au fur et à mesure de leur naissance, de crainte d'être détrôné un jour par eux, se laissa enfin désarmer par son fils Jupiter, ou le Dieu en forme de *Pierre*, de concert avec Cybèle, ou *la Terre*, sa mère. — Or, n'est-ce pas précisément sur *la Pierre* mystique que le divin Fils, de concert avec Marie, ou *la Terre*, sa mère (*de limo terræ*), fait avaler, pour ainsi dire, au divin Père, qu'est fondée l'Église qui doit subsister éternellement, malgré les répugnances instinctives du vieux Saturne?

5. *Apocalypsis*, V, 7.

ses décrets sur ceux qu'il a rachetés de la mort au prix de son sang précieux :

« Je vis, dit le prophète ¹, dans la main droite de
 « Celui (Jéhovah) qui était assis sur le trône un livre
 « (le livre du destin des mortels) écrit dedans et dehors,
 « scellé de sept sceaux ². Et je vis un ange fort qui
 « proclamait à haute voix : Qui est digne d'ouvrir le
 « livre et d'en lever les sceaux ? Or il n'y avait per-
 « sonne, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la
 « terre, qui pût ouvrir le livre, ni même le regarder.
 « Et moi, je m'affligeais beaucoup de ce que personne
 « n'eût été trouvé digne d'ouvrir le livre, ni même de
 « le voir. Alors une voix me dit : Ne t'afflige point.
 « Voici le lion de la tribu de Juda, le rejeton de Da-
 « vid, qui a obtenu par sa victoire le pouvoir d'ouvrir
 « le livre et d'en lever les sept sceaux. Je regardai, et
 « je vis au milieu du trône (de Jéhovah) un Agneau
 « qui était debout et comme immolé... il s'avança et
 « il reçut le livre de la main de Celui qui était assis
 « sur le trône. Et après qu'il l'eut ouvert, les quatre
 « animaux ³ et les vingt-quatre vieillards ⁴ (qui en-
 « touraient le trône de Jéhovah) se prosternèrent

1. *Apocalypsis*, V, 1-14.

2. Ces sceaux mystiques peuvent figurer :

I. Les sept esprits (princes des séraphins, peut-être) qui assistent, comme des lampes lumineuses, aux conseils du Père (*Apocal.*, IV, 5); à l'instar des princes des chérubins, qui sont comme les roues ardentes de son char (*Ézech.*, I, 15-21; X, 9-12);

II. Les sept sacrements de l'Église orthodoxe, institués par la vertu du *Fils*, pour sanctifier la terre;

III. Les sept dons surnaturels du *Saint-Esprit*.

3. Les quatre esprits célestes, inspireurs et gardiens officiels des quatre évangiles, et figurés chacun par le mode particulier de composition et de style qui en caractérise l'accession.

4. Les vingt-quatre esprits célestes, inspireurs et gardiens officiels des livres canoniques de l'ancien Testament.

« devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des
« coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières
« des saints; et ils chantaient un cantique nouveau,
« en disant : Vous êtes digne, Seigneur, de recevoir
« le livre et d'en ouvrir les sceaux : car vous avez été
« mis à mort, et par votre sang vous nous avez ra-
« chetés pour Dieu, de toute tribu, de toute langue,
« de tout peuple et de toute nation; et vous nous
« avez faits rois et prêtres pour notre Dieu; et nous
« régnerons sur la terre. Je regardai encore, et j'en-
« tendis autour du trône, et des animaux, et des vieil-
« lards, la voix d'une multitude d'anges, et il y en
« avait des milliers de milliers, qui disaient à haute
« voix : L'Agneau qui a été égorgé est digne de rece-
« voir puissance, divinité, sagesse, force, honneur,
« gloire et bénédiction. Et j'entendis toutes les créa-
« tures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la
« terre et dans la mer, toute l'universalité des êtres,
« qui disaient tous : A Celui qui est assis sur le trône,
« et à l'Agneau, bénédiction, honneur, gloire et puis-
« sance dans les siècles de siècles. Amen. »

Ainsi le sacrifice, commencé matériellement sur la terre, s'achève spirituellement dans le ciel. La Synagogue a plongé la première le glaive de la loi mosaïque au cœur de l'innocente victime¹; l'Église catholique, par le saint sacrifice de la Messe qu'elle célèbre par tout l'univers, en réitère sans cesse, dans le même esprit, l'immolation mystique; et les anges et les élus, à leur tour, glorifieront sans fin, à la face de Jéhovah, leur libérateur en la personne de « l'Agneau
« qui est seul digne, parce qu'il a été mis à mort pour
« eux et qu'il les a rachetés par son sang, de recevoir

1. JOANNES, XIX, 34

« des mains du Très-Haut puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction dans tous les siècles de siècles. » Rien donc n'a été changé, rien ne changera au plan divin, dont la primitive ordonnance se manifeste aux regards des hommes vivants sur la terre, précisément telle qu'elle fut conçue de toute éternité avant l'origine des choses, et telle qu'elle se déroulera sans fin aux yeux des anges et des élus, dans son inaltérable simplicité.

XII.

Ce ne sont point là des rêveries spéculatives, bonnes pour occuper les loisirs des philosophes, auxquelles la pratique usuelle de la vie n'a rien à voir, et qu'on est libre de rejeter sans inconvénient. Ici la vérité palpite : la tradition universelle l'affirme au dictamen de la raison ; les faits lui apportent leur sanction journalière ; elle ne tient aucun compte des résistances individuelles, et, quoi qu'on dise d'elle, l'inéluctable destinée qui en découle ne recule pas. Vainement le sceptique ou l'athée, — à cause de quelques abus que n'a pas manqué d'y glisser la malignité humaine qui gâte tout ce qu'elle touche, — tentent-ils d'écarter, comme incertains ou trompeurs, les dogmes religieux proposés à leur foi, et surtout la Bible et l'Évangile qui expliquent tous les symboles et leur servent de support. Le Très-Haut se rit de leurs dénégations stériles¹ ;

1. « Qui habitat in cœlis iridebit eos; et Dominus subsannabit eos. Tunc loquetur ad eos in irâ suâ, et in furore suo conturbabit eos. » (*Psalmorum*, II, 4-5.)

et ils ne trahissent qu'eux-mêmes, en se dévêtissant devant lui de l'unique armure capable de les défendre contre l'aiguillon du mal prêt à les transpercer jusqu'aux os, et d'amortir dans leur chair périssable, en leur en montrant l'issue salutaire, la douleur inséparable des coups réparateurs de Jéhovah. Qu'ils y prennent garde ! La pire erreur pour un homme, si amoureux qu'il soit des sciences *exactes*, n'est pas de se tromper ou de se laisser tromper innocemment, peut-être, sur quelques minuties du culte extérieur, qui ne préjudicient en rien à l'orthodoxie sévère du fond, et qui trouvent au contraire leur raison d'être dans le besoin d'amorcer, pour ainsi dire, par leur endroit sensible, les esprits superficiels, si nombreux, si impressionnables, si inconstants et si dignes de la sollicitude inquiète des pasteurs qui font tout ce qu'ils peuvent pour les retenir ; — mais elle consiste à s'étourdir sur sa condition, comme un enfant ; et, tandis que la nature multiplie autour de lui ses avertissements sinistres, à supposer gratuitement les choses telles qu'il les voudrait, ou même à n'y pas songer du tout, au lieu de les comprendre et de les accepter telles qu'elles sont. A voir l'insouciance des mortels et la manière dont ils se comportent, il semblerait qu'ils ont fait un pacte avec le destin ; qu'une félicité sans nuages sur la terre leur est acquise ; que l'immortalité bienheureuse est leur propre légitime ; et que Dieu leur fait tort et se montre cruel et même injuste à leur égard, quand il leur arrive un de ces accidents fâcheux qui les prennent presque toujours à l'improviste, et contre lesquels l'expérience et la réflexion les plus vulgaires eussent dû de longue main les prémunir. La providence éternelle ne s'endort pas sur ce qui les touche, parce qu'il leur plaît de fermer les yeux : et le compte qu'à tout instant ils peuvent

être appelés à rendre, est bien autrement sérieux que les hochets frivoles qui les captivent, ou les répugnances injustifiables qui les détournent de remplir leur devoir envers Dieu.

Rappelons une dernière fois les principes fondamentaux :

Il faut nécessairement, — l'ordre universel le prouve, — il faut qu'il existe *un Absolu*, ne relevant que de lui-même, présidant à tout et réglant tout sur un type unique, qui est sa volonté propre, d'où tout découle. Le hasard, la fatalité n'existent ni en lui, ni hors de lui ; ils ne sont, pour l'homme, que les effets secondaires de causes imprévues ou inexplicables.

Il ne saurait exister qu'*un Absolu* : car deux absolus, fonctionnant chacun dans sa sphère propre ; pouvant agir, s'il leur plaisait, en sens inverse ; et, en tout état de cause, se restreignant forcément l'un l'autre, impliqueraient contradiction.

L'*Absolu unique*, dont les merveilles de la création manifestent la puissance, est **ЈЕHOVAH**, l'Être des êtres, qui a été (en cette qualité on l'appelle *le Père*¹), qui est (en cette qualité on l'appelle *le Fils*²), et qui sera (en cette qualité on l'appelle *le Saint-Esprit*³), dans l'éternité passée, dans le temps présent, et dans l'éternité future.

Devant ce *Dieu absolu* et jaloux à bon droit de son pouvoir (dont nulle créature humaine ou angélique n'userait avec une sagesse comparable à la sienne),

1. « Patrem omnipotentem. » (*Symbolum Nicenum.*)

2. Le présent est le fils du passé : comme la parole est la fille de la pensée.

3. « Qui ex Patre Filioque procedit. » (*Symbolum Constantinopolitanum.*)

l'homme, créé *libre*, à son image¹, n'a sa raison d'être et de subsister que par et dans la pratique constante de l'obéissance *filiale*² : obéissance dont la plus grande marque possible d'une part, et le dernier terme exigible de l'autre, est : LE SACRIFICE. Il faut que la créature, — par cela même qu'elle se sent intelligente et libre, — se tienne toujours prête à restituer au premier appel de Jéhovah ce qu'elle lui doit et à *s'anéantir*, pour ainsi dire, devant lui : c'est la loi suprême de son être. A ce prix, — le seul qui sauvegarde en principe et en fait l'omnipotence divine, — elle trouve grâce aux yeux du Très-Haut; il se complaît en elle comme l'artiste en l'œuvre qui signale son génie; il l'orne de ses dons les plus rares; il lui rend l'épreuve de la fidélité facile³; et, à l'heure solennelle de l'épreuve indispensable, sa grâce consolatrice descend du ciel sur elle, comme sur le Christ priant au Jardin des Olives, pour la fortifier⁴. Mais si elle désobéit, si elle se montre hostile, la souffrance et une mort cruelles seront les armes de Jéhovah pour la punir, la faire rentrer dans l'ordre et lui ôter de vive force, — et cela, d'une manière d'autant plus sensible pour elle qu'elle y mettra plus de résistance, — le gage positif de dépendance qu'elle ne doit, qu'elle ne peut pas lui refuser.

Le critérium infaillible de la véritable religion universelle est donc essentiellement adéquat à la théorie

1. « Ad imaginem et similitudinem. » (*Genesis*, I, 26.)

2. Il faut la dire : *filiale*, puisque Dieu nous permet de l'appeler : *Notre Père*; mais quand, par notre ingratitude, elle n'est pas filiale ou volontaire, la nécessité, *ipso facto*, la rend *servile*.

3. « Jugum enim meum suave est, et onus meum leve. » (*MATTHEUS*, XI, 30.)

4. « Apparuit autem illi angelus de cœlo, confortans eum. » (*LUCA*, XXII, 43.)

du sacrifice. C'est à ce signe qu'elle se fait reconnaître. Tant vaut l'holocauste : tant vaut le sacerdoce, et tant le culte. Hors du sacrifice réel, il n'y a point de lien religieux. Et réciproquement : plus l'hostie est parfaite, et plus le symbole qui s'y rattache est d'ordre divin ; la proportion de l'un à l'autre est mathématique. A ce titre, l'immolation sacrée des hommes, et des meilleurs, — pourvu qu'elle fût pleinement volontaire de leur part¹, — serait une règle générale, si Dieu, dont la bonté tempère paternellement la justice, et qui veut l'édification spirituelle de l'homme, et non sa destruction par des moyens violents qui lui sont odieux, n'y avait pourvu de tout temps, par la substitution innocente des animaux d'abord² ; et enfin par l'oblation pacifique d'une victime bien autrement efficace, en la personne de l'Homme-Dieu, après qui la terre n'aurait plus à chercher rien autre qui fût digne de lui être offert ; et dont la double nature pri-

1. Ce cas serait fort rare. Abel, la fille innocente de Jephthé, Socrate, Phocion, Philopœmen, Charles I^{er}, Louis XVI subirent la mort malgré eux ; Isaac, portant paisiblement sur son dos le bois du sacrifice (*Genests*, XXII, 6), ignora jusqu'au dernier moment qu'il était lui-même la victime promise à Jéhovah par Abraham ; Codrus, Curtius, Décius, Mucius Scævola, Horatius Coclès, Régulus, Léonidas étaient électrisés par l'amour de la gloire qui a immortalisé leurs noms ; Jean Huss, Jérôme de Prague, Jean de Leyde, Savonarola, Michel Servet ne pouvaient, sans une lâcheté insigne, mentir à leur renommée, et ils ne furent point libres d'éviter leur sort. Les martyrs obscurs de la foi chrétienne, dont on ignore les noms et que leur nullité même, devant l'opinion humaine, dispensait des entraînements périlleux de l'héroïsme, ont offert l'exemple d'un dévouement très-pur. Mais le Christ est peut-être le seul qui, pouvant éviter l'horreur d'un supplice ignominieux par un simple appel aux puissances surnaturelles, qui n'attendaient de lui qu'un signe pour le détacher de la croix et lui obéir, ait accepté la mort, après l'avoir cherchée, de son plein gré, et sans proférer aucune plainte.

2. Pendant toute la durée de l'ancienne loi.

vilégiée pouvait seule réunir, une fois pour toutes, et les féconder l'un par l'autre, le faible mérite encore possible à l'humanité dans le triste état où sa chute l'a réduite, avec la vertu sacro-sainte inhérente à la divinité.

Ce doit donc être et c'est pour l'Église catholique, aux yeux des générations modernes, le comble de l'honneur, de n'avoir point laissé obscurcir, malgré le flot tumultueux des âges et des passions humaines incessamment liguées contre elle, la notion fondamentale de la réparation et du salut par la vertu du sacrifice ; et d'avoir au contraire, joignant la pratique la plus excellente à la théorie la plus sublime, perpétué sans fin sur ses autels l'auguste immolation, faute de laquelle le monde, racheté aux légitimes exigences de la *Puissance absolue* qui gouverne tout, par le sang de Jésus-Christ, serait obligé de se sacrifier ou d'être sacrifié lui-même et, dans l'un ou l'autre cas, retournerait fatalement à l'abîme. De même que la statue de Minerve, religieusement gardée à l'Acropole d'Athènes, était (dans une mesure restreinte comme la puissance fabuleusement attribuée à cette déesse) le palladium de la cité : de même la Croix, transplantée du Calvaire de Jérusalem (la cité déicide) sur l'autel de Saint-Pierre de Rome (la cité universelle de l'amour parfait¹), y devient le palladium tutélaire du monde entier. La Croix, la Croix *seule* est, pour l'homme, l'éternel symbole de la paix de Jéhovah. Il n'y en a point d'autre. Il faut, pour la satisfaction de ce Père suprême de toutes les générations divines

1. On sait que le nom latin de Rome, *Roma*, est l'anagramme parfaite du mot *Amor*, qui signifie : *Amour*. (Voir la note 1 de la page 133.)

et humaines, justement susceptible (comme l'antique Saturne des Hellènes) à l'endroit de son pouvoir ; il faut, pour la rédemption du genre humain radicalement incapable de lui payer sa dette ; il faut que l'holocauste de l'Homme-Dieu, son Fils chéri, égal à lui-même, et le seul homme digne de son amour, ébauché matériellement sur le Golgotha par la main brutale de la Synagogue judaïque qui n'y mit aucun ménagement, aucune forme décente, se poursuive mystiquement par la main bénie de l'Église catholique, consacrée par le Rédempteur en personne pour offrir à son Père l'hostie sans tache, en esprit et en vérité, partout et toujours ¹.

Considérons en Jésus-Christ l'homme pur et simple, abstraction faite de sa divinité. Les rationalistes les plus hostiles au christianisme ne nous contrediront pas sur ce point ². Cet homme, ce moraliste éminent, ce philosophe incomparable, dont la doctrine a fait accomplir à l'esprit humain, plongé dans la fange du paganisme où il croupissait de temps immémorial, une évolution tellement prodigieuse qu'on n'y voudrait pas croire, si l'empreinte n'en subsistait encore sur nous tout d'une pièce après plus de dix-huit cents ans ; cet homme fut sans conteste plus grand qu'Abel, plus grand que Noé, plus grand qu'Abraham, Isaac et Jacob, plus grand que Moïse, plus grand qu'Élie le Thesbite, plus grand que David et les prophètes, plus grand que Socrate, Platon, Aristote ; et la terre, en fait de victimes opimes, quand elle l'immola (sans se rendre nettement compte de l'acte considérable qu'elle

1. « Tu es sacerdos in æternum, secundum ordinem Melchisedech. » (*Psalmorum*, CIX, 4.)

2. M. Renan, dans sa *Vie de Jésus*, le chef-d'œuvre du genre, fait du Christ, en tant qu'homme, une peinture charmante.

accomplissait alors ¹⁾, offrit à Jéhovah en sa personne ce qu'elle eut, ce qu'elle aura jamais de mieux. Or, le sacrifice étant l'essence même de la religion; et la valeur du sacrifice étant équipollente à la qualité de la victime : il s'ensuit magistralement que la religion chrétienne est la véritable religion, puisque nulle autre (hormis le mosaïsme qui la récuse) ne fut, n'est, ne sera en état d'offrir à Jéhovah une semblable hostie. Le moule en est irréparablement brisé : la Synagogue l'a voulu ainsi; et l'Église catholique, par l'immolation mystique de l'Homme inimitable, son fondateur; par l'oblation sans cesse renouvelée de la victime héroïque qui lui appartient légitimement, qui est bien à elle (puisque la Synagogue judaïque l'a rejetée de son sein, et que la Philosophie rationaliste ne l'accepte pas); l'Église catholique se place au cœur de l'ordre divin, sans coup férir. Et par cela même qu'elle s'y place à bon droit, elle en exclut *a priori* toute autre église. Elle tire l'échelle après elle et ne laisse absolument rien à faire aux sectaires, — s'il s'en trouvait, — qui lui disputeraient la primauté. « Invoquez le nom de vos « dieux, » leur dirait-elle, comme Élie le Thesbite parlant aux prêtres de Baal, « et moi, j'invoquerai le « nom de mon Seigneur; et que le Dieu capable « d'exaucer miraculeusement les vœux qu'on lui fait « soit reconnu pour Dieu ²⁾ ! Il faut que le monde civilisé en prenne son parti : il sera CATHOLIQUE avec l'Église orthodoxe, ou il ne sera RIEN. C'est une vérité mathématique, contre laquelle l'ignorance seule serait tentée de s'inscrire en faux et qui donne lieu à une dernière réflexion.

1. « Jesus autem dicebat : Pater, dimitte illis : non enim sciunt « quid faciunt. » (LUCA, XXIII, 34.)

2. III *Regum*, XVIII, 24.

Où trouverait-on sur la terre, dans l'état actuel des connaissances humaines, un autre système théologique ou philosophique aussi profond et aussi large ; aussi religieux et aussi rationnel ; aussi rassurant pour l'âme inquiète des ombres menaçantes qui l'enveloppent ; aussi parfaitement d'accord tout à la fois avec la mystique divine, avec la tradition sacrée ou profane de tous les peuples, avec l'enseignement infailible de l'Église orthodoxe, et avec l'observation empirique des faits journaliers, avec la pratique usuelle, l'expérience vulgaire de la vie commune ? Qu'il faut peu de vertu, qu'il faut peu d'effort et de savoir pour en recueillir le bienfait, quand la pente en est si douce qu'elle invite d'elle-même à y glisser, et qu'il ne se tente contre lui rien qui ne tourne au détriment visible de ses contradicteurs ! Lui seul conduit sûrement, à travers les orages, au port du repos final qu'aucune science purement humaine n'a jamais rencontré. Qu'il est fertile en consolations puissantes, en remèdes efficaces à toutes les angoisses que l'homme est prédestiné à ressentir dans cette vallée de larmes, où Jéhovah l'envoie s'instruire de ce qui lui manque pour compléter son être et devenir : « *comme un Dieu, « connaissant le bien ET LE MAL* ¹ ! Qu'il éclaire bien, pour l'homme mortel, le problème de la dernière heure et de ce qui doit la suivre ! La croix, la croix personnelle pour soi, avec les mérites, même involontaires, qui en découlent sur chacun ; et l'agneau, l'agneau divin mystiquement immolé pour le salut de tous : voilà l'idéal du chrétien régénéré par la souffrance et transfiguré par la foi qui l'arrachera à l'étreinte du mal, — aussitôt qu'il l'aura suffisamment

1. *Genesis*, III, 5, 22 ; *Psalmorum*, LXXXI, 6-7.

expérimenté pour le haïr, — et en fera un élu de Jéhovah, libre de se désaltérer sans fin, comme les anges, dans la cité céleste, à la source éternellement jaillissante de l'immortelle félicité¹ !

Et quand même la multitude ignorante et toujours avide de changements se détournerait de cette forte doctrine, — précisément parce qu'elle est trop substantielle ; quand même les corps savants et enseignants (dans leurs écoles laïques, où ils usurpent sur la prérogative ecclésiastique une prépondérance impie) la taxeraient de superstition et la relégueraient sur un plan inférieur, — faute d'en voir sans éblouissement l'admirable mécanisme ; quand même les champions bruyants du libéralisme à outrance se feraient gloire d'en entraver l'expansion et de la proscrire encore au nom du libre examen, — en mentant effrontément à leur principe qui proclame la liberté pour tous : cette doctrine en serait-elle moins sublime, moins propre à rendre raison au sage, au philosophe qui se recueille en sa pensée et ne se laisse point étourdir par les clameurs de la foule, des phénomènes les plus intimes de l'ÊTRE considéré en soi et en Dieu absolu ? C'est à son foyer que ce sage, — las de se débattre inutilement contre l'ordre inéluctable qui l'enserme dans l'étau de la nécessité, et ne lui attribue guère d'autre vertu que de se laisser conduire, de bon cœur et par le chemin le plus direct, au but providentiel qu'il touchera à la fin, bon gré mal gré, quoi qu'il fasse, — ira se défaire avec bonheur des faux principes qui l'asservissaient au mal, des préjugés qui l'empêchaient de connaître Dieu et lui-même ; et que, résigné aux rigueurs salutaires de son destin et dédai-

1. *Apocalypsis*, XXII, 1-5.

gnant les vains hochets qui captivent la multitude, il puisera, aux jours d'épreuve, la consolation et l'espoir que la Vérité seule apporte avec elle ; et que le matérialisme ou le scepticisme, limités à un horizon étroit à l'extrémité duquel tout s'éteint misérablement, sous quelque forme spécieuse qu'ils se produisent, sont incapables d'offrir à leurs tristes sectateurs.

TABLE SOMMAIRE.

PRÉFACE. v

PRODROME.

Incertitude philosophique du Vrai, en matière de Dogmes. 3

THÉORÈME I.

JÉHOVAH, et subsidiairement : Théodicée du Bien et du Mal. 17

THÉORÈME II.

LE SAINT-ÉSPRIT :

Section I. La triple Théophanie. 37

— II. La triple Vie 55

— III. La seconde Mort 67

THÉORÈME III.

LE CHRIST, dans ses rapports avec l'Astronomie, la Chronologie
et la Mythologie de tous les peuples 101

COROLLAIRE.

Philosophie de l'Holocauste perpétuel. 137

LE PELLETIER,

IMPRIMEUR,

RUE D'ABOUKIR, 40, A PARIS,

PRÈS LA RUE MONTMARTRE.

En envoyant à M. LE PELLETIER, Imprimeur, dans une lettre affranchie, un mandat sur la poste du prix marqué au catalogue, avec le supplément inscrit en regard de chaque volume ou article pour les frais d'expédition, on recevra franc de port, par retour du courrier, dans toute la France.

NOTA. — Les timbres-poste ne sont acceptés en paiement que moyennant un supplément de dix centimes par franc, pour les frais du change.

ORDRE DU CATALOGUE.

LIVRES DE FONDS :

		Pages.
Les Oracles de Nostredame.	2 volumes in-8.	2
Le Dieu inconnu.	1 volume in-8.	5
Josué et Ézéchiass	1 volume in-8.	6

OUVRAGES SPÉCIAUX :

Comptabilité de Rentier.	1 registre in-4.	7
Comptabilité de Propriétaire	articles divers	8
Manuel du Propriétaire (N ^o 15 <i>du catalogue</i>)	1 volume in-18.	8

M. LE PELLETIER, Imprimeur, offre à MM. les Auteurs qui désireraient avoir un Correspondant à Paris, soit d'y tenir un dépôt de leurs ouvrages, soit d'imprimer ces ouvrages pour leur compte. Il accepterait un dépôt important de librairie, l'agence d'un journal ou d'une publication périodique, etc. Ses conditions de dépôt de livres et un devis approximatif des frais d'impression sont envoyés *franco*, moyennant un timbre-poste de 20 centimes. (*Affranchir.*)

LES ORACLES DE MICHEL DE NOSTREDAME,

ASTROLOGUE, MÉDECIN ET CONSEILLER ORDINAIRE

DES ROIS HENRI II, FRANÇOIS II ET CHARLES IX.

ÉDITION NE VARIETUR, COMPRENANT :

- 1° Le texte-type de Pierre Rigaud (*Lyon, 1558-1566*), d'après l'édition-principale conservée à la Bibliothèque de Paris; avec les variantes de Benoist Rigaud (*Lyon, 1568*) et les suppléments de la réédition de MDCV. — 2° Un Glossaire de la langue de Nostredame, avec Clef des noms énigmatiques.
- 3° Une Scholie historique des principaux quatrains.

2 volumes in-8 : *

Brochés 15 fr.

Reliés 20 fr.



Par la poste :

Brochés 17 fr. »

Reliés 22 fr. 50

PAR ANATOLE LE PELLETIER,

AUTEUR DU CYCLE UNIVERSEL (HONORÉ, EN 1854, D'UN BREF DE S. S. LE S. P. PIE IX),
DU DIEU INCONNU, DE L'ASTRONOMIE BIBLIQUE, ETC.

La renommée de Michel de Nostredame a traversé trois siècles, en grandissant toujours, avant d'atteindre le nôtre, où elle va jeter tout son éclat. Car c'est principalement l'histoire de la Révolution Française, depuis le supplice de Louis XVI, jusqu'au règne de l'Antechrist, que, sous le nom du : COMMUN ADVENEMENT (c'est-à-dire : *de l'avènement au règne des gens du commun*), Nostredame a en vue dans ses prédictions. C'est pour la peinture de cette sanglante épopée, à laquelle il consacre les trois quarts au moins de ses quatrains, que sa verve se montre intarissable. C'est le point auquel il revient sans cesse, dont il cisèle minutieusement les détails, où convergent toutes les forces vives de sa pensée, tout le rayonnement de son intelligence, toute la lucidité du génie mystérieux qui l'inspirait.

Nostredame était peut-être l'homme le plus docte de son temps. Il fut intimement lié avec le célèbre Jules-César Scaliger. Les langues mortes et toutes les branches de la littérature ancienne lui étaient familières. Il avait exercé la médecine avec distinction dès l'âge de vingt-deux ans, reçu le diplôme de Docteur à vingt-six et occupé une

chaire professorale à Montpellier, avant de s'adonner à l'astrologie judiciaire, dans laquelle il a excellé par-dessus tous. Henri II le manda et le reçut avec distinction à sa Cour; Charles IX et Catherine de Médicis allèrent à Salon-de-Craux exprès pour le voir; le Duc régnant et la Duchesse de Savoie y vinrent aussi; les plus hauts personnages s'empressaient autour de lui. Il eut le rang et les honneurs de médecin et de conseiller ordinaire des Rois Henri II, François II et Charles IX. En dépit des envieux et des médisants qui lui causèrent quelques soucis, il vécut riche et considéré. Sa fin fut chrétienne; son corps est honorablement inhumé en l'église des Cordeliers, à Salon-de-Craux, où son tombeau se voyait encore en 1789.

Nostredame a écrit ses Centuries selon les règles de la syntaxe latine, avec toutes les inversions de mots et de phrases qu'elle permet. Ce ne sont qu'antithèses et amphibologies. Les datifs et ablatifs absolus, les changements de cas et de temps, les transpositions de sujet et de régime rendent la construction équivoque; son vocabulaire se complique d'une foule de mots celtiques, romans, espagnols, italiens, latins, grecs et hébreux. Il met tantôt le tout pour la partie, et tantôt la partie pour le tout. Ses quatrains sont remplis d'anagrammes, telles que: *Rapis* pour Paris, *Nersaf* pour France, *Eiouas* pour Savoie, *Argel* pour Alger, *Loin* pour Lion, *Norlaris* pour Lorrains, *Mendosus* pour Vendosme, *Chiren* pour Henri. Il s'y trouve des jeux de mots, tels que: *Cappe* pour Capet, *Claude* pour claudus (boiteux), *Basile* pour βασιλεύς (roi), *Bour... fort bon* pour Bourbon fort bon, *Dort-léans* pour d'Orléans. Les métaphores historiques et mythologiques abondent. Nostredame peint avec des mots, ou plutôt les mots, bien loin de l'éclaircir, lui servent à voiler sa pensée. Il se dérobe et se laisse pénétrer tour à tour. Il méprise les simples et a horreur des esprits vulgaires: il ne veut être compris que des savants. Sa verve est fruste, mais non dépourvue de noblesse ni de charme; il excelle dans l'art de dire beaucoup de choses en peu de mots, et d'en sous-entendre encore plus. En résumé ses quatrains, au nombre de près de mille, forment une sorte de jeu de tarots en vers ou de kaléidoscope cabalistique, dont le miroitage fatigue, mais dont la singularité fascine, et dans les combinaisons multiples duquel un regard scrutateur finit par découvrir des myriades de tableaux empreints d'une magique grandeur.

Les commentateurs modernes reconnaissent tous que Nostredame, obscur par système et peu jaloux de se mettre au niveau des intelligences communes, a construit, sur un plan abrupte, un panorama très-complexe, dont les matériaux multifformes sont susceptibles de se coordonner, comme les différentes pièces d'une mosaïque, grâce à certains artifices ingénieux. Indépendamment de la construction latine des phrases qu'il faut rhabiller à la française, indépendamment du jargon polyglotte dont il faut faire le siège à coups de dictionnaires de toutes les langues parlées par Nostredame, il existe une clef des

Centuries : et cette clef consiste en la répétition de certains vocables qualificatifs qu'il faut distinguer, partout où ils sont épars, non pas seulement dans cinq ou six idiomes différents, mais encore dans leur étymologie, dans leur² paraphrase et leur antiphrase, dans leurs anagrammes et jusque dans les allusions plus ou moins transparentes sous lesquelles il a pris fantaisie à Nostredame de les travestir. Prenez, par exemple, un de ces noms marquants : LE GRAND CHIREN (Henri IV : Chiren est l'anagramme de Henri, qui s'écrivait autrefois *Henric*, du latin *Henricus*), ÆMATHIEN (Louis XIV : Æmathion était fils de l'Aurore, et ce surnom métaphorique convient à Louis XIV qui avait pris le soleil pour emblème), CAPET ÉLU (Louis XVI : le Capétien transformé en Roi constitutionnel, élu du peuple, de Roi absolu qu'il avait été d'abord), LA TÊTE RASE (Napoléon I^{er}, fondateur de la nouvelle dynastie des Empereurs Napoléoniens aux cheveux courts, par opposition aux têtes chevelues des anciens Rois Capétiens), LE BOITEUX (Le duc de Bordeaux, boiteux par suite d'une chute de cheval), PHILIPPE (Louis Philippe I^{er}, proclamé Roi des Français, en 1830), LE GRAND NEVEU (Napoléon III, le neveu par excellence du fondateur de la dynastie Napoléonienne), LA ROSE (le S. P. Pie IX), POIL CRESPE (Victor-Emmanuel II, le Roi à la barbe crêpue), L'ASPRE (Garibaldi : Aspre est une ellipse de Aspromonte, où ce général fut vaincu et blessé par ses compatriotes), MARS, JUPITER, SATURNE (personnages énigmatiques futurs) ; reconstruisez conformément aux règles de la syntaxe française tous les quatrains, sixains et paragraphes dans lesquels se trouve ce nom ou son équivalent ; traduisez du celtique, du roman, de l'espagnol, de l'italien, du latin, du grec, de l'hébreu, les mots étrangers ou barbares ; raboutez enfin l'un à l'autre ces quatrains, ces sixains, ces paragraphes, en vous aidant de l'histoire, de la mythologie, de la tradition, des prophéties, des oracles : et vous aurez construit, sur le plan de Nostredame, un thème fatidique dont l'ensemble et les traits concomitants approcheront fort de la vérité, s'ils n'y coïncident parfaitement.

En résumé, les Centuries de Michel de Nostredame sont un arcane moderne, qui n'a subi en aucune façon la rouille des âges et dans lequel chacun, individuellement, seul dans son cabinet, sans se mettre en peine d'une pythonisse ou d'un médium qui tromperait probablement son espoir, trouvera, non pas le renversement des grandes forces cosmiques, dont les phénomènes d'ordre supérieur n'intervertissent que bien rarement le cours ; mais, — ce qui est plus merveilleux, plus étonnant, aux yeux d'un philosophe, que ne le serait la suspension passagère d'une loi naturelle d'attraction ou de gravitation, — il trouvera une succession très-complète d'oracles fatidiques, devant lesquels pâlissent tous ceux de l'antiquité profane ; oracles qui n'ont pas trait, comme ceux de la Grèce et de Rome, à des temps passés qui le laisseraient indifférent, tant ils sont loin de lui ; mais à tous les grands événements politiques et religieux qui palpitent autour de lui et pour lesquels il ressent l'attrait le plus vif.



AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :

LE DIEU INCONNU.

PRODROME :

INCERTITUDE PHILOSOPHIQUE DU VRAI.

THÉORÈME I :

JÉHOVAH,
ET SUBSIDIAREMENT :
THÉODICÉE DU BIEN
ET DU MAL.

THÉORÈME II :

LE SAINT-ESPRIT,
LA TRIPLE THÉOPHANIE,
LA TRIPLE VIE
ET LA SECONDE MORT.

THÉORÈME III :

LE CHRIST,
DANS SES RAPPORTS
AVEC L'ASTRONOMIE, LA CHRONOLOGIE
ET LA MYTHOLOGIE.

COROLLAIRE :

PHILOSOPHIE DE L'HOLocauste PERPÉTUEL.

Un volume in-8 :

Broché 5 fr. »
Relié 7 fr. 50



Par la poste :

Broché 6 fr. »
Relié 8 fr. 75

Le SAINT-ESPRIT (Dieu inconnu des philosophes et même de la plupart des chrétiens, qui n'en apprennent guère que le nom) donne la clef des trois plus grands mystères de la mystique divine :

- I. *La triple Théophanie* de l'Être des êtres (Père, Fils et Saint-Esprit);
- II. *La triple Vie* de l'Homme (corps, périsprit et esprit);
- III. *La double Mort*, savoir :
 - 1° La mort naturelle du corps, dans le temps ;
 - 2° La mort surnaturelle du périsprit (mais non de l'esprit immortel), dans l'éternité future.

DU MÊME AUTEUR :

ASTRONOMIE BIBLIQUE.

LE DÉLUGE, JOSUÉ, ÉZÉCHIAS.

CURIEUSE CONCORDANCE

DES TROIS PLUS PRODIGIEUX MIRACLES DE LA BIBLE

AVEC L'ÉTAT PRÉSENT DU CIEL.

4 volume in-8 :

Broché 1 fr. »
Relié 3 fr. 50



Par la poste :

Broché 1 fr. 50
Relié 4 fr. 25

On lit dans le livre de l'Ecclésiastique (chap. XLIII, § 5-7) :

« Le Seigneur qui créa le soleil est tout-puissant ; et cet astre a
« *accélééré son cours* pour obéir à son commandement. Mais la lune,
« toujours régulière en son orbite, est la mesure du temps et le signe du
« siècle. C'est elle qui règle les jours des fêtes. »

L'année solaire actuelle étant de 365 jours 5 heures 49 minutes, tandis que l'année lunaire, composée de douze mois synodiques, n'est que de 354 jours 8 heures 48 minutes, il est clair que le soleil a « *accélééré son cours primitif* » sur celui de la lune, de ONZE JOURS (à une minime fraction près).

Or ces onze jours emboliques se défalquent admirablement de la manière suivante : *un*, pour le miracle de Josué (*Josué*, x, 13-14) ; et *dix*, pour le miracle d'Isaïe en faveur d'Ezéchias (iv^e des *Rois*, xx, 11)

La démonstration de ces prémisses est l'objet du présent ouvrage.

EN VENTE CHEZ LE MÊME IMPRIMEUR :

MÉTHODE LE PÉLLETIER.

COMPTABILITÉS SPÉCIALES

DES PROPRIÉTAIRES ET DES RENTIERS.

COMPTABILITÉ JOURNALIÈRE DE RENTIER,

HOMME DE LETTRES, FONCTIONNAIRE,
CAPITALISTE, NÉGOCIANT, ET TOUTE PERSONNE VIVANT DE SES REVENUS,
GAINS OU HONORAIRES.

La **Comptabilité journalière de Rentier** se compose d'un seul registre, dont chaque feuille est divisée en quinze colonnes principales, avec titres imprimés.

Les premières colonnes sont affectées aux *Recettes* de toute nature. On les y inscrit par ordre de date et avec le détail qu'elles comportent.

Les colonnes suivantes correspondent à autant de catégories de *Dépenses* distinctes et indépendantes les unes des autres. On les inscrit jour par jour, et chacune dans la colonne afférente à son objet.

La dernière colonne totalise jour par jour (de gauche à droite) les dépenses partielles inscrites dans chaque colonne.

Il suffit d'additionner à la fin du mois toutes les colonnes (du haut en bas), pour établir la *Balance* de ses recettes et de ses dépenses dans chaque catégorie, et se rendre parfaitement compte de sa situation.

LE PRIX DU REGISTRE EST DE 5 FR., PRIS CHEZ L'IMPRIMEUR, A PARIS;
OU 6 FR. 50 C., EXPÉDIÉ FRANCO DANS TOUTE LA FRANCE.

On envoie franco une feuille-spécimen, moyennant un timbre-poste de 20 cent.

COMPTABILITÉ ADMINISTRATIVE DE PROPRIÉTAIRE,

SELON LA COUTUME DE PARIS.

CATALOGUE DES REGISTRES ET DES IMPRIMÉS.

N ^o	PRIS à Paris.		EXPÉDIÉS franco.	
	FR.	C.	FR.	C.
1. Comptabilité Administrative de Propriétaire	5	»	6	50
2. Bordereau des Quittances à recevoir. d ^o	5	»	6	50
3. Quittances de Loyer, à souche . . . le carnet.	3	»	4	»
d ^o . . . d ^o . . . d ^o . . . le registre.	5	»	6	50
4. Engagements de Location, d ^o . . . le carnet.	3	»	4	»
d ^o . . . d ^o . . . d ^o . . . le registre.	5	»	6	50
5. Congés Amiables, d ^o . . . le carnet.	3	»	4	»
d ^o . . . d ^o . . . d ^o . . . le registre.	5	»	6	50
6. Baux, à timbrer. la douzaine.	2	»	2	50
7. Engagements, d ^o d ^o	4	50	2	»
8. Congés, d ^o d ^o	4	50	2	»
9. Feuilles de Comptabilité, en double format la douzaine.	3	»	3	75
10. Feuilles de Bordereau, d ^o d ^o	3	»	3	75
11. Quittances de Loyer, simples. . . le cent.	4	50	2	»
12. Engagements de Location, d ^o . . . d ^o	4	50	2	»
13. Congés Amiables, d ^o . . . d ^o	4	50	2	»
14. Quittances de Loyer, communes . . les 500.	5	»	6	50
15. Manuel complet du Propriétaire . . broché.	3	»	3	75
d ^o . . . d ^o . . . d ^o . . . relié.	5	»	6	»
16. Comptabilité Journalière de Rentier. le registre.	5	»	6	50
17. Carnet d'Echantillons, contenant un Spécimen de chaque Article. broché.	4	»	4	50
d ^o . . . d ^o . . . d ^o . . . relié	3	»	4	»
18. Spécimen de Bail. un seul	»	50	»	50
19. Spécimen de la Comptabilité de Rentier. d ^o	»	20	»	20

TOUTS LES MODÈLES CI-DESSUS SONT DÉPOSÉS. ON POURSUIVRA LES CONTREFACTEURS

NOTA. — Pour éviter toute mauvaise contrefaçon, il faut demander expressément la MÉTHODE LE PELLETIER, et vérifier si ce titre est imprimé bien visiblement sur chaque exemplaire.

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPEY, 5, RUE GARANCIÈRE

LE PELLETIER, IMPRIMEUR, A PARIS,

Rue d'Aboukir, 40.

OUVRAGES PUBLIÉS DU MÊME AUTEUR :

LE DIEU INCONNU.

SOMMAIRE DE L'OUVRAGE :

- Prodrome. Incertitude philosophique du Vrai, en matière de Dogmes.
Théorème I. JÉROVAH, et subsidiairement : Théodicée du Bien et du Mal.
— II. LE SAINT-ESPRIT, la triple Théophanie, la triple Vie et la seconde Mort.
— III. LE CHRIST, dans ses rapports avec l'Astronomie, la Chronologie et la Mythologie de tous les peuples.
Corollaire. Philosophie de l'Holocauste perpétuel. 1 vol. in-8°. 5 fr.

LES ORACLES DE MICHEL DE NOSTREDAME,

Astrologue, Médecin et Conseiller Ordinaire des Rois Henri II, François II et Charles IX.

ÉDITION NE VARIETUR, comprenant :

- 1° Le TEXTE-TYPE de Pierre Rigaud (Lyon, 1558-1566), d'après l'édition-princeps conservée à la Bibliothèque de Paris; avec les Variantes de Benoist Rigaud (Lyon, 1568) et les Suppléments de la réédition de M. DCV;
- 2° Un GLOSSAIRE de la langue de Nostredame, avec Clef des Noms énigmatiques;
- 3° Une SCHOLIE HISTORIQUE des principaux Quatrains. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LE DÉLUGE, JOSUÉ, ÉZÉCHIAS.

ASTRONOMIE BIBLIQUE :

Curieuse concordance des trois plus prodigieux miracles de la Bible avec l'état présent du ciel. 1 vol. in-8°. 1 fr.

EN PRÉPARATION :

LE CYCLE UNIVERSEL.

MÉTAPHYSIQUE DE DIEU, DE L'UNIVERS ET DE L'HOMME,

Suivie d'une Concordance du Principe, du Médiateur et de la Fin, et d'une Scholie de quelques Prophéties canoniques de l'Ancien et du Nouveau Testament. — Troisième édition, refondue et augmentée d'une troisième partie (La deuxième édition, publiée en 1852, a été honorée d'un Bref de S. S. le S. P. Pie IX). Un volume in-8°.

LA CLEF DES TEMPS,

comprenant :

- 1° Une Introduction sur la Légende chrétienne du dernier Roi des Francs;
- 2° Les Textes-types et une Scholie historique des Prédications les plus célèbres du moyen âge;
- 3° L'Oracle d'Erythrée;
- 4° La Vision d'Esdras;
- 5° Un Extrait des Centuries de Michel de Nostredame.

Un volume in-8°.

MÉLANGES

MÉTAPHYSIQUES, PHILOSOPHIQUES, CRITIQUES ET LITTÉRAIRES.

Un volume in-8°.



